LES MORALISTES CHRÉTIENS
(TEXTES ET COMMENTAIRES)

ORIGÈNE

PAR

l'Abbé GUSTAVE BARDY

PARIS
LIBRAIRIE LECOFFRE
J. GABALDA ET FILS, ÉDITEURS
RUE BONAPARTE, 90
—
1931

LA VIE ET L'ŒUVRE D'ORIGÈNE

En 202, la persécution de Septime Sévère décima l'Église d'Alexandrie. Le maître, qui dirigeait alors le didascalée et formait les catéchumènes à la doctrine chrétienne, Clément, crut devoir suivre le conseil de l'Évangile qui invitait les apôtres persécutés dans une ville à se retirer ailleurs : il abandonna l'Égypte et s'enfuit jusqu'en Cappadoce. La place qu'il laissait vacante à la tête de l'école ne tarda pas à être occupée par un de ses disciples, un jeune homme de dix-sept ans, déjà connu par l'ardeur de sa foi et l'éclat de sa science, Origène.

I

Origène était né à Alexandrie vers 184-185. Son père, Léonide, était chrétien : l'enfant eut le rare bonheur de grandir dans une atmosphère toute pénétrée de l'enseignement de l'Église. Il avait été baptisé dès le plus jeune âge, conformé-

ment à une tradition qui remontait aux apôtres (1). Il reçut de son père ses premières leçons et apprit, auprès de lui, à méditer les Saintes Écritures. Son ardeur et son zèle se montrèrent bien vite à la hauteur de son intelligence. Lorsque Sévère eut commencé à poursuivre le christianisme, « un tel désir du martyre s'empara de son âme qu'aller au-devant des dangers, bondir et s'élancer au combat lui fut une joie (2) ». Après l'arrestation de Léonide, il fallut un jour que sa mère cachât ses vêtements pour l'empêcher de quitter la maison et de se livrer aux magistrats. Du moins écrivit-il à son père une lettre pressante, dans laquelle il l'exhortait à demeurer ferme et à ne pas faillir à cause des siens.

Léonide fut en effet martyr. Sa mort et la confiscation de ses biens amenèrent la gêne dans la famille, dont Origène était l'aîné. Une riche chrétienne d'Alexandrie eut pitié de cette détresse et voulut la secourir. Mais cette personne traitait avec égards un hérétique du nom de Paul : c'en fut assez pour qu'Origène refusât son aide. A tous les biens de ce monde, le jeune homme préférait la pureté de la foi.

Sa générosité ne connaissait plus de bornes. On vit un jour Origène faire le plus dur peut-être des sacrifices pour un ami des livres : « jugeant

(1) Origène, *In Epist. ad Rom.*, V, 9; P. G., XIV, 1047, cf. *In Luc., hom.* XIV, édit. Rauer, p. 98.

(2) Eusèbe, H. E., VI, 23.

incompatible l'enseignement des sciences grammaticales avec le travail qui a pour but de donner les connaissances divines (1) », il vendit tous les manuscrits qu'il possédait et dont plusieurs étaient admirablement écrits. En échange de ces trésors, il reçut quatre oboles par jour et cette faible somme servit dès lors à sa subsistance quotidienne. Sa vie fut celle d'un véritable ascète : les jeûnes et les veilles lui devinrent habituels; pendant bien des années, il marcha, dit-on, sans se servir de sandales; il s'abstint, plus longtemps encore, de l'usage du vin et de tous les aliments qui n'étaient pas indispensables; il coucha par terre, avec une seule couverture. Il alla plus loin : prenant à la lettre la parole de l'Évangile sur ceux qui se sont faits eunuques volontairement pour le royaume des cieux, il fit le sacrifice de sa virilité.

Tant de générosité ne resta pas inaperçue. La persécution n'était pas encore achevée qu'Origène fut mis par l'évêque d'Alexandrie, Démétrius, à la tête de l'école catéchétique, dont Clément avait abandonné la direction. Et ce fut un admirable spectacle que celui de ce jeune homme, presque de cet enfant, enseignant aux catéchumènes et aux néophytes la doctrine dont il était lui-même le vivant exemplaire (2).

La réputation d'Origène ne tarda pas à dépasser la limite des cercles catholiques. Bientôt, on

(1) Eusèbe, H. E , VI, 3, 8.
(2) Eusèbe, H. E., VI, 3, 3-6.

vit affluer à ses leçons des hérétiques et des païens. Plusieurs de ces auditeurs nouveaux connaissaient à fond la philosophie profane, et le maître du didascalée dut se rendre compte qu'il avait besoin, pour discuter avec eux et pour les convaincre, d'être aussi instruit qu'eux. Il se mit alors à suivre les cours d'Ammonius, sans doute le fameux Ammonius Saccas, l'initiateur du mouvement néoplatonicien et à lire les ouvrages des plus fameux penseurs ; non seulement les dialogues de Platon, mais les livres de Numénius, de Cronius, d'Apollophane, de Longin, de Modératus, de Nicomaque, de Chérémon, de Cornutus. Sans doute, il ne manqua pas de gens bien intentionnés pour le blâmer de ce retour à la sagesse hellénique. Origène les laissa dire et fit bien, car le didascalée connut alors une période de célébrité inouïe : si grande était la multitude des auditeurs qu'il fallut dédoubler les cours : Origène confia à Héraclas le soin des débutants, tandis qu'il gardait pour lui-même l'instruction des plus avancés.

Plusieurs voyages, quelques-uns même assez lointains, interrompirent seuls la suite de cet enseignement. Nous savons ainsi que, sous le pontificat de Zéphyrin, donc avant 218, Origène vint à Rome, poussé par le désir de voir cette très ancienne Église ; qu'il fut appelé en Arabie, par le gouverneur qui avait hâte de connaître ses doctrines ; et surtout qu'aux environs de 215, à la suite de troubles qui avaient éclaté à Alexandrie,

il alla se fixer momentanément en Palestine, où il comptait nombre d'amis influents et dévoués : parmi eux se trouvaient Alexandre, évêque d'Aelia, et Théotiste, évêque de Césarée; ceux-ci tinrent à profiter de la présence du maître fameux pour lui faire faire des conférences publiques; ils lui demandèrent même d'expliquer les Saintes Écritures à l'église, bien qu'il fût un simple laïque. Le fait n'était pas alors inouï; mais il était contraire aux usages reçus à Alexandrie. Lorsque l'évêque de cette ville en eut connaissance, il se hâta de rappeler Origène; et celui-ci, docile, revint aussitôt prendre la direction de son école.

Ce fut alors, semble-t-il, qu'il fit la connaissance de l'homme qui devait être désormais pour lui le plus généreux des protecteurs et le plus fidèle des amis. Ambroise appartenait à la secte des valentiniens : l'éloquence, la science, la piété d'Origène le ramenèrent à l'orthodoxie catholique; et dès lors, il ne crut pas pouvoir faire de sa fortune un meilleur usage que de la mettre à la disposition du maître qui lui avait montré la lumière de la vérité; grâce à lui, Origène eut à son service plus de sept tachygraphes qui écrivaient sous sa dictée et se relayaient les uns les autres à heures fixes; il n'eut pas moins de copistes ainsi que des jeunes filles excercées à la calligraphie. On comprend sans peine l'importance de tous ces auxiliaires et l'aide précieuse qu'ils fournirent à Origène pour la composition et la diffusion de ses

ouvrages. Le professeur qui avait, jusqu'à ce temps, donné le meilleur de ses forces à l'enseignement oral, se mit à écrire : de cette période féconde datent ses grands travaux sur le texte et l'interprétation des Livres saints.

En 230, un incident fâcheux vint interrompre la carrière d'Origène : celui-ci était retourné en Palestine. Ses amis d'Aelia et de Césarée, pour lui permettre de prêcher dans les églises, crurent bon de lui imposer les mains et de l'élever à la dignité sacerdotale. Peut-être n'en avaient-ils pas le droit strict ; peut-être aussi la mutilation d'Origène le rendait-elle, selon les règles en vigueur à Alexandrie, inapte au sacerdoce. En tout cas l'évêque Démétrius prit fort mal la nouvelle : il réunit plusieurs synodes, et obtint d'eux l'annulation de l'ordination d'Origène et son bannissement d'Alexandrie.

A la suite de ces mesures rigoureuses, Origène, chassé de sa patrie s'installa définitivement à Césarée : il y ouvrit une école et y reprit l'enseignement qu'il n'avait plus le droit de donner en Égypte ; en même temps, il se mit à prêcher assidûment au peuple chrétien. Car sa science et son amour pour l'étude n'avaient pas éteint en lui la flamme ardente du zèle. Tandis que, de toutes parts, accouraient au pied de sa chaire professorale des disciples enthousiastes, tandis qu'il poursuivait la lente rédaction de ses interminables commentaires, les simples fidèles venaient entendre

ses explications familières de l'Écriture; et il aimait à se faire humble pour leur présenter les grandes leçons des livres divins. Jamais, autant que durant ces années passées à Césarée, Origène n'avait manifesté toute la richesse de son intelligence et toute la plénitude de sa foi.

Quelques absences vinrent seules, de temps à autre, couper ce double enseignement. La réputation du maître n'avait pas souffert des condamnations portées contre lui en Égypte; et Origène restait toujours, en Orient, le représentant le plus autorisé de la foi. A deux reprises, il fut appelé à se rendre en Arabie, afin de prendre la défense de l'orthodoxie : d'abord, au temps de Gordien, lorsque l'évêque de Bostra, Bérylle, enseignait ouvertement des doctrines monarchiennes; puis, sous le règne de Philippe l'Arabe, quand des hérétiques anonymes troublaient l'Église en professant un anéantissement temporaire de l'âme entre la mort et la résurrection. Il eut, chaque fois, le bonheur de confondre ses adversaires et de les ramener à la vérité.

En 250, éclata enfin la plus redoutable des épreuves que le christianisme ait eu à subir jusqu'alors. L'empereur Dèce résolut d'anéantir l'Église et fit appliquer partout avec rigueur ses édits de persécution. « Origène ne pouvait pas être oublié. Il était prêt : il avait gardé l'âme héroïque du jeune homme qui encourageait son père Léonide; quelques années auparavant, sous Maximin, il

avait écrit sa vibrante *Exhortation au martyre*. Il se montra digne de ces précédents qui l'engageaient. Il endura, dit Eusèbe, « chaînes, tortures en son corps, tortures par le fer, tortures de l'emprisonnement au fond des cachots; pendant plusieurs jours, il eut les pieds mis aux ceps jusqu'au troisième trou; il fut menacé du feu; il supporta vaillamment tout ce que nos ennemis lui infligèrent encore... car le juge faisait tous ses efforts pour ne pas le réduire à la mort » (Eusèbe, H. E., VI, 39). « Origène survécut, recouvra la liberté, mais, épuisé par cette terrible épreuve, il mourut peu de temps après (1). » Suivant les vraisemblances, ce fut à Césarée qu'il rendit à Dieu sa belle âme : il fut enterré à Tyr, où durant des siècles, on visita son tombeau.

II

Si l'on voulait, d'un mot, caractériser l'âme d'Origène, il faudrait, je crois, choisir celui de générosité. Car c'est bien là le trait dominant de son esprit et de son cœur. Intellectuellement, Origène apparaît comme un des hommes qui honorent le plus l'Église ancienne : son érudition, peut-être plus étendue que profonde, est immense; il a tout lu, ou presque tout, et si l'on retrouve dans ses livres la trace de l'emploi des florilèges,

(1) A Puech, *Histoire de la littérature grecque chrétienne*, t. II, Paris, 1928, p. 363.

on y trouve aussi la marque d'une connaissance personnelle de toutes les grandes doctrines philosophiques, de toutes les grandes œuvres littéraires de la Grèce. Mais cela n'est pas l'essentiel. Bien plus remarquable est la portée de son esprit. Il a le génie de la métaphysique ; et il se plaît à repenser les immenses problèmes qui n'ont jamais cessé de tourmenter l'inquiétude humaine. Il s'élève d'instinct aux sommets de la spéculation ; il se sent à l'aise lorsqu'il regarde l'univers ; la terre ne saurait lui suffire, ni la courte période des temps historiques. Il parle du commencement des choses et de leur consommation, et c'est entre la création et l'apocatastase, le renouvellement final, qu'il se plaît à considérer la réalisation du plan divin. Le premier, il conçoit et réalise, dans le *De principiis*, le projet d'une synthèse théologique qui comporte l'exposé et la justification de tout l'enseignement chrétien, non seulement l'examen des dogmes définis officiellement par l'Église, et tenus par la tradition unanime, mais l'étude des croyances qui sont encore l'objet de discussions libres parmi les théologiens. Nul ne s'étonnera qu'il y ait eu quelque flottement dans l'exécution de ce vaste dessein, et qu'Origène n'ait pas su toujours se garder de l'erreur : c'était beaucoup déjà d'avoir osé : *in magnis et voluisse sat est.*

La même générosité se retrouve dans sa vie morale. Ici encore les critiques ne manqueront pas de lui reprocher quelques exagérations, et ils

auront raison. Le Sauveur n'a jamais exigé de ses fidèles le sacrifice qu'Origène crut devoir accomplir, en interprétant à la lettre un conseil de l'Évangile : il semble d'ailleurs que, sur le tard, le maître se soit rendu compte de son imprudence et qu'il l'ait regrettée (1). Mais qui n'admirerait pas l'enthousiasme sacré avec lequel il parle du martyre et l'incomparable amour qu'il manifeste à l'égard du Seigneur? Cet intellectuel est un ardent, un passionné. Il se donne tout entier à ceux qu'il aime; et par-dessus tout il se donne tout entier au Christ et à l'Église, dont il est le fidèle serviteur.

Sa foi catholique n'a jamais subi l'ombre d'une éclipse. Il y a, dans ses œuvres, peu de mots qui reviennent aussi souvent que celui d'ecclésiastique et ce mot désigne avant tout l'attachement à la plus stricte orthodoxie. Les hérétiques, spécialement les Marcionites, les Basilidiens, les Valentiniens, sont pour lui l'objet de dénonciations sans cesse renouvelées; on sent qu'il ne peut en parler sans tristesse, sinon sans haine, et il trace avec fermeté le devoir des maîtres chrétiens en face de leurs erreurs : « Sous couleur de science, les hétérodoxes s'insurgent contre la sainte Église de Dieu, ils multiplient les livres où ils promettent d'expliquer les préceptes évangéliques et apostoliques : si nous gardons le silence, si nous ne leur oppo-

(1) *In Matth. comment.*, édit. Lommatzsch, t. XV, p. 1-5.

sons pas les dogmes salutaires et vrais, ils s'empareront des âmes qui ont faim de la nourriture salvatrice et qui se jettent sur les viandes défendues, souillées vraiment et abominables. Voilà pourquoi il me paraît nécessaire que celui qui peut prendre la défense de l'enseignement ecclésiastique, sans en rien altérer et qui peut réfuter ceux qui se réclament de la fausse science, résiste en face aux hérétiques et à leurs mensonges, leur oppose la sublimité de l'enseignement évangélique, la plénitude harmonieuse des dogmes communs à l'Ancien et au Nouveau Testament (1). »

L'homme qui marquait d'une main aussi ferme la ligne de conduite des maîtres avait certes le droit de le faire, car il a employé sa vie entière à enseigner. Mais, tandis que son prédécesseur à l'école d'Alexandrie, Clément, restait essentiellement un professeur, Origène, qui devait finalement être ordonné prêtre, n'a jamais cessé de se montrer un apôtre. Ses plus belles œuvres peut-être, celles en tout cas où il met le plus de lui-même et où il se découvre le plus complètement, ce sont encore les homélies qu'il a prêchées à Césarée de Palestine entre 232 et 250. Il arrive souvent que ces homélies nous semblent longues et subtiles : elles le sont en effet, et nous sommes mal préparés à goûter les interminables efforts de l'orateur en vue de dégager le sens allégorique d'un texte scripturaire; mais

(1) *In Ioan. comment.*, II, P. G., XIV 196.

nous sommes bien récompensés de la peine que nous prenons pour les lire, lorsque nous nous trouvons en présence d'une ardente prière ou d'une recommandation particulièrement instante, telle que celle-ci adressée aux catéchumènes : « Qui donc, catéchumènes, vous a rassemblés dans l'Église? quel aiguillon vous a pressés à laisser vos demeures pour vous rendre à cette assemblée? ce n'est pas nous qui avons parcouru l'une après l'autre vos maisons; mais le Père tout-puissant, par son invisible vertu, a placé dans vos cœurs, qu'il en sait dignes, cette ardeur, afin que, comme malgré vous et sans le vouloir, vous veniez à la foi, surtout au début de la religion, alors que vous recevez la foi du salut avec crainte, dans la peur et le tremblement (1). »

L'œuvre d'Origène est immense : elle faisait déjà par sa masse l'étonnement de l'antiquité, et saint Epiphane évaluait à six mille le nombre des volumes qu'avait écrits le maître alexandrin. Même si ce chiffre est quelque peu exagéré, il est sûr qu'il ne s'écarte pas autant du chiffre réel qu'on serait tenté de le croire, car, au cours de sa longue vie, Origène n'a jamais cessé de travailler.

De tous ses ouvrages, le plus important aux yeux des théologiens est celui qui est intitulé *Des principes* et qui, malheureusement, ne nous est parvenu que dans une traduction, plus ou moins exacte, de Rufin. En quatre livres, l'auteur y

(1) *In Luc., hom.* VII, P. G., XIII, 1819 A.

fait le tour des enseignements ecclésiastiques : il étudie successivement ce qu'il faut croire et savoir sur Dieu et les êtres célestes, sur le monde, l'humanité et la vie éternelle, sur le libre arbitre et ses conséquences, sur l'inspiration des Écritures.

Le *De principiis* n'était pas le seul écrit théologique d'Origène. Le maître alexandrin avait encore composé dix livres de *Stromates* et un traité de la Résurrection, dont nous ne savons guère autre chose que les titres.

D'ailleurs ces ouvrages, si importants qu'ils eussent été, ne représentaient qu'une très faible partie de l'activité du grand écrivain. Celui-ci avait consacré le meilleur de son temps et de sa science à l'étude approfondie de l'Écriture Sainte, et c'est dans la multitude des volumes consacrés par lui à l'Ancien et au Nouveau Testament que nous avons le plus de chances de retrouver l'expression exacte de son génie.

Avant tout, il fallait à Origène un texte correct de la Bible : les éditions des Septante qui circulaient depuis si longtemps dans le monde hellénique n'offraient plus à ce sujet de garanties suffisantes et il était nécessaire de les comparer entre elles, bien plus, de les rapprocher de l'original hébreu et de quelques autres traductions grecques faites d'après cet original. Origène n'aurait pas été un véritable alexandrin s'il n'avait pas entrepris cette tâche de critique. Dans les *Hexaples*, il publia donc, sur six colonnes parallèles, le texte hébreu

de l'Ancien Testament, écrit en lettres hébraïques, le même texte transcrit en caractères grecs, la traduction d'Aquila, celle de Symmaque, celle des Septante et celle de Théodotion. Pour le livre des Psaumes, les Hexaples se transformaient en *Octaples,* car aux six colonnes ordinaires, l'éditeur put joindre deux traductions particulières de ce livre, découvertes l'une à Nicopolis, l'autre à Jéricho.

L'établissement du texte n'était qu'un travail préparatoire à son interprétation. Celle-ci fut longuement poursuivie par Origène en trois séries d'ouvrages : *scholies* ou notes détachées sur des passages d'explication difficile; *tomes* ou commentaires méthodiques et suivis; *homélies* ou discours populaires. Nous ne saurions songer ici à énumérer en détail ce qui nous reste de tous ces écrits. La plupart d'entre eux ont disparu sous leur forme originale, et nous n'avons plus guère en grec, avec des fragments épars, que d'importants morceaux des commentaires sur saint Matthieu et saint Jean, une homélie sur la pythonisse d'Endor et vingt homélies sur Jérémie; du moins possédons-nous, dans des traductions latines dues à Rufin et à saint Jérôme, de très nombreuses homélies, la plus grande partie du commentaire sur le Cantique; nous avons de plus une adaptation du commentaire sur l'Épître aux Romains, faite par Rufin, et une grande partie d'une version anonyme du commentaire sur saint Matthieu.

Ainsi sommes-nous à même de juger l'exégèse d'Origène en connaissance de cause. A première vue, cette exégèse a quelque chose d'un peu déconcertant pour nous : nous ne sommes plus habitués à voir dans le sens allégorique le sens le plus élevé et le plus vrai d'un livre, et il nous semble que la perpétuelle recherche des figures et des symboles finit par prendre l'allure d'un jeu de l'esprit. Les contemporains d'Origène ne l'estimaient pas ainsi : ce n'est pas le grand docteur alexandrin qui est le créateur de la méthode allégorique, et, en l'employant à son tour, il a suivi des traditions d'école qui avaient de profondes racines dans les tendances et les goûts de ses compatriotes. Au reste, il ne faut jamais oublier que, pour Origène et ses lecteurs, le sens allégorique d'un texte n'exclut généralement pas le sens historique ou littéral; il se superpose à lui, pour le compléter, si bien que l'Ecriture raconte en même temps les faits tels qu'ils se sont passés et représente l'ombre des événements à venir.

Aux ouvrages que nous avons déjà signalés, il faut ajouter deux courts traités d'édification : le livre *Sur la prière* et l'*Exhortation au martyre*, et une volumineuse apologie du christianisme, dirigée contre le païen Celse. Cette apologie, rédigée en 248, est l'un des derniers travaux d'Origène; elle est en même temps un admirable témoignage de sa foi. Il y avait longtemps, lorsque le maître en entreprit la réfutation, que le

Discours véritable de Celse avait été écrit ; mais, bien que ce travail n'eût jamais rencontré de nombreux lecteurs, il n'en constituait pas moins un formidable réquisitoire contre le Sauveur et contre l'Église. Origène le comprit : il ne recula point devant la tâche énorme et souvent fastidieuse qui consistait à reprendre l'un après l'autre tous les arguments de Celse pour les réfuter méthodiquement. Il donna ainsi au christianisme l'une des plus belles et des plus solides apologies qui aient été publiées au cours des premiers siècles. Aujourd'hui encore les huit livres *Contre Celse* gardent leur intérêt : à des objections qui se répètent sans se renouveler, ils apportent souvent des réponses décisives.

III

Quelle est au juste la part du moraliste dans l'immense production littéraire dont nous venons de rappeler les principaux titres? Si l'on met à part l'*Exhortation au martyre* et le traité *Sur la prière*, qui sont des écrits de circonstance, Origène n'a pas rédigé d'ouvrage qui soit exclusivement consacré à la règle des mœurs. Mais il n'aurait pas été un disciple fidèle de l'Évangile, ni surtout un prêtre digne de ce nom, s'il ne s'était pas intéressé à la conduite du peuple chrétien, et s'il n'avait pas trouvé, dans la méditation des Écritures, de multiples occasions pour rappeler leurs devoirs à ses auditeurs et à ses lecteurs.

Sa prédication n'a pas le charme souriant, ni la fine bonhomie de celle de Clément. Celui-ci était un homme heureux; il passait en quelque sorte devant le péché sans le voir, et lorsqu'il s'adressait aux riches qui formaient, semble-t-il, une partie considérable de son auditoire, il se bornait à leur recommander la modération dans l'usage des biens de ce monde, tout comme il louait le mariage et la procréation des enfants. Il est vrai qu'aux chrétiens parfaits, il proposait un idéal moins facilement accessible : il les conviait à s'élever progressivement jusqu'à l'apathie et à se détacher du monde par la gnose. A ses yeux, le véritable disciple du Sauveur était le gnostique, parvenu à la connaissance des mystères divins et pleinement dégagé de ses passions humaines. Encore ne devait-il pas se faire beaucoup d'illusions sur la réalisation d'un tel programme dont seuls les derniers *Stromates* développent les différents articles, et préférait-il insister sur la pratique des vertus courantes.

Origène ne partage pas les illusions de son maître, ni sa confiance. Sans doute lorsqu'il argumente contre le *Discours véritable* de Celse, il se plaît à mettre en relief les splendeurs de la vie chrétienne. Il ne se contente pas de rappeler les préceptes évangéliques pour les opposer aux doctrines des philosophes païens; il déclare encore avec joie que les enfants de l'Église conforment leur vie à ces préceptes, si bien que leur conduite

fournit à elle seule un argument en faveur de la religion qui les prépare à de si nobles vertus. Mais il parle ici en apologiste. Et les homélies font entendre un autre son de cloche. Origène s'y montre plutôt sévère pour ses contemporains : il reproche aux évêques et aux prêtres leur cupidité et leur orgueil ; aux femmes leur vanité, leur luxe, leur insolence ; aux hommes leurs ambitions stériles, leurs impudicités, parfois leurs larcins et leurs tromperies ; il connaît des vierges ou des continents dont les âmes sont souillées par les taches de l'orgueil, les vilenies de l'avarice, les immondices de la médisance et du mensonge ; il se plaint des jeunes gens qui ignorent les enseignements du christianisme et ne se soucient pas de lire les livres saints ou d'écouter à l'office les sermons du prédicateur. Bref, il donne souvent l'impression d'une Église où la tiédeur s'est déjà introduite, où parfois même le péché règne en maître.

Nous ne devons d'ailleurs rien exagérer. Il est naturel qu'un prédicateur insiste sur les fautes de ses auditeurs et multiplie les appels à la conversion. Origène qui, dans ses homélies, ne cesse pas de s'humilier lui-même et de solliciter les prières des fidèles, n'ignore pas les réelles vertus qu'on pratique autour de lui : ce n'est pas à des commençants qu'il propose la lecture et la méditation du Cantique des Cantiques ; et pourtant il ne craint pas d'expliquer ce livre devant la communauté tout entière. Mais il veut, de toute évidence, élever encore les

croyants : l'idéal qu'il leur propose est celui d'une lutte sans répit contre les démons et contre les passions mauvaises qui ne cessent pas de les assaillir.

Aussi insiste-t-il sur l'ascèse, sur la virginité et la continence, sur la pauvreté, sur le renoncement aux biens de ce monde, bien plus que ne le faisait Clément. Comme celui-ci, Origène connaît la division des croyants en deux classes, les simples, qui ne savent pas s'élever au-dessus du sens littéral des Écritures, et à qui le commentateur ne peut distribuer que le lait réservé, par l'apôtre, aux Corinthiens ; les parfaits qui recherchent partout la signification allégorique de la Bible et qui, semblables aux Éphésiens, peuvent sans danger supporter une nourriture substantielle. Il se plaint à maintes reprises de voir les simples multiplier les critiques contre son enseignement et ne laisse échapper aucune occasion pour leur montrer que l'exégèse spirituelle, loin d'être un jeu de l'esprit est au contraire bien souvent une nécessité qui s'impose (1).

Toutefois, il ne semble pas que cette distinction des simples et des parfaits exerce une répercussion profonde dans l'enseignement moral d'Origène. Si celui-ci parle de l'apathie et la propose, de temps à autre, comme le but dernier à atteindre, il ne le fait qu'en passant : il sait que les hommes sont naturellement impuissants à parvenir à cette

(1) Cf. J. Lebreton, *Les degrés de la connaissance religieuse dans Origène*, dans *Recherches de science religieuse*, t. XII, 1922, p. 265-296.

indifférence et à cette maîtrise d'eux-mêmes. S'il vante la sublimité de la gnose, il se garde de l'identifier à la vertu, et des gnostiques eux-mêmes, il réclame une perpétuelle surveillance de leurs sens et de leur esprit.

Ce n'est pas à dire qu'il soit pessimiste. Il sait que ce monde est l'œuvre de Dieu et que celui-ci n'a rien pu faire que de bon. Parmi les adversaires qu'il combat avec le plus d'acharnement figure Marcion, dont le dualisme lui est particulièrement odieux. Mais il sait aussi que Dieu a donné la liberté à tous les esprits raisonnables; et la liberté est à ses yeux, le facteur essentiel de toute la vie morale; car elle implique la possibilité d'un choix entre le bien et le mal. Créés libres, les esprits sont loin d'avoir tous persévéré dans le bien. Nombreux sont ceux qui ont voulu le mal et qui l'ont commis. Déchus de leur splendeur primitive, ces esprits sont devenus les uns des démons, les autres des hommes. Ils ne retrouveront leur état de perfection que s'ils se purifient au cours de leurs existences nouvelles.

On voit sans peine la grandeur d'une telle synthèse : l'univers entier est le théâtre où se joue le drame, dont la péripétie s'est nouée au commencement des temps, dont la conclusion ne sera tirée qu'avec la consommation des choses. Lorsqu'il prêche au peuple de Césarée, Origène a rarement l'occasion de découvrir ces immenses horizons : ils n'en restent pas moins à l'arrière-plan de sa pensée.

Même lorsqu'on ne parle que de la terre et des hommes qui l'habitent, la vie morale apparaît sous l'aspect d'un gigantesque combat. Les âmes doivent soutenir une lutte acharnée contre les démons qui ne cessent pas de les solliciter au mal et de les exposer à une nouvelle déchéance. Cette lutte serait d'ailleurs trop inégale et son issue trop certaine, si les âmes étaient seules à la soutenir, mais les bons anges les assistent; Dieu leur donne sa grâce. Ce double secours est efficace; il peut l'être, du moins, si les hommes l'acceptent et savent en profiter.

Même après la chute, nul n'a le droit de se décourager. Dans sa miséricorde, le Seigneur a réservé aux coupables une seconde planche de salut, la pénitence; il leur a permis également de se régénérer par ce baptême sanglant qu'est le martyre; et tous les péchés, semble-t-il, peuvent être remis par l'un ou l'autre de ces moyens. On a beaucoup discuté, et l'on discute encore la question de savoir si, pour Origène, certaines fautes ne sont pas inguérissables. Le mot est employé en effet, mais il doit désigner seulement des actes particulièrement répréhensibles, dont le pardon est subordonné à des exigences plus rigoureuses.

C'est ainsi que se poursuit, parmi des vicissitudes nombreuses, la vie morale de l'humanité. Origène, qui a lui-même pratiqué l'ascétisme le plus rigoureux, qui s'est enthousiasmé pour le martyre et regrette parfois les époques heureuses

où l'Église comptait assez de vrais saints pour mériter l'incomparable honneur de la persécution, ne manifeste pourtant pas des exigences trop redoutables lorsqu'il prêche aux fidèles de Césarée. Il chante avec enthousiasme l'éloge de la virginité qu'il compare à ce qu'il y a de plus saint dans le culte divin, mais il met en garde les ascètes contre la vanité qu'ils pourraient concevoir à cause de leur état. Il exalte la pauvreté, surtout celle des prêtres qui doivent renoncer à tout, à la chair et au sang, à l'argent et aux possessions et qui ne trouvent qu'en Dieu leur véritable bien, mais il blâme ceux qui renonceraient à leurs richesses pour mieux satisfaire leurs penchants à l'indolence et à l'oisiveté. Sans doute, il présente à ses disciples la vie chrétienne sous la forme d'un noble idéal; ses accents s'élèvent pour célébrer la grandeur de l'amour divin et le bonheur des âmes qui savent atteindre la perfection de cet amour; il invite tous les chrétiens à se dégager de ce qui est matériel et terrestre, pour se consacrer uniquement à penser à Dieu, à l'écouter, à lui parler avec respect et humilité. En définitive il n'exige cependant de chacun que ce qu'il est capable de porter. La morale d'Origène est profondément réaliste.

NOTES BIBLIOGRAPHIQUES

L'édition des œuvres d'Origène, dans la collection *Die Griechischen christlichen Schriftsteller* que publie l'Académie de Berlin, comprend déjà neuf volumes : I-II *Die Schrift vom Martyrium, — Gegen Celsus, — Die Schrift vom Gebet*, hersg. von P. Koetschau, Leipzig, 1899; III *Jeremiahomilien, Klagelieder-Kommentar, Erklærung der Samuel und Kœnigsbücher*, hersg. von E. Klostermann, Leipzig, 1901 ; IV *Der Johannes Kommentar*, hersg. von E. Preuschen, Leipzig, 1903 ; V *De principiis* (περὶ ἀρχῶν), hersg. von P. Koetschau, Leipzig, 1913 ; VI-VII, *Homilien zum Hexateuch in Rufins Uebersetzung*, hersg. von W. A. Baehrens, Leipzig, 1920-1921 ; VIII *Homilien zu Samuel I, zum Hohenlied und zu den Propheten, Kommentar zum Hohenlied. In Rufins und Hieronymus Uebersetzungen*, hersg. von W. A. Baehrens, Leipzig, 1925 ; IX *Die Homilien zu Lukas in der Uebersetzung des Hieronymus und die griechischen Reste der Homilien und des Lukaskommentar*, hersg. von M. Rauer, Leipzig, 1930. Pour les ouvrages ainsi publiés, nos citations sont traduites d'après cette édition.

Pour les ouvrages qui n'ont pas encore paru dans l'édition de Berlin, nous avons eu recours au texte publié par Ch. et V. Delarue, tel qu'il est reproduit dans la *Patrologie grecque* de Migne.

I. Ouvrages généraux.

D. Huet, *Origeniana*, Rouen, 1668; ouvrage reproduit dans P. G., t. XVII, 633-1284.

E. R. Redepenning, *Origenes, Eine Darstellung seines Lebens und seiner Lehre*, Bonn, 1841-1846.

E. Freppel, *Origène*, Paris, 1868.

J. Denis, *De la philosophie d'Origène*, Paris, 1884.

F. Prat, *Origène, le théologien et l'exégète*, Paris, 1907.

A. von Harnack, *Der Kirchengeschichtliche Ertrag der exegetischen Arbeiten des Origenes*, Leipzig, 1919.

E. de Faye, *Origène*; t. I *Sa biographie et ses écrits*, Paris, 1923; t. II *L'ambiance philosophique*, Paris, 1927; t. III *La doctrine*, Paris, 1928.

II. Études sur la morale d'Origène.

G. Capitaine, *De Origenis ethica*, Munster, 1898.

C. Klein, *Die Freiheitslehre des Origenes*, Strasbourg, 1894.

W. B. Bornemann, *In investiganda monachatus origine, quibus de causis ratio habenda sit Origenis*, Gottingue, 1885.

F. Martinez, *L'ascétisme chrétien pendant les trois premiers siècles de l'Eglise*, Paris, 1913, p. 149-169.

Stufler, *Die Sündervergebung bei Origenes* dans *Zeitschrift für katholische Theologie*, t. XXXI, 1907, p. 193-228.

Stufler, *Oeffentliche und geheime Busse bei Origenes*, dans *Zeitschrift für katholische Theologie*, t. XXXVII, 1913, p. 193-201.

B. Poschmann, *Die Sündervergebung bei Origenes*, Braunsberg, 1912.

A. d'Alès, *L'édit de Calliste, Étude sur les origines de la pénitence chrétienne*, Paris, 1914, p. 252-296.

P. Galtier, *Les péchés incurables d'Origène*, dans *Gregorianum*, t. X, 1929, p. 177-209.

D. Genet, *L'enseignement d'Origène sur la prière*, Cahors, 1903.

G. Walther, *Untersuchungen zur Geschichte der griechischen Vater-unser Exegese*, Leipzig, 1914; p. 4-22.

C. Verfaillie, *La doctrine de la justification dans Origène d'après son commentaire de l'Epître aux Romains*, Strasbourg, 1926.

ORIGÈNE

PREMIÈRE PARTIE

LES PRINCIPES

CHAPITRE PREMIER

LA LIBERTÉ ET LA GRACE DIVINE

Dans son grand ouvrage *Sur les principes*, Origène envisage la conduite des hommes par rapport à l'histoire de l'univers entier. Les âmes sont, à ses yeux, des esprits tombés : elles doivent ici-bas poursuivre un effort déjà entrepris au cours des existences antérieures ; et la lutte sera encore continuée au lendemain de la mort, jusqu'au moment de la restauration finale.

Nous ne saurions ici rappeler les émouvantes péripéties du grand drame. Seule la période proprement humaine de l'histoire des esprits nous intéresse ; et il faut ajouter que, seule aussi ou presque seule, elle intéresse Origène lorsqu'il enseigne l'Évangile et commente les Écritures dans les homélies adressées aux fidèles de Césarée.

Au regard du maître alexandrin, le point de départ de la doctrine morale est l'affirmation de la liberté. Les esprits ont été créés libres par Dieu. Les hommes

demeurent libres et responsables de leurs actes. La moralité n'est possible que si le libre arbitre est une réalité. Dans le catalogue des dogmes qui font partie du patrimoine de l'Église, celui-ci figure en bonne place :

Il est encore défini dans la prédication ecclésiastique que toute âme raisonnable est douée de libre arbitre et de volonté; qu'elle a à combattre contre le diable et ses anges et contre les puissances adverses, parce que celles-ci s'efforcent de la charger de péchés, mais que nous, si nous vivons avec droiture et réflexion, nous tâchons de nous dépouiller de ces souillures. Par suite, il est naturel de comprendre que nous ne sommes pas soumis à la nécessité, de telle sorte que nous soyons absolument contraints, même si nous ne le voulions pas, de faire le bien ou le mal. Car, si nous sommes libres, certaines puissances peuvent bien nous entraîner au péché et d'autres nous aider au salut; mais nous ne sommes pas, pour autant, contraints à agir bien ou mal; ce que croient ceux qui disent que le mouvement et le cours des étoiles sont la cause des actes humains, non seulement de ceux qui arrivent en dehors de la volonté libre, mais encore de ceux qui sont placés en notre pouvoir (1).

(1) *De princip.*, I, Praef., 5; édit. KOETSCHAU, p. 12-13.

En quoi consiste exactement cette liberté, dont Origène affirme ainsi l'existence? ne rencontre-t-elle aucun obstacle? s'accorde-t-elle avec les témoignages scripturaires relatifs à la grâce et à la prédestination? Graves problèmes, auxquels il s'agit d'apporter sans tarder une solution.

I. La liberté.

La liberté est d'abord un fait d'expérience. Dieu donne à l'homme sa loi; celui-ci peut, à son gré, l'accepter ou la refuser; et le salut est son œuvre tout aussi bien que la damnation :

Remarque cependant comment parle le prophète : « Et maintenant, Israël, qu'est-ce que le Seigneur ton Dieu demande de toi (*Deut.*, x, 12) »? Que ces paroles fassent rougir ceux qui nient qu'il est au pouvoir de l'homme d'être sauvé. Comment, en effet, Dieu demanderait-il à l'homme, si l'homme n'avait pas en son pouvoir ce qu'il doit offrir à Dieu qui le lui demande? Il y a donc des choses qui sont données par Dieu, et il y en a qui sont accordées par l'homme. Il est par exemple au pouvoir de l'homme de faire rapporter dix mines, ou cinq mines, à une seule mine (cf. Luc, xix, 16 s.), mais il a été de Dieu que l'homme ait une mine à laquelle il puisse faire rapporter dix mines, et lorsqu'il offre les dix mines qui viennent de lui, il reçoit en échange de Dieu non plus de l'argent, mais le pouvoir et la royauté sur dix villes. Dieu

demande encore à Abraham qu'il lui offre son fils Isaac sur la montagne qu'il lui aurait fait voir. Le courageux Abraham offrit son fils unique, le plaça sur l'autel, tira son couteau pour l'égorger : aussitôt il est arrêté et un bélier lui est offert comme victime à la place de son fils. Tu vois donc que ce que nous offrons à Dieu nous reste, mais Dieu nous le demande pour que nous montrions par là notre amour et notre foi en Dieu (1).

Il ne suffit d'ailleurs pas de formuler une thèse générale. Il s'agit encore de définir expressément la liberté et d'apporter des arguments en sa faveur. De longues pages du *De principiis* sont consacrées à cette entreprise. On reconnaîtra souvent, dans les idées exposées par Origène, des influences stoïciennes ; et le docteur alexandrin doit beaucoup en effet au stoïcisme dans cette partie de sa doctrine.

En plus de la nature imaginative, l'être raisonnable possède encore la raison qui discerne les images, qui rejette les unes et reçoit les autres, de manière à diriger la vie selon ces dernières. Dès lors, puisque la nature raisonnable possède le moyen de discerner le beau et le laid ; et, après les avoir discernés, de choisir entre le bien et le mal, nous méritons d'être loués lorsque nous nous sommes donnés à la pratique du bien, d'être blâmés dans le cas contraire. Il ne faut d'ailleurs pas

(1) *In Numer., hom.* XII, 3 ; édit. BAEHRENS, t. II, p. 102.

méconnaître que la perfection de la nature ordonnée se rencontre dans les animaux et que l'activité des chiens de chasse ou celle des chevaux de guerre ressemble, pour ainsi dire, à celle des êtres raisonnables. Il ne dépend donc pas de nous que se produise tel ou tel événement extérieur, que telle ou telle imagination nous émeuve : mais juger que nous pouvons utiliser ce qui arrive en un sens ou en l'autre n'est l'œuvre de rien autre que de la raison qui est en nous et qui nous amène à agir selon les tendances qui nous entraînent vers le bien et le convenable ou qui nous détourne en sens contraire.

Que si quelqu'un estime que les forces extérieures sont telles qu'il nous est impossible de nous opposer à leur action, que cet homme examine ses passions et ses émotions, pour voir s'il n'y a pas complaisance, assentiment, chute de la raison dans le sens où nous attirent les tentations. Lorsque, par exemple, une femme vient à se montrer à celui qui a pris la résolution de vivre chastement et cherche à le faire agir contrairement à son dessein, celle-ci n'est pas la cause entière et totale de son changement d'attitude; mais l'homme s'est complu aux caresses et aux charmes du plaisir; et c'est pour n'avoir pas voulu regarder en lui-même et agir selon son dessein, qu'il commet l'impureté. Un autre homme, par

contre, a reçu et conservé les leçons des mêmes événements : les caresses et les flatteries surviennent; mais la raison, qui a été fortifiée et nourrie par l'exercice, qui a été affermie par les enseignements de la vertu, ou qui du moins est près d'être absolument solide, se refuse aux caresses et domine la concupiscence.

Il n'est donc ni vrai ni moral d'accuser de nos chutes les événements extérieurs et de s'estimer à l'abri de tout reproche, de se regarder comme pareil à des morceaux de bois ou à des pierres, qui ne sont mises en mouvement que par des causes extérieures. Ceux qui jugent ainsi falsifient la vraie notion du libre arbitre; car si nous leur demandions ce qu'est la liberté, ils répondraient que si rien d'extérieur ne nous sollicite et que je choisisse en un sens, c'est ce qui invite en sens inverse. Mettre toute la faute au compte de la fragilité naturelle n'est pas moins absurde. On a vu les hommes les plus libertins et les plus féroces transformés par l'éducation et la pratique de la vertu au point de devenir, ceux-ci des modèles de mansuétude, ceux-là des modèles de continence. Par contre, des gens d'une vie honorable et digne sont parfois tellement changés par les mauvaises fréquentations qu'ils se jettent dans la luxure, souvent en plein âge mûr et tombent dans le désordre après une jeunesse irréprochable. On doit conclure de

tout cela que si les choses extérieures ne dépendent pas de nous, l'usage que nous en faisons, soit en bien, soit en mal, en prenant la raison pour juge et pour guide, est en notre pouvoir (1).

Après avoir apporté des arguments de raison et d'expérience en faveur du libre arbitre, Origène cite des textes de l'Écriture qui confirment sa thèse (Mich., VI, 8 : *Deut.*, XXX, 19 : Io., I, 19-20 ; *Psalm.*, LXXX, 14-15 ; Matth., V, 22, 28, 39 ; VII, 24-26 ; XXV, 34-35 ; XXV, 41 ; *Rom.*, II, 4-10). Toutefois, à côté de ces passages, il y en a d'autres qui paraissent nier le libre arbitre, et sur lesquels aiment à s'appuyer les hérétiques, fatalistes et marcionites. Tel est en particulier le fameux texte de l'Exode : « J'endurcirai le cœur de Pharaon (*Exod.*, IV, 21). » Origène est trop loyal pour laisser l'objection sans réponse.

Une est l'action de la pluie fécondante ; et pourtant, sous cette action identique, la terre inculte et déserte produit des épines, tandis que la terre cultivée porte des fruits. Celui qui envoie la pluie pourrait dire : C'est moi qui fais pousser les moissons et les ronces. Son langage serait exact, quelque étrange qu'il paraisse ; car, faute de pluie, il n'y aurait ni fruits ni épines ; les uns et les autres doivent leur croissance à la pluie, répandue avec mesure et en temps opportun. Voilà pourquoi la terre qui ne produit que ronces et épines quoiqu'elle ait bu souvent la rosée du

(1) *De principiis*, III, 1, 3-5 ; édit. Koetschau, p. 197-201.

ciel, est réprouvée et près de la malédiction (Cf. *Hebr.*, VI, 8). Ainsi la pluie est bonne, mais elle est tombée sur une mauvaise terre ; et c'est le manque de culture d'un sol en friche qui fait pousser les ronces et les épines. Pareils aux pluies bienfaisantes sont les miracles opérés par Dieu. Mais les volontés humaines, ainsi que des terrains bien ou mal préparés, sont diverses quoique d'une même nature.

Si le soleil venait à parler, il pourrait dire : Par une même action je produis des effets opposés : je liquéfie et je dessèche. Il aurait raison, car sa chaleur fond la cire et durcit la boue. Ainsi la même œuvre de Dieu, opérée par l'intermédiaire de Moïse, fit éclater l'obstination de Pharaon due à sa malice et à la docilité des Égyptiens qui se joignirent aux Hébreux. Sous le coup des prodiges, le cœur de Pharaon commençait à s'amollir, comme en témoignent ces paroles : « Ne vous éloignez pas trop, n'allez qu'à trois jours de marche et laissez ici vos femmes (*Exod.*, VIII, 18). » Ces mots et autres semblables, proférés à la vue des miracles, prouvent que les merveilles célestes produisaient quelque impression sur lui, mais sans l'ébranler tout à fait. Il n'en eût pas été de la sorte si l'endurcissement de Pharaon, comme plusieurs l'entendent, était l'ouvrage de Dieu même.

Encore une comparaison tirée de la pratique

ordinaire de la vie. N'arrive-t-il pas souvent aux maîtres débonnaires de dire à leurs serviteurs gâtés par trop d'indulgence et de mansuétude : C'est moi qui t'ai perdu, et je suis cause de toutes tes fautes? On ferait mieux d'observer quel est le langage usuel et l'intention de celui qui parle, au lieu de déblatérer à tort et à travers sans se donner la peine de peser la valeur des termes. Paul éclaircit bien cette matière quand il dit au pécheur : « Méprises-tu les richesses de la bonté, de la patience et de la longanimité de Dieu; et ignores-tu que cette bonté t'incite à la pénitence? Par la dureté de ton cœur impénitent, tu amasses sur toi un trésor de colère, pour le jour de la colère et du juste jugement de Dieu (*Rom.*, II, 4-5). » Ce que Paul dit au pécheur, nous pouvons l'appliquer à Pharaon, car tout cela lui convient très bien : par sa dureté et son cœur impénitent il amassait un trésor de colère. Sans des miracles, et des miracles si nombreux et si éclatants, sa dureté n'aurait pas été ainsi dévoilée et rendue manifeste (1).

D'autres objections contre le libre arbitre ne sont pas empruntées à l'Écriture, mais à l'expérience courante ; nombreux sont les faits qui semblent supprimer pratiquement le pouvoir de l'homme à faire le bien et à choisir sa propre destinée :

Les hérétiques tirent objection de ce qui se

(1) *De princip.*, III, 1, 10-11; édit. KOETSCHAU, p. 210-214.

passe sur la terre : certains hommes, disent-ils, ont par droit de naissance un meilleur sort que les autres. Ceux-ci par exemple naissent d'Abraham et en vertu de la promesse ; d'autres sont fils d'Isaac et de Rébecca, et celui qui, dès le sein de sa mère supplante son frère, est, paraît-il, aimé de Dieu avant de naître. Les uns, plus généralement naissent parmi les Hébreux, chez qui ils trouvent la science de la loi divine, les autres chez les Grecs qui sont, eux aussi, des sages et des savants, d'autres chez les Éthiopiens, qui se nourrissent de chair humaine, d'autres chez les Scythes où le parricide est regardé comme une loi, ou chez les Taures, où l'on immole les étrangers. Ils nous déclarent donc : S'il y a une telle et si grande variété dans les choses, si la condition de la naissance est si diverse et si multiple qu'il n'y ait plus de place pour la faculté du libre arbitre ; si de plus ce n'est pas la diversité de nature des âmes qui est la cause de cette situation, de telle sorte qu'une mauvaise nature d'âme serait destinée à une nature méchante, et une bonne à une nature bonne, que reste-t-il sinon de penser que tout cela arrive par hasard et fortuitement? Si on l'admet, on doit croire, semble-t-il, que le monde n'a pas été fait par Dieu, qu'il n'est pas régi par sa Providence, et par suite qu'il ne faut pas attendre le jugement de Dieu. En cela, quelle est au juste la vérité?

Seul peut la connaître celui qui scrute même les mystères de Dieu.

Pour nous, nous ne voulons pas favoriser par notre silence l'insolence des hérétiques, et nous répondrons ainsi, suivant nos forces, à leurs objections. Nous avons montré plus haut, par les Écritures divines, que Dieu, créateur de l'univers, est bon, juste et tout puissant. Lorsque, au commencement, il a créé ce qu'il a voulu créer, c'est-à-dire les natures raisonnables, il n'a pas eu d'autre motif de créer que lui-même, c'est-à-dire sa propre bonté. Puisque, donc, il a été la cause de tout ce qui devait être créé, lui en qui n'existait ni diversité, ni changement, ni impuissance, il a créé égaux et semblables tous ceux qu'il a créés, car il n'y avait pour lui aucun motif de variété et de diversité. Mais parce que les créatures raisonnables elles-mêmes ont reçu la faculté du libre arbitre, l'exercice de cette faculté a entraîné les uns au progrès de leur volonté par l'imitation de Dieu, les autres à la défaillance par la négligence. Telle a été la cause de la diversité parmi les créatures raisonnables : celle-ci ne provient pas de la volonté ou du jugement du Créateur, mais du libre arbitre de chacune d'elles.

Quant à Dieu, à qui il paraissait juste de traiter sa créature selon ses mérites, il a ordonné la diversité des esprits pour l'har-

monie d'un monde unique, afin de l'orner de ces divers esprits, de ces âmes variées, comme une maison où il doit y avoir non seulement des vases d'or et d'argent, mais des vases de bois et de terre, les uns pour l'honneur, les autres pour le mépris. Le monde a reçu de la sorte sa variété, la divine providence disposant l'homme selon la diversité de ses mouvements, de ses tendances, de son dessein. Ainsi, le Créateur ne paraîtra pas injuste, puisqu'il met chacun à sa place suivant ses mérites, et l'on n'attribuera pas au hasard le bonheur ou le malheur des hommes à leur naissance, et l'on ne croira pas non plus à l'existence de plusieurs créateurs ou de plusieurs sortes d'âmes (1).

On voit ici qu'Origène met Dieu complètement hors de cause : celui-ci a créé libres et égaux tous les esprits. Ceux qui sont tombés ont librement péché, et ils portent ici-bas le châtiment de leurs fautes antérieures. Ailleurs, l'auteur revient plus longuement sur la même idée; et il explique ainsi comment il existe des vases d'honneur et des vases d'ignominie et comment le Seigneur a aimé Jacob et haï Esaü, sans que sa bonte puisse être soupçonnée.

Puisque, selon les paroles de l'Apôtre, quiconque se purifie devient vase d'honneur, quiconque reste volontairement impur vase d'ignominie, le Créateur est hors de cause. En

(1) *De princip.*, II, 9, 5-6; édit. KOETSCHAU, p. 168-170.

effet, le Créateur ne fait pas originairement les vases d'honneur et les vases d'ignominie, selon sa prescience, puisque ce n'est pas selon elle qu'il condamne et justifie d'avance; mais de ceux qui se sont purifiés eux-mêmes, il fait des vases d'honneur et de ceux qui sont restés volontairement impurs des vases d'ignominie : ainsi les uns sont destinés à l'honneur, les autres à l'ignominie pour des causes qui précèdent la formation des vases d'honneur et des vases d'ignominie.

Mais une fois admis que les vases d'honneur et d'ignominie ont des causes antérieures, qu'y a-t-il d'absurde à reprendre notre hypothèse sur l'origine de l'âme et à penser que l'amour pour Jacob avait sa raison d'être avant qu'il fût uni au corps et de même la haine envers Esaü avant qu'il n'entrât dans le sein de Rébecca?

En même temps on voit ainsi comment, de même qu'une unique argile est présentée au potier, qui, de cette masse, fait des vases d'honneur et des vases d'ignominie, de même une nature unique des âmes est présentée à Dieu, et il n'y a, pour ainsi dire, qu'une seule masse des personnes raisonnables : c'est une cause antérieure qui a fait des uns des vases d'honneur et des autres des vases d'ignominie. Et si nous frappe la parole de l'apôtre qui dit : « Homme, qui es-tu donc pour t'opposer à Dieu

(*Rom.*, IX, 20) », elle nous apprend peut-être que celui qui est pleinement confiant envers Dieu à cause de sa foi et de la pureté de sa vie ne reçoit pas de tels reproches : tel était Moïse : « Car Moïse parlait et Dieu lui répondait (*Exod.*, XIX, 19). » De même que Dieu répond à Moïse, le saint répond à Dieu ; et celui qui ne possède pas une pareille confiance, il est manifeste qu'il l'a perdue ou qu'il n'agit pas selon la science, mais selon l'envie ; aussi dit-il : « De quoi se plaint-il encore? qui résiste à sa volonté (*Rom.*, IX, 19)! » Et il est digne de recevoir ce reproche : « Homme, qui es-tu donc pour t'opposer à Dieu? »

A ceux qui admettent des natures différentes selon les âmes, et tirent argument de ce texte, voici ce qu'il faut dire. S'ils acceptent que d'une seule masse viennent les perdus et les sauvés et que le Créateur des sauvés l'est aussi des perdus, si celui qui a fait non seulement les pneumatiques mais les terrestres est bon (et ils l'admettent), il est possible, en vertu de mérites antérieurs, de devenir maintenant un vase d'honneur ; et encore, si l'on n'agit pas conformément à sa vocation de vase d'honneur, de devenir en un autre monde un vase d'ignominie. Inversement, il peut se faire que celui qui, pour des raisons antécédentes à cette vie, est ici-bas un vase d'ignominie, se corrige et devienne dans la nouvelle création un vase

d'honneur, sanctifié et utile à son maître, préparé à toute œuvre bonne. Peut-être les Israélites de maintenant, qui n'ont pas vécu d'une manière digne de leur noblesse, seront-ils déchus plus tard, transformés de vases d'honneur en vases d'ignominie; par contre beaucoup parmi les Égyptiens et les Iduméens viendront à Israël : s'ils portent beaucoup de fruit, ils entreront dans l'assemblée du Seigneur; ils ne seront plus regardés comme des Égyptiens et des Iduméens, mais ils seront des Israélites. Ainsi, par un libre choix, les uns de mauvais deviennent bons; les autres, de bons deviennent mauvais; d'autres se maintiennent dans le bien; d'autres encore de bons deviennent meilleurs, tandis que d'autres restent mauvais, ou même de mauvais deviennent pires.

Pour moi, je pense même que certains hommes, qui ont commencé par de petites fautes parviennent à une si grande malice, si du moins ils ne veulent pas se convertir et, par la pénitence, corriger leurs fautes, qu'ils deviennent des puissances mauvaises. Par contre, des puissances mauvaises et perverses emploient pendant si longtemps, et avec tant d'ardeur un remède à leurs blessures, elles corrigent si bien leurs fautes antérieures qu'elles prennent la place des meilleurs. Nous avons dit souvent que, dans les siècles infinis

et éternels, pendant lesquels les âmes vivent et demeurent, quelques-unes d'entre elles tombent au plus bas et en arrivent au dernier degré de la méchanceté, tandis que d'autres progressent, et du dernier degré de la méchanceté, parviennent à une vertu parfaite et couronnée (1).

II. Grâce et liberté.

Si puissante que soit la liberté, elle n'agit cependant pas seule. Dieu donne son concours à l'homme, si bien que l'on doit se demander de quelle nature est exactement ce concours. Origène s'efforce de trouver les formules capables de concilier le libre arbitre et la grâce.

Tantôt l'Apôtre ne fait pas intervenir Dieu dans la préparation des vases d'honneur et des vases d'ignominie, mais nous en attribue tout le résultat, comme lorsqu'il dit: « Si quelqu'un se purifie de ses souillures, il sera un vase d'honneur, sanctifié, utile à son maître, préparé à toute œuvre bonne (*II Tim.*, II, 21) »; tantôt, loin de nous assigner aucun rôle, il rapporte le tout à Dieu, comme lorsqu'il dit : « Le potier a le pouvoir sur l'argile pour faire de la même masse soit un vase d'honneur, soit un vase

(1) *De princip.*, III, 1, 21-23, édit. KOETSCHAU, p. 237-242. Le dernier paragraphe : « Pour moi, etc... » n'a pas été reproduit par les auteurs de la *Philocalie*. Nous le connaissons par Rufin et par saint Jérôme. On a suivi ici le texte donné par saint Jérôme.

d'ignominie (*Rom.*, IX, 21). » Ces formules ne sont pas opposées l'une à l'autre; mais il faut les concilier et en faire une doctrine harmonieuse et parfaite. Notre libre arbitre ne peut rien sans la science de Dieu et la science de Dieu ne nous pousse pas de force au bien sans notre libre coopération. En d'autres termes, notre libre arbitre ne fait pas de nous des vases d'honneur ou des vases d'ignominie sans la science de Dieu, qui se sert de notre libre arbitre comme il convient à sa nature, et la préparation des vases d'honneur ou des vases d'ignominie ne dépend pas de Dieu seul : il lui faut une matière apte, je veux dire notre volonté, qui se porte librement au bien ou au mal (1).

Cette réponse est encore insuffisante. Du moins ne serre-t-elle pas d'assez près les données du problème. Aussi faut-il examiner successivement les divers termes de la difficulté. Le premier est peut-être l'existence de la prescience divine, dans ses rapports avec la prédestination. Origène affirme clairement que la prescience précède et dirige la prédestination ; mais il ajoute que cette prescience n'est qu'une connaissance des réalités futures, et non une science des possibles :

Observons attentivement l'ordre du discours. Dieu justifie ceux qu'il a d'abord appelés, et il ne les justifierait pas s'il ne les avait appelés. Il appelle ceux qu'il a déjà prédestinés, et il

(1) *De princip.*, III, 1, 24; édit. KOETSCHAU, p. 243-244.

ne les appellerait pas s'il ne les avait prédestinés. Pourtant, ce n'est pas la prédestination qui est le terme premier de la vocation et de la justification. Si elle était le premier terme de la série, les fatalistes auraient gain de cause. Mais avant la prédestination, il y a la prescience : « Ceux qu'il a connus d'avance, dit l'Apôtre, il les a aussi prédestinés à être conformes à l'image de son Fils (*Rom.*, VIII, 29). » Ainsi Dieu, fixant son regard sur la suite des événements futurs et voyant certains hommes inclinés à la piété suivre cette inclination et s'adonner tout entiers à une vie vertueuse, il les a connus d'avance; car il prévoit l'avenir comme il voit le présent. Ceux donc qu'il a connus ainsi d'avance, il les a prédestinés à être conformes à l'image de son Fils.

Par conséquent, il ne faut pas croire que la prescience de Dieu soit cause des événements futurs. C'est parce qu'ils doivent librement se produire que Dieu, sachant toutes choses avant qu'elles n'existent, les connaît d'avance. Et comme il sait toutes choses avant qu'elles n'existent, il a connu d'avance et prédestiné ceux qui devaient être conformes à l'image de son Fils, tandis qu'il en voyait d'autres rester étrangers à cette même image. Si l'on nous demande, en guise d'objection, s'il est possible que ce que Dieu prévoit devoir arriver n'arrive pas, nous répondons que c'est impossible.

Mais de ce qu'il est impossible que cela n'arrive pas, il ne s'ensuit pas que cela arrive ou n'arrive pas par nécessité. Cela n'arrive pas par nécessité, parce que cela aurait pu ne pas arriver. En cette matière du possible et de l'impossible, l'œil de l'esprit a besoin de beaucoup de perspicacité et d'attention pour comprendre, sans se laisser éblouir par des raisons subtiles, comment, dans les faits les plus ordinaires, une chose peut être déterminée dans son objet, et indéterminée dans sa cause; comment, par suite, on peut prédire qu'elle arrivera infailliblement sans qu'elle arrive par nécessité (1).

La prescience de Dieu ne cause donc pas les événements futurs. Mais cette réponse laisse toujours en suspens la question décisive : nos actions sont-elles les nôtres, ou sont-elles celles de Dieu? Origène se trouve ici en présence du texte de saint Paul : « Ce n'est pas l'affaire de celui qui veut, ni de celui qui court, mais de Dieu qui a fait miséricorde. » Il affirme nettement la nécessité du secours divin pour le salut, mais il est évident qu'il ne faut pas chercher chez lui les formules décisives que l'on rencontre chez saint Augustin. Les adversaires auxquels il se préoccupe de répondre sont les fatalistes et les dualistes, non pas les pélagiens ou les semi-pélagiens : il n'a donc pas à se demander si le commencement du salut, le *pius credulitatis affectus* est notre œuvre propre ou le don gratuit de Dieu. Il lui suffit de déclarer que « le vrai bien de la nature raisonnable est une résultante de la liberté de l'homme et de la puissance divine venant en aide à l'homme vertueux.

(1) *In Epist. ad Roman.*, I, 1; P. G., XIV, 841.

Et ce n'est pas seulement pour devenir bons, ajoute-t-il, que nous avons besoin du libre arbitre et du concours divin, qui, par rapport à nous, est indépendant de la liberté; nous en avons aussi besoin pour persévérer dans la vertu, car le plus parfait tombera s'il s'enorgueillit du bien qui est en lui, s'il s'en attribue le mérite et néglige d'en rapporter la gloire à celui qui a de beaucoup la plus grande part dans l'acquisition et la conservation de ce bien (1). » Sa doctrine n'en est pas moins remarquable.

Examinons maintenant le texte : « Cela ne vient ni de celui qui veut ni de celui qui court, mais de Dieu qui fait miséricorde (*Rom.*, IX, 16). » Nos adversaires disent : Si cela ne vient ni de celui qui veut, ni de celui qui court, mais de Dieu qui fait miséricorde, il n'est pas en notre pouvoir d'être sauvé, mais c'est le résultat de la disposition de celui qui dispose ceux-ci ou ceux-là, ou du choix de celui qui a pitié lorsqu'il le veut. A ces raisonneurs, nous demanderons d'abord : Vouloir le bien est-ce bien ou mal? S'efforcer de courir pour atteindre sa fin et se hâter vers le bien, est-ce louable ou blâmable? S'ils disent blâmable, ils diront une sottise, car tous les saints veulent et courent, et il est évident qu'ils n'agissent pas de manière blâmable. S'ils disent qu'il est bien de vouloir le bien et de courir vers le bien, nous leur demanderons comment la nature perdue veut le meilleur : comme si un arbre

(1) *In Psalm.*, IV, 6; P. G., XII, 1160.

mauvais porte de bons fruits, car il est bon de vouloir le meilleur. Si enfin ils déclarent que vouloir le bien et courir vers le bien est indifférent, ni à louer ni à condamner, on leur répondra que, si vouloir le bien et courir vers le bien est indifférent, le contraire est également indifférent, à savoir vouloir le mal et courir vers le mal. Or il n'est pas indifférent de vouloir le mal et de courir vers le mal. Donc il n'est pas davantage indifférent de vouloir le bien et de courir vers le bien.

Voici maintenant quelle est, à mon sens, la meilleure défense du texte : « Cela ne vient pas de celui qui veut ni de celui qui court, mais de Dieu qui fait miséricorde. » Salomon dit au livre des Psaumes (car le cantique des degrés que je vais citer est de lui) : « Si le Seigneur ne bâtit pas la maison, ceux qui la bâtissent travaillent en vain. Si le Seigneur ne garde pas la ville, le gardien veille inutilement (*Psalm.*, CXXVI, 1). » Il ne nous détourne pas de bâtir et ne nous dissuade pas de veiller, mais il veut nous montrer qu'on bâtit sans résultat, qu'on garde sans profit ce qu'on bâtit sans le secours de Dieu, ce qu'on garde sans son aide. Dieu, en effet, doit être considéré comme le principal ouvrier, comme le plus nécessaire des gardiens. En disant que cet édifice est l'œuvre de Dieu et non de l'architecte, que la sécurité dont jouit la ville est le fait du Tout-Puissant et non

des gardiens, nous ne nous trompons pas; nous sous-entendons seulement la coopération de l'homme, pour rapporter avec reconnaissance tout l'honneur de l'entreprise à Dieu qui l'a menée à bien. Il ne suffit pas de vouloir pour atteindre le but, ni de courir pour gagner la couronne promise au triomphateur; il y faut l'assistance de Dieu. C'est pourquoi il est juste de dire : « Cela ne vient pas de celui qui veut ni de celui qui court, mais de Dieu qui fait miséricorde. » Se servant d'une métaphore tirée de l'agriculture, Paul écrit : « J'ai planté, Apollos a arrosé, mais Dieu a donné l'accroissement; ainsi, celui qui plante n'est rien, ni celui qui arrose, il n'y a que celui qui a donné l'accroissement (*I Cor.*, III, 6-7). » Il serait contraire à la piété d'attribuer l'abondance des fruits à l'ouvrier qui travaille ou à celui qui arrose, quand c'est l'œuvre de Dieu.

Pareillement notre salut, tout en nécessitant notre coopération, n'est pas néanmoins notre œuvre, car Dieu y joue le principal rôle. Éclaircissons cela par une comparaison empruntée à l'art nautique. Pour grande que soit l'habileté du pilote qui ramène le navire au port, les vents favorables, le beau temps et l'éclat des astres contribuent plus encore à la sécurité des passagers. Souvent les nautoniers eux-mêmes croiraient manquer de piété s'ils s'attribuaient le salut du vaisseau, au lieu d'en

rapporter tout le mérite à Dieu : non pas qu'ils soient restés inactifs, mais parce que l'appoint de la Providence l'emporte de beaucoup sur l'effort de leur art. Quand il s'agit de notre salut, la part de Dieu dépasse infiniment la nôtre ; voilà pourquoi, à mon avis, l'apôtre dit : « Cela ne vient pas de celui qui veut ni de celui qui court, mais de Dieu qui fait miséricorde. » Que si l'on interprète ces paroles comme le font les adversaires du libre arbitre, les préceptes deviennent inutiles ; c'est en vain que Paul blâme les délinquants, comble d'éloges, les hommes vertueux, envoie des injonctions aux Églises, c'est en vain que nous poursuivons le bien et que nous aspirons au mieux. Mais non : les conseils, les reproches, les louanges de Paul ont bien leur raison d'être ; et en tendant de tous nos efforts à la perfection, objet de nos vœux, nous ne poursuivons pas un fantôme (1).

(1) *De princip.*, III, 1, 18-19 ; édit. KOETSCHAU, p. 229-234. On verra une explication, peut-être indulgente, de ce passage dans F. PRAT, *Origène*, p. 160-163.

CHAPITRE II

LES COMBATS POUR LA VERTU

1. Le Souverain bien.

Le souverain bien, pour Origène comme pour Clément d'Alexandrie, est la ressemblance avec Dieu. Cependant Origène a soin de rappeler que cette ressemblance ne cesse de se développer en nous. L'homme a été créé à l'image de Dieu; il doit parvenir à sa ressemblance : tel est le but suprême de la vie.

Sans doute, dans le *De principiis*, Origène rattache la poursuite de cet idéal et sa conquête définitive à l'ensemble de sa théorie sur les destinées de l'univers; et il n'est pas indispensable d'étendre ainsi ses horizons : mais on se rend compte, en lisant de telles pages, de l'ampleur que prennent toutes les idées du docteur alexandrin :

Le souverain bien, auquel tend toute nature raisonnable, et qu'on appelle même la fin de toutes choses, consiste, selon la plupart des philosophes, à devenir semblable à Dieu, dans toute la mesure du possible. Selon moi, cette définition n'a pas été tant découverte par eux qu'empruntée aux livres divins. Car c'est là ce qu'enseigne Moïse, avant tous les autres,

lorsqu'il raconte la création du premier homme : « Dieu dit : Faisons l'homme à notre image et à notre ressemblance. » Puis il ajoute : « Et Dieu fit l'homme ; il le fit à l'image de Dieu ; il les fit homme et femme et les bénit (*Gen.*, I, 27-28). » En disant : « Il le fit à l'image de Dieu », et en ne parlant plus de la ressemblance, il veut montrer que l'homme a reçu la dignité de l'image lors de la première création, mais que la perfection de la ressemblance lui a été réservée pour la consommation des choses : il faut que l'homme, par le zèle de sa propre industrie, se l'acquière à lui-même en imitant Dieu ; la possibilité de la perfection lui a été donnée au commencement par la dignité de l'image ; à lui de consommer la ressemblance par le parfait achèvement des œuvres, à la fin du monde.

D'une manière encore plus claire et plus évidente, l'apôtre Jean déclare qu'il en est bien ainsi, en disant : « Mes petits enfants, nous ne savons pas encore ce que nous serons : lorsqu'il nous aura été révélé (il parle sans aucun doute du Sauveur), nous lui serons semblables (I Ioan., III, 2). » Par où il indique avec la plus grande certitude et la fin de toutes choses qu'il dit lui être encore inconnue, et le devoir d'espérer la ressemblance de Dieu qui sera accordée selon la perfection des mérites.

Le Seigneur lui-même, dans l'Évangile, mar-

que non seulement qu'il en sera ainsi, mais qu'il en sera ainsi par son intercession, car il daigne le demander au Père pour ses disciples : « Père, je veux que là où je suis, ils soient aussi avec moi (Ioan., xvii, 24) » et : « Comme moi et toi nous sommes un, qu'ainsi eux soient un en nous (Ioan., xvii, 21). » Ainsi la ressemblance elle-même semble grandir en quelque sorte : de semblable, on devient un; et c'est ce qui arrive à la fin du monde quand Dieu est tout en tous (*I Cor.*, xv, 28).

... Qu'est donc ce tout que Dieu doit être en tous? A mon avis, cette formule : Dieu sera tout en tous, signifie qu'il sera tout, même en chacun. Et en chacun, il sera tout en ce sens que tout ce que l'esprit raisonnable, purifié de toute souillure des vices, lavé de toute tache de malice, peut sentir, comprendre ou penser, tout absolument est Dieu; qu'il sente Dieu, qu'il pense à Dieu, qu'il voie Dieu, qu'il possède Dieu, que tous ses mouvements soient le mode et la mesure de Dieu : c'est ainsi que Dieu lui sera tout. Car il n'y aura plus désormais de discernement du bien et du mal, puisqu'il n'y aura plus de mal (Dieu lui est tout, en qui il n'y a aucun mal); il ne désirera plus manger de l'arbre de la science du bien et du mal, celui qui est toujours dans le bien et à qui Dieu est tout.

Si donc la fin rapportée au commencement,

si le terme des choses comparé à son principe montre la restitution de l'état primitif, qu'a possédé la nature raisonnable, lorsqu'elle n'avait pas besoin de manger à l'arbre de la science du bien et du mal pour éloigner tout sentiment de malice et se porter au vrai et au saint, celui qui est l'unique Dieu bon lui redeviendra tout, et non en ceci ou en cela, en peu ou en beaucoup, mais tout en tout, car il n'y a plus de mort, plus d'aiguillon de la mort, plus de mal. Alors vraiment, Dieu sera tout en tout (1).

En d'autres passages, Origène délaisse ces hautes spéculations, et se préoccupe davantage des hommes tels qu'il les voit vivre quotidiennement. Combien, parmi eux, au lieu de développer en leurs âmes l'image de Dieu, préfèrent ressembler au démon :

Comment Marie magnifie-t-elle le Seigneur? Si le Seigneur ne peut recevoir ni accroissement ni diminution, s'il est ce qui est, comment Marie dit-elle : Mon âme magnifie le Seigneur? Si je considère que le Sauveur, Notre Seigneur, est l'image du Dieu invisible et que je vois que mon âme est faite à l'image du Créateur, pour être l'image de l'image, — car mon âme n'est pas expressément l'image de Dieu, mais elle a été faite à la ressemblance de la première image, — alors je comprendrai que, à la

(1) *De princip.*, III, 6, 1 et 3 ; édit. KOETSCHAU, p. 280, 283-284.

manière des peintres capables de reproduire, par le moyen de l'art, le portrait d'un roi, chacun de nous forme son âme à l'image du Christ et trace de lui une image plus ou moins grande, tantôt vieillie ou défigurée, tantôt claire, brillante et splendide. Lors donc que j'aurai fait grandir l'image de l'image, c'est-à-dire mon âme, et que, par mes œuvres, par mes pensées, par mes paroles je l'aurai magnifiée, alors l'image de Dieu est grandie, et le Seigneur lui-même, dont l'image est en notre âme, est magnifié. De même que le Seigneur croît en notre image, de même, si nous sommes pécheurs, il diminue et décroît.

A la place de l'image du Sauveur, nous revêtons aussi notre âme d'autres images; à la place de l'image du Verbe de sagesse, de justice et des autres vertus, nous prenons la forme du diable, de sorte que l'on dit de nous : « Serpents, race de vipères (MATTH., XXIII, 33). » Nous jouons le rôle du lion, du serpent, des renards, lorsque nous sommes empoisonnés, cruels, fourbes; celui du bouc ou du porc lorsque nous sommes impurs. Je me souviens que parlant naguère sur ce passage du Deutéronome « Ne faites pas d'image d'animal (*Deut.*, IV, 17) », j'ai dit qu'il appartient à l'homme spirituel de faire en autrui tantôt une image d'homme, tantôt une image de femme: que ceux-ci portent une image d'oiseau et ceux-là une image de

reptile ou de serpent, et d'autres la ressemblance de Dieu. Comment cela doit se comprendre, les lecteurs de l'Écriture le savent. Ainsi l'âme de Marie magnifie d'abord le Seigneur, puis elle exulte en Dieu (1).

Ceux-là mêmes qui pèchent ne doivent pas se décourager. L'exemple des apôtres, qui, avant l'appel du Sauveur, portaient en eux la ressemblance à l'image du diable, et qui sont si splendidement devenus conformes à la ressemblance du Sauveur, est pour tous le meilleur des réconforts :

Tous ceux qui viennent au Christ et s'efforcent de devenir participants à l'image raisonnable, sont chaque jour renouvelés par leur progrès selon l'homme intérieur, à l'image de celui qui les a faits, de sorte qu'ils peuvent devenir conformes au corps de sa clarté, mais chacun selon ses forces. Les Apôtres se sont tellement réformés à sa ressemblance que lui-même en disait : « Je vais à mon Père et à votre Père, à mon Dieu et à votre Dieu (Ioan., xx, 17). » Lui-même avait déjà prié le Père pour ses disciples, afin que leur fût rendue la ressemblance première, en disant : « Père, donne qu'ils soient un en nous, comme toi et moi nous sommes un (Ioan., xvii, 21-22). » Regardons toujours cette image de Dieu, afin que nous puissions être réformés à sa ressemblance.

Car si l'homme, créé à l'image de Dieu, est,

(1) *In Luc., hom.* VIII; P. G., XIII, 1820.

en regardant contrairement à sa nature l'image du diable, devenu semblable à lui par le péché, à bien plus forte raison, en regardant l'image de Dieu à la ressemblance de qui il a été fait par Dieu, il retrouvera, par le Verbe et par sa vertu, la forme qui lui avait été donnée par la nature. Que personne ne désespère, voyant que sa ressemblance est plus avec le diable qu'avec Dieu, de pouvoir à nouveau rentrer en possession de la forme, de l'image de Dieu, parce que le Sauveur n'est pas venu appeler les justes mais les pécheurs à la pénitence. Matthieu était un publicain; et son image était semblable au diable; mais en venant à l'image de Dieu, à Notre Seigneur et Sauveur, en le suivant, il a été transformé à la ressemblance de l'image de Dieu. Jacques, fils de Zébédée, et Jean son frère, étaient des pécheurs et des hommes sans lettres : ils portaient alors la ressemblance à l'image du diable, mais en suivant, eux aussi, l'image de Dieu, ils lui sont devenus semblables, comme encore les autres Apôtres. Paul persécutait l'image même de Dieu : lorsqu'il put voir sa beauté et sa splendeur, il fut tellement réformé à sa ressemblance qu'il disait : « Cherchez-vous, le témoignage de celui qui parle en moi, le Christ (*II Cor.*, XIII, 3) (1)? »

(1) *In Genes., hom.* I, 13; édit. BAEHRENS, t. I, p. 17-18.

II. La lutte contre les démons.

Ce n'est pas sans peine que les chrétiens peuvent arriver à cette ressemblance parfaite avec Dieu qui est le but de leur vie. Sans cesse, ils sont obligés de lutter. La tentation est leur lot quotidien. Origène multiplie les descriptions des combats que doivent livrer les hommes contre les démons; il trouve dans saint Paul un texte décisif qu'il ne se lasse pas de commenter : « Ce n'est pas contre la chair et le sang que nous devons combattre, mais contre les principautés et les puissances, contre les chefs de ce monde de ténèbres, contre les esprits de malice dans les cieux (*Ephes.*, VI, 12). Il ne faut d'ailleurs pas chercher, dans les œuvres du docteur alexandrin, des peintures éclatantes comme celles qui remplissent la vie de saint Antoine ou l'*Histoire Lausiaque* : Origène n'est pas un imaginatif : et il ne prétend pas avoir jamais vu les démons ; mais il ne croit pas moins fortement à leur existence, à leur rôle, à leur action; et c'est en psychologue averti qu'il en parle.

Nombreux sont les démons qui s'acharnent à la perte des âmes.

Tu vois la multitude des essaims de puissances adverses et de mauvais démons qui sont excités contre Jésus et l'armée d'Israël. Tous ces démons, avant la venue de Notre Seigneur et Sauveur, possédaient en toute tranquillité et sécurité les âmes des hommes; ils régnaient sur leurs esprits et sur leurs corps. Mais lorsque apparut sur la terre la grâce et la miséricorde de Dieu notre Sauveur, et qu'elle nous apprit à vivre pieusement et saintement dans ce monde, séparés de toute contagion du péché,

de manière que chaque âme recouvre sa liberté et l'image de Dieu dans laquelle elle avait été créée au commencement, les batailles et les combats commencèrent, de la part de ces méchants qui, jusque-là, avaient possédé les âmes. Si les premiers démons sont vaincus, d'autres bien plus nombreux se lèvent alors, et se réunissent, en conspirant pour le mal, car ils s'éloignent toujours du bien. S'ils sont vaincus une seconde fois, d'autres puissances plus méchantes se lèveront pour la troisième fois; et plus s'accroît le peuple de Dieu, plus il grandit et se multiplie, plus aussi ils s'assemblent en grand nombre pour le combattre (1).

En luttant contre les milices du mal, l'homme vaillant diminue le nombre de ses adversaires; chaque fois qu'il triomphe, il affaiblit leur puissance.

Aussi longtemps que ne viennent pas les puissances ennemies, qui opèrent en nous le péché, qu'elles ne nous provoquent pas au mal, qu'elles ne nous excitent pas au combat, elles ne peuvent pas être mises à mort et détruites. C'est pourquoi l'on dit que Dieu autorise, bien plus, qu'il excite en quelque sorte les puissances adverses à sortir pour combattre contre nous, afin que nous en soyons victorieux et qu'elles-mêmes soient frappées à mort.

(1) *In lib. Jesu Nave, hom.* XIV, 1; édit. BAEHRENS, t. II, p. 376-377.

Aussi me semble-t-il qu'il y a un nombre infini de puissances ennemies, puisque, en presque tous les hommes, il y a des esprits qui accomplissent en eux les divers genres de péchés. Il y a, par exemple, un esprit de fornication et un esprit de colère ; un autre est l'esprit d'avarice, un autre l'esprit d'orgueil. Et s'il arrive qu'il y ait un homme qui soit agité par tous ces maux ou par d'autres encore, on doit croire qu'il a en lui tous ces esprits adverses ou davantage encore. Il faut même penser qu'en chaque homme il y a plusieurs esprits, parce que tous les hommes n'ont pas tous les vices ou ne commettent pas tous les péchés, mais parce que plusieurs vices sont acceptés par chacun.

De même, on ne saurait croire qu'un seul esprit de fornication séduise celui qui pèche en Bretagne par exemple, et celui qui pèche dans les Indes ou en d'autres lieux, ni qu'un seul esprit de colère agite tous les hommes dans les régions les plus éloignées; mais j'estime plutôt qu'un seul esprit est le maître de la fornication, et qu'il y a d'innombrables esprits qui lui obéissent en cet office et que ces esprits répandus à travers les hommes combattent sous ce chef pour les solliciter aux péchés de cette sorte. De même, je pense qu'un seul esprit est le maître de la colère, et que sous lui il y a d'innombrables esprits qui

enflamment dans tous les hommes les fautes de cette espèce. Pareillement encore, il y a un seul chef de l'avarice, de l'orgueil, et des autres maux. C'est pour cela que l'apôtre ne parle pas d'un seul pouvoir parmi les puissances hostiles, mais de plusieurs, contre qui il écrit que lui et nous tous avons à lutter. Pourtant j'avoue qu'il y a un chef unique de tous ces esprits, quelqu'un de plus éminent dans la méchanceté, de plus élevé dans le crime, qui, à lui seul, comme le général de tous les chefs, comme le maître de toute la milice néfaste, agite le monde que les autres sollicitent, chacun pour sa part et poussent aux diverses sortes de péchés (1).

Je pense encore que tous les saints, en combattant contre ces esprits de malice, en les dominant, en surpassant chacun d'eux diminuent l'armée des démons et détruisent en quelque sorte un grand nombre d'entre eux. Par exemple, si quelqu'un triomphe, par une vie chaste et pure, de l'esprit de fornication, il n'est plus possible à cet esprit qui a été vaincu par ce saint d'attaquer à nouveau un autre homme; mais comme ces esprits qui demandaient à Jésus de n'être pas précipités dans l'abîme, ce que le Seigneur a momentanément permis pour une disposition actuelle, de même

(1) *In lib. Jesu Nave, hom.* XV, 5; BAEHRENS, t. II, p. 389-390.

il paraît naturel que tous les esprits mauvais qui sont vaincus par les saints, soient jetés dans l'abîme ou dans les ténèbres extérieures ou dans le lieu dont ils sont dignes, par le Christ, juste juge et président de cette lutte dans la vie des hommes : c'est pour cela qu'un grand nombre de démons ayant déjà été vaincus, les païens peuvent venir à la foi ; ce qui ne serait pas possible, si toutes leurs légions subsistaient dans leur intégrité primitive (1).

Rien n'est plus pénible aux démons que la conversion des pécheurs : celle-ci est la véritable vengeance que Dieu tire des esprits mauvais :

Je voudrais rechercher comment Dieu tire vengeance des démons (*Exod.*, VII, 4), alors que le jour de la vengeance et du jugement n'est pas encore arrivé. Je pense que cette vengeance contre les démons s'exerce lorsque celui qui avait été frauduleusement poussé par eux à honorer les idoles se convertit grâce à la parole du Seigneur et honore le Seigneur : l'œuvre même de sa conversion est une revanche sur celui qui l'avait trompé. De même, si celui qui avait été poussé à la fornication par les démons se convertit à la pureté, commence à aimer la chasteté, déplore ses erreurs le démon est brûlé, incendié par ses larmes ; et par là une vengeance est tirée sur l'auteur

(1) *Id.*, 6, p. 390-391.

de la tromperie. De même encore, si quelqu'un revient de l'orgueil à l'humilité, du luxe à l'économie, il flagelle et torture les démons qui l'avaient induit en erreur. Quels tourments, n'est-ce pas, subissent-ils, s'ils voient un homme, selon la parole du Seigneur, vendre tous ses biens et en donner l'argent aux pauvres, prendre sa croix et suivre le Christ? Pour eux, le tourment suprême, la plus cruelle souffrance est de voir quelqu'un s'appliquer à la parole de Dieu, rechercher en une étude attentive la science de la loi divine et les mystères des Écritures : ils brûlent de la flamme totale, de l'universel incendie, car c'étaient eux qui avaient obscurci les esprits des hommes par les ténèbres de l'ignorance, qui en étaient arrivés à faire ignorer Dieu lui-même, et à reporter sur eux le zèle du culte divin. Quelle revanche sur eux, quelle flamme de châtiment lorsqu'ils voient les mystères s'ouvrir devant la lumière de la vérité, les nuages de leurs ruses se fondre par la connaissance de la loi divine? Car ils possèdent tous ceux qui vivent dans l'ignorance, et non seulement ceux qui sont encore dans l'ignorance, mais ils attaquent souvent ceux qui ont connu Dieu et ils s'efforcent d'accomplir en eux les œuvres de l'ignorance.

Sans eux, en effet, ne se consomme aucun péché. Celui qui commet l'adultère n'est pas

sans être possédé d'un démon; celui qui est pris d'une colère désordonnée, qui s'empare du bien d'autrui, qui calomnie son prochain, qui scandalise le fils de sa mère n'est pas sans être possédé d'un démon. Aussi devons-nous agir de manière à ne pas ressusciter en nous les premiers-nés des Égyptiens et leurs dieux que le Seigneur a frappés et mis à mort, en leur donnant occasion de faire en nous les œuvres haïes de Dieu. Mais si, par les moyens que nous avons dit plus haut, nous les combattons, le Seigneur tirera vengeance de tous les dieux des Egyptiens, qui seront châtiés par notre conversion et notre correction (1).

N'arrive-t-il pas cependant que les hommes se plaignent d'être soumis perpétuellement à la tentation? Nous préférerions une vie calme et paisible à ces combats incessants; et nous ne comprenons pas les raisons pour lesquelles Dieu nous éprouve ainsi. Origène montre à ses auditeurs le rôle bienfaisant de la tentation. Et d'abord pourrions-nous mériter une récompense, si nous n'avions pas lutté? Nul n'est récompensé sinon celui qui a vaillamment combattu.

Supposons que le diable ait été, en vertu de la nécessité, empêché de chuter, ou qu'après le péché lui ait été enlevée la volonté de faire le mal : en même temps nous aurait été enlevé le combat contre les malices

(1) *In Numer., hom.* XXVII, 8; édit. Baehrens, t. II, p 267-268.

du démon, et nous n'attendrions pas la couronne de victoire promise à celui qui a vaillamment combattu. Si nous n'avions pas d'ennemis qui s'opposent à nous, il n'y aurait pas de lutte, pas de récompense destinée aux vainqueurs, pas de royaume des cieux préparé pour les victorieux, et ce léger et momentané fardeau de la tribulation n'opérerait pas en nous un immense poids de gloire; personne de nous n'aurait à espérer qu'il conquerrait par sa patience une gloire sans mesure dans l'avenir. Or c'est ainsi que Dieu ne se sert pas seulement des bons pour faire une œuvre bonne, mais aussi des mauvais, et il est vraiment admirable que Dieu emploie de mauvais instruments pour faire le bien (1)... Dieu n'a pas fait le mal; mais quand le mal a été trouvé par la volonté libre de ceux qui se sont écartés de la voie droite, il n'a pas voulu le faire complètement disparaître, en prévoyant que, même s'il était inutile à ceux qui l'accomplissaient, il serait utile à ceux contre qui il s'exercerait. Et c'est pourquoi nous devons par tous les moyens agir en sorte qu'aucune méchanceté ne se trouve jamais en nous; dans les autres, il faut s'efforcer de vaincre la malice plutôt que de la détruire, parce que ceux-là mêmes en qui elle habite accomplissent une œuvre néces-

(1) *In Numer., hom.* XIV, 2, édit. Baehrens, t. II, p. 123.

saire à l'ensemble du monde. Il n'y a rien d'inutile, rien de vain au regard de Dieu, qui se sert du bon propos des hommes pour le bien, de leur mauvais propos pour la nécessité (1).

Puis la tentation nous permet de connaître notre véritable faiblesse : sans elle ne serions-nous pas des monstres d'orgueil ? sans elle, pourrions-nous préparer l'avenir et mener sagement notre vie?

Voici quelle est l'utilité de la tentation. Ce que notre âme a reçu est ignoré de tous, sauf de Dieu ; il l'est même de nous ; et la tentation le manifeste, pour que nous n'ignorions plus ce que nous sommes, mais pour que, nous connaissant nous-mêmes, nous sentions, si nous le voulons, nos propres malices et que nous rendions grâces pour les biens qui nous sont manifestés par la tentation. Que les tentations arrivent afin de nous découvrir ce que nous sommes ou de nous faire connaître les sentiments cachés en notre cœur, c'est ce que démontre la parole du Seigneur dans Job et dans le Deutéronome. Car il est écrit : « Penses-tu que je t'ai répondu autrement que pour te faire paraître juste (*Iob.*, XL, 3)? » Et dans le Deutéronome : « Il t'a affligé et t'a affamé; il t'a nourri de la manne et t'a conduit dans le désert où habitent le serpent qui mord, le

(1) *Id.*, *ibid.*; p. 124.

scorpion et le reptile, afin que soient connues les pensées de ton cœur (*Deut.*, VIII, 3, 15). »

Si nous voulons encore tirer des souvenirs de l'histoire, il faut savoir que l'esprit d'Ève ne devint pas facile à tromper et à séduire lorsqu'elle désobéit à Dieu et écouta le serpent (*Gen.*, III, 6); mais il l'était auparavant; et le serpent s'avança vers elle parce qu'il avait découvert sa faiblesse grâce à sa propre habileté. De même en Caïn, la méchanceté ne commença pas à exister lorsqu'il tua son frère; car c'est auparavant que Dieu qui connaît les cœurs n'avait pas regardé Caïn et ses sacrifices (*Gen.*, IV, 5); mais sa méchanceté devint manifeste lorsqu'il fit périr Abel. De même, si Noé n'avait pas bu le vin de la vigne qu'il avait plantée ; et après cela s'il ne s'était ni enivré ni découvert, ni l'impiété de Cham et son inconvenance à l'égard de son père, ni le respect de ses frères et leur vénération pour leur père n'auraient été manifestés (*Gen.*, IX, 21 ss.). De même encore, les embûches tendues à Jacob par Esaü semblent avoir eu pour raison le vol de la bénédiction paternelle, mais auparavant elles avaient des racines en son âme impure et pécheresse (*Gen.*, XXVII, 41). La continence remarquable de Joseph qui était prêt à ne se laisser prendre par aucun désir ne nous serait pas connue s'il n'avait pas été convoité par sa maîtresse (*Gen.*, XXXIX, 7).

C'est pourquoi nous devons, dans les temps qui séparent les unes des autres les tentations, envisager l'avenir et nous préparer à supporter tout ce qui pourrait arriver, de manière à ne pas être pris à l'improviste, mais à nous montrer complètement adaptés aux événements. Ce qui nous manquera par suite de l'humaine faiblesse, lorsque nous aurons fait ce qui est en notre pouvoir, Dieu l'achèvera, lui qui coopère en tout avec ceux qui l'aiment en vue du bien (*Rom.*, VIII, 28), avec ceux dont il connaît d'avance, selon son infaillible prescience, ce qu'ils seront (1).

Il faut ajouter — et ceci est important — que la tentation venue du dehors n'exercerait sur nous aucune action, si elle ne trouvait en nos âmes un terrain déjà préparé. Les simples, explique Origène, se montrent disposés à rejeter sur les démons la responsabilité de toutes leurs fautes : explication commode, sans doute, mais explication insuffisante. Nous ne tomberions pas, si nous le voulions : la tentation ne détruit pas notre liberté; mais elle utilise les appétits et les passions qu'elle trouve en nous.

Les simples, parmi ceux qui croient au Christ, pensent que tous les péchés, quels qu'ils soient, que commettent les hommes, sont l'effet des puissances adverses qui assaillent l'esprit des pécheurs, de telle sorte que, dans ce combat invisible, ces puissances se trouvent

(1) *De oratione*, XXIX, 17-18 : édit. KOETSCHAU, t. II, p. 391, 24-392, 25.

victorieuses. Que si le diable n'existait pas, aucun homme ne pécherait.

Pour nous, en regardant la chose avec plus d'attention, nous croyons qu'il n'en est pas ainsi; et nous songeons à ce qui provient manifestement d'un besoin corporel. Doit-on penser que le diable soit en nous la cause de la faim et de la soif? Il n'y a personne, je crois, pour oser l'affirmer. Si donc le diable n'est pas pour nous la cause de la faim et de la soif, qu'en sera-t-il, lorsque chaque homme arrivera à l'âge viril et sentira les aiguillons naturels du désir? Il faut sans aucun doute conclure que, comme le diable n'est pas la cause de la faim et de la soif, il ne l'est pas davantage des mouvements qui sont naturels à l'âge adulte. Ainsi est-il certain que ces mouvements n'ont pas le diable pour auteur, de sorte que l'on doive croire que si le diable n'existait pas, nos corps ne connaîtraient pas le désir sexuel.

Voyons maintenant autre chose : comme nous l'avons montré plus haut, l'homme désire sa nourriture non pas à cause du diable, mais en vertu d'un appétit naturel. Pourrait-il se faire que, si le diable n'existait pas, l'humaine expérience employât une telle discipline en prenant la nourriture, qu'elle n'excédât jamais la mesure, c'est-à-dire qu'elle ne prît jamais autrement que la chose le demande ou plus que la raison le permet; et qu'il n'arrivât jamais aux

hommes de pécher en ce qui regarde la mesure dans la nourriture. Je ne crois pas, en ce qui me concerne, que les hommes aient pu se garder assez, même si aucune tentation diabolique ne les avait provoqués, pour ne jamais dépasser la mesure et la discipline du manger, avant de les avoir apprises par une longue expérience. Quoi donc? En ce qui regarde la nourriture et la boisson, il nous était possible de pécher, même sans excitation diabolique, si par hasard nous avions été trouvés moins continents ou moins sages : et lorsqu'il s'agit des désirs charnels, doit-on penser qu'il n'arrive rien de semblable? J'estime que le même argument vaut encore à propos des autres passions, de la cupidité, de la colère, de la tristesse, de tout ce qui dépasse la mesure et excède les règles de la tempérance.

Il est évident que, comme dans les bonnes choses, la liberté humaine toute seule est par elle-même impuissante à achever le bien (car elle est amenée à la perfection par un secours divin), de même dans le mal, nous recevons des germes de péché de nos tendances naturelles; et lorsque nous les favorisons plus qu'il ne faut, lorsque nous ne résistons pas aux premiers mouvements de l'intempérance, alors la puissance ennemie s'empare de cette première faute; elle nous assaille et nous presse de toute manière pour chercher à étendre

notre péché : c'est nous, les hommes, qui fournissons les occasions et les genres des péchés ; et ce sont elles, les puissances adverses, qui développent ces germes en long et en large : et sans fin s'il est possible (1).

Ajoutons que Dieu nous donne des armes, grâce auxquelles nous devons triompher des puissances adverses. Ces armes spirituelles et invisibles sont toujours à notre disposition :

Si nous n'avions pas à combattre et à lutter, jamais l'Apôtre n'aurait dit : « Ce n'est pas contre la chair et le sang que nous devons combattre, mais contre les principautés et les puissances, contre les chefs de ce monde de ténèbres, contre les esprits de malice dans les cieux (*Eph.*, VI, 12). » C'est des mêmes ennemis qu'il faut entendre la parole de Dieu par le prophète : « Mon glaive a été enivré dans le ciel (Is., XXXIV, 5). » Il faut donc que les esprits de malice qui sont dans les cieux, qui sont les véritables Chananéens soient vaincus par toi et chassés des régions célestes pour que tu y habites à leur place. Sache pourtant que ce sont des géants. On appelle géants tous ceux qui résistent à Dieu. Ceux donc qui s'opposent à Dieu, qui contrarient la vérité, — ce qui est le propre des démons, — portent à bon droit ce nom de géants. On t'or-

(1) *De princip.*, III, 2, 1-2 ; édit. KOETSCHAU, p. 246-248.

donne de chasser les géants et d'entrer dans leur royaume. N'est-il pas écrit de l'un d'eux : « Qui prendra les dépouilles du géant (Is., XLIX, 24)? » Le Seigneur ne dit-il pas dans l'Évangile : « Personne ne peut entrer dans la maison du fort et piller son mobilier, s'il n'a d'abord lié le fort (MATTH., XII, 29) »? Maintenant, si nous comparons la nature des hommes à celle des démons, nous sommes des sauterelles, et eux des géants, surtout si notre foi est hésitante, et si leur infidélité nous effraie. Mais si nous suivons Jésus, si nous croyons à ses paroles, si nous sommes pleins de sa foi, ils seront comme rien en notre présence...

Pour nous aider à combattre en ce combat spirituel et invisible, l'Apôtre nous donne des armes spirituelles et des traits invisibles. Il nous dit : « Armez-vous de la cuirasse de la charité et du casque du salut; prenez le bouclier de la foi, avec lequel vous pouvez éteindre tous les traits enflammés du méchant (*Eph.*, VI, 14-17). » « Prenez, dit-il encore, le glaive de l'Esprit, qui est la parole de Dieu. » Lorsque tu seras armé de tels traits, suivant Jésus pour chef, tu n'auras pas à craindre ces géants : tu verras en effet comment Jésus te les soumettra : de même que nos pères ont écrasé les têtes des gentils, de même tu écraseras les têtes des démons. Car le Seigneur dit de ceux qui le suivent avec fidélité : « Voici, je vous ai

donné le pouvoir de marcher sur les serpents et les scorpions et sur toute puissance ennemie (Luc., x, 19). » Jésus veut toujours accomplir des miracles; il veut, avec les sauterelles, vaincre les géants, et, par le moyen de ceux qui sont sur la terre, dominer les méchancetés célestes. Peut-être était-ce là ce qu'il disait dans les Évangiles : « Celui qui croit en lui ne fera pas seulement ce qu'il a fait lui-même; il fera encore de plus grandes choses (Ioan., xiv, 12). » Ce qui me semble plus grand, c'est que l'homme, placé dans la chair, infirme et frêle, armé seulement de la foi du Christ et de sa parole, triomphe des géants, des légions de démons. Bien que ce soit lui qui triomphe en nous, il dit pourtant que le fait de triompher par nous est plus que le fait de triompher par lui.

Il reste que nous soyons toujours munis de ces armes, que notre cité soit toujours dans le ciel. Que tous nos mouvements, tous nos actes, toutes nos pensées, toutes nos paroles soient célestes. Plus ardemment nous nous élevons là-haut, plus vite ils en descendent eux-mêmes; plus nous grandissons, plus ils diminuent. Si notre vie est sainte, si elle est selon Dieu, elle leur donnera la mort. Si elle est paresseuse et impure, elle les rendra puissants contre nous et en fera des géants. Plus donc nous croissons en vertus, plus ils deviennent petits et fragiles;

tandis que si nous nous affaiblissons et que nous cherchions les biens terrestres, ils deviennent plus forts. Plus nous nous dilatons sur la terre, plus nous leur accordons de larges espaces dans les cieux. Agissons donc de telle sorte qu'ils soient diminués par notre accroissement; qu'ils soient repoussés par notre entrée; qu'ils tombent lorsque nous monterons, comme est tombé celui dont parle le Seigneur dans l'Évangile : « Voici, j'ai vu Satan tomber du ciel comme un éclair (Luc, x, 18) »; et qu'après leur défaite, le Seigneur Jésus nous introduise et nous fasse les maîtres dans son royaume céleste (1).

Aussi quelle confiance ne devons-nous pas garder en songeant à la bonté de Dieu qui ne cesse pas de veiller sur nous. On ne saurait lire sans émotion la page dans laquelle Origène commente le récit évangélique de la tempête apaisée. Pendant les trois premières veilles de la nuit, le chrétien peut bien lutter contre les démons qui l'assaillent; mais à la quatrième veille, il voit devant lui apparaître Jésus, et c'est alors la grande paix pour l'âme fidèle.

Pour nous, si jamais nous tombons dans les tentations, souvenons-nous que Jésus nous a obligés à monter dans leur navire et a voulu que nous le devancions sur l'autre rive. Il n'est pas possible en effet d'atteindre l'autre rive sans avoir à lutter contre les assauts des flots

(1) *In Numer., hom.* VII, 5-6; édit. Baehrens, t. II, p. 46-48.

et des vents contraires. Puis, lorsque nous voyons la multitude des dangers et des difficultés qui nous entourent, et que nous parvenons à y résister à force de labeur, songeons que notre barque est au milieu de la mer, et qu'elle est portée sur des flots qui veulent nous naufrager au regard de la foi ou des autres vertus. Lorsque nous considérons l'esprit du mal agissant contre nous, pensons que le vent nous est alors contraire. Et lorsque en souffrant de la sorte, nous avons passé trois veilles de la nuit, de l'obscurité que provoquent les tentations, à lutter vaillamment de toutes nos forces, en nous gardant contre le naufrage dans la foi ou dans quelque autre vertu; lorsque nous avons combattu la première veille contre le père des ténèbres et de la méchanceté, la seconde contre son fils qui s'oppose à nous « et s'élève contre tout ce qu'on appelle Dieu et qu'on honore comme tel (*II Thess.*, II, 4) », la troisième contre l'esprit contraire à l'Esprit Saint, nous avons alors confiance qu'au moment où vient la quatrième veille, quand la nuit s'achève, quand le jour approche, le Fils de Dieu viendra vers nous et nous rendra la mer favorable en marchant sur les flots. Lorsque nous verrons le Verbe nous apparaître, nous commencerons par nous troubler, avant d'être assurés que le Sauveur est là; nous croirons voir une apparition; nous aurons

peur et nous crierons. Mais lui aussitôt nous parlera en disant : « Ayez confiance, c'est moi, ne craignez pas (MATH., XIV, 27). » Et encouragé par cette parole : Ayez confiance, si quelque Pierre se trouve parmi vous, tendant à la perfection mais n'y étant pas encore parvenu, il descendra de la barque, comme pour sortir de l'épreuve où il était embarqué, et il commencera par marcher sur les eaux pour aller à la rencontre de Jésus; puis, comme il n'a encore que peu de foi et qu'il reste hésitant, il verra la violence du vent, il aura peur et commencera à enfoncer : toutefois il n'aura rien à souffrir, car il appelle Jésus à haute voix et lui dit : Seigneur, sauve-moi. Et tandis que ce Pierre parle encore et dit : Seigneur sauve-moi, le Verbe étend la main, il offre son aide à cet homme, il le retient quand il commence déjà à enfoncer, il lui reproche son peu de foi et son hésitation, mais il se garde bien de le traiter d'incrédule, car il sait qu'il garde encore sa foi (1).

III. Le péché.

Quel est l'homme qui, tout le long de sa vie, résiste victorieusement à la tentation? Tous, même les plus saints, succombent une fois ou l'autre, et deviennent les esclaves du péché. Ils n'ignorent cependant pas,

(1) *In Matth. comment.*, t. XI, 6; P. G., XIII, 920, B-924, A.

lorsqu'ils tombent, de quel maître ils acceptent l'esclavage. Une homélie sur saint Luc rappelle, d'une manière saisissante, l'opposition des deux royaumes, celui du Christ et celui de Satan; et, par les images qu'elle emploie, semble annoncer la célèbre méditation *De deux étendards.*

Deux rois s'efforcent à l'envi de régner : le diable, roi du péché, sur les pécheurs, le Christ, roi de justice, sur les justes. Le diable, sachant que le Christ venait pour lui enlever son royaume et que ceux qui lui étaient soumis commençaient à appartenir au Christ, il lui montre tous les royaumes du monde et des hommes de ce siècle, comment les uns règnent par l'impureté, d'autres par l'avarice, comment ceux-ci sont pris par l'ambition, ceux-là enchaînés par les passions. Il ne faut pas croire qu'en lui montrant les royaumes du monde, le diable ait fait voir à Jésus le royaume des Perses par exemple ou celui des Indiens. Mais il lui fait voir tous les royaumes du monde, c'est-à-dire son royaume à lui, comment il règne dans le monde; et en l'exhortant à faire ce qu'il voulait, il commençait à s'assujétir le Christ même. Veux-tu, disait-il, régner sur ces hommes? Et il lui montre les innombrables multitudes d'hommes qui étaient soumises à ses lois. En vérité, si nous voulons avouer en toute simplicité notre misère et notre malheur, le diable est roi de presque tout l'univers :

aussi le Sauveur l'appelle-t-il le prince de ce monde. Et quand il dit : Tu vois ces hommes qui sont sous mon pouvoir, il les lui montre en un instant, c'est-à-dire au cours des siècles présents qui, comparés à l'éternité, ne sont qu'un instant.

Mais le Sauveur n'a pas eu besoin qu'on lui fasse voir les dignités et les affaires de ce siècle : dès qu'il eut tourné le regard de ses yeux pour contempler, il aperçut le triomphe des péchés et tous ceuxqui étaient dominés par leurs vices, et le prince de ce monde lui-même, le diable, survenant et se réjouissant de sa propre perte, parce qu'il possédait tant d'hommes en son royaume. Le diable dit donc au Seigneur : Tu es venu pour combattre contre moi, pour arracher à mon empire ceux que j'ai maintenant pour sujets. Je ne veux pas que tu luttes; je ne veux pas que tu prennes de la peine; tu n'auras pas de difficultés à vaincre. Je ne te demande qu'une chose : tombe, aide-moi et reçois tout l'empire que je possède.

Mais notre Seigneur et Sauveur veut régner; il veut que toutes les nations lui soient soumises et servent la justice, la vérité et les autres vertus. Mais il veut régner par la justice, régner sans nul péché, ne rien faire de vil; il ne veut pas être couronné comme le sujet du diable, et régner sur les autres en étant lui-même soumis au diable. Aussi dit-il : Il a été

écrit : Tu adoreras le Seigneur ton Dieu et tu le serviras lui seul. Je veux, dit-il, que tous ces hommes me soient soumis pour adorer le Seigneur Dieu et ne servir que lui. Tel est le désir de mon règne. Toi, tu veux obtenir de moi des fautes que je suis venu supprimer, que je désire enlever des hommes. Sache et connais que je reste fidèle à ce que je viens de dire : que soit adoré le seul Seigneur Dieu ; que je soumette tous les hommes à mon règne et à ma puissance (1).

La même opposition entre les deux royaumes est encore mise en relief dans une homélie sur le Lévitique. Ici Origène insiste sur l'alternative. Tout homme est obligé de choisir entre les deux destinées qui l'attendent, car il ne peut pas servir deux maîtres. A qui ira son choix?

« Un homme, dit l'Écriture, préposé à cette tâche, prendra le bouc sur qui sera tombé le sort et l'emmènera au désert (*Levit.*, XVI, 10). » La destinée finale de ce bouc est le désert, c'est-à-dire un lieu abandonné, privé des vertus, privé de Dieu, privé de justice, privé du Christ, privé de tout bien. Et chacun de nous doit choisir entre deux destinées qui l'attendent. Ou nous faisons le bien, et nous sommes la part du Seigneur, ou nous faisons le mal et notre destinée nous mène au désert. Veux-tu

(1) *In Luc., hom.* XXX; édit. RAUER, p. 184-186.

que je te montre avec évidence comment ces deux destinées agissent toujours et comment chacun de nous devient la part du Seigneur ou la part du désert? Considère dans les évangiles le riche qui vit dans la splendeur et le luxe, et Lazare, qui gît à sa porte, couvert d'ulcères, désirant d'être rassasié des miettes qui tombent de la table du riche, et rappelle-toi la fin qui est marquée sur chacun d'eux: «Lazare mourut, dit l'Écriture, et fut porté par les anges dans le sein d'Abraham. Semblablement mourut le riche, et il fut jeté dans le lieu du tourment (Luc, XVI, 32-23). » Tu remarques sans peine les lieux distincts de chacune de ces destinées. Vois encore quels sont ceux qui conduisent : ce sont les anges qui sont toujours préposés à cette conduite. Car ils sont les ministres de Dieu, chargés de te faire accomplir la destinée que tu te seras préparée à toi-même. Si tu as bien vécu, si, de tout cœur, tu as partagé ton pain avec le pauvre, si tu as revêtu celui qui était nu, si tu as prononcé de justes jugements, si tu as résisté au méchant et à sa méchanceté, si tu ne t'es pas accordé avec ceux qui préparent des pièges aux innocents, tu fais du Seigneur ta destinée. Mais si tu es l'esclave de la passion, si tu aimes mieux la volupté que Dieu, si tu t'attaches au monde, si tu ne hais pas la méchanceté, tu auras le sort du bouc émissaire, tu seras con-

duit au désert par les mains du ministre de Dieu qui est chargé de ce soin, et l'on dit qu'il y est préposé, parce qu'il ne fait pas acception des personnes, du riche, du puissant, du roi, du prêtre.

Veux-tu encore t'assurer que les paroles de l'Écriture s'appliquent à nous ? Les animaux qui reçoivent ces destinées ne sont pas impurs, ni étrangers aux autels de Dieu ; ils sont purs au contraire et de ceux que l'on offre en sacrifice ; ce qui montre qu'ils ne jouent pas le rôle de ceux qui sont hors de la foi, mais de ceux qui sont dans la foi ; car le bouc est un animal pur et consacré aux autels de Dieu. Et toi, par la grâce du baptême, tu as été consacré aux autels de Dieu ; tu es devenu un être pur. Mais si tu ne gardes pas le précepte du Seigneur qui dit : « Voici que tu as été purifié, ne pèche plus, pour que rien de pire ne t'arrive (IOAN., V, 14) », si au contraire, une fois purifié, tu te souilles de nouveau des taches du péché, si de la vertu tu passes à la passion, de la pureté à l'impureté, par ta faute tu auras la destinée du bouc émissaire, le désert (1).

D'une manière plus précise, Origène montre que l'option nécessaire doit être faite par les âmes elles-mêmes et qu'il s'agit avant tout d'assurer la conservation de l'image divine selon laquelle nous avons été créés. Bien plus que l'action extérieure, c'est la pureté intérieure

(1) *In Levit., hom.* IX, 4 ; édit. BAEHRENS, t. I, p. 423-424.

qui compte. Prenons donc garde de ne pas salir, de ne pas corrompre l'image de Dieu qui est en nous, et de ne pas la recouvrir par l'image du démon.

Si donc aujourd'hui, en entendant ces paroles, vous prêtez une attention fidèle, Isaac opère aussi en vous; il purifie vos cœurs des sentiments terrestres, et, voyant que de si grands mystères sont cachés dans les Écritures divines, vous progressez en intelligence, vous progressez spirituellement. Vous commencerez même à être des docteurs, et de vous sortiront des fleuves d'eau vive. Car le Verbe de Dieu est là; et c'est maintenant son opération d'écarter la terre de l'âme de chacun de vous et d'ouvrir votre puits. Il est en vous; il ne vient pas du dehors, de même que le royaume de Dieu est en vous. La femme qui avait perdu la drachme ne la retrouve pas dehors, mais dans sa maison, après avoir allumé sa lanterne et purifié sa maison des immondices et des souillures que trop longtemps la paresse et la bêtise y avaient accumulés : c'est là qu'elle trouve sa drachme. Et toi, si tu allumes ta lanterne, si tu utilises l'illumination du Saint-Esprit, si tu vois la lumière à sa lumière, tu trouveras en toi la drachme. C'est en toi qu'a été placée l'image du roi du ciel. Lorsqu'au commencement Dieu a fait l'homme, il l'a fait à son image et à sa ressemblance; et cette image il l'a placée non hors de lui, mais en lui. On ne pouvait pas la voir en toi, tant

que ta maison était salie d'immondices et remplie de souillures. Cette fontaine de science était placée en toi, mais elle ne pouvait pas couler parce que les Philistins l'avaient remplie de terre et avaient fait en toi une image de l'homme terrestre.

Tu as porté certes en ce temps-là l'image de l'homme terrestre : maintenant, après avoir entendu ces paroles, délivre-toi par le Verbe de Dieu du fardeau des oppressions terrestres ; fais resplendir en toi l'image de l'homme céleste. C'est cette image dont parlait le Père au Fils : « Faisons les hommes à notre image et à notre ressemblance (*Gen.*, I, 26). » Le Fils de Dieu est le peintre de cette image. Et parce que tel et si grand est le peintre, son image peut être obscurcie par la négligence, elle ne peut pas être détruite par la méchanceté. L'image de Dieu subsiste toujours, bien que tu la recouvres de l'image de l'homme terrestre. Car telle est la peinture que tu barbouilles sur toi. Lorsque la passion t'entraîne, tu mets une couleur terrestre : si tu brûles d'avarice, tu en ajoutes une seconde ; lorsque la colère te rend sanguinaire, tu poses une troisième couleur. L'orgueil, l'impiété te recouvrent de couleurs nouvelles. Et ainsi l'une après l'autre, toutes les espèces de malice, semblables à des couleurs qui se superposent, peignent en toi-même cette image de l'homme terrestre que Dieu n'a

pas faite en toi. C'est pourquoi nous devons prier celui qui dit par le prophète : « Voici que je détruis comme la nuée tes iniquités, et comme la nuit tes péchés (Is., XLIV, 22). » Et lorsqu'il aura détruit en toi toutes ces couleurs qui proviennent de la malice, alors resplendira en toi cette image qui a été créée par Dieu. Tu vois donc comment les Écritures divines donnent des formes et des figures qui apprennent à l'âme à se connaître et à se purifier (1).

Cependant les hommes tombent dans le mal. Origène s'attache à montrer les blessures que font dans les âmes tous les péchés. Puissions-nous seulement sentir la gravité de ces blessures!

Chaque fois que l'âme pèche, elle est blessée. Pour que tu ne doutes pas qu'elle est blessée par le péché comme par des traits et des flèches, écoute l'Apôtre qui nous avertit de prendre le bouclier de la foi, pour que vous puissiez, dit-il, éteindre les traits enflammés du malin (*Ephes.*, VI, 16). Tu vois donc que les péchés sont les traits du malin qui sont dirigés contre l'âme. Et l'âme souffre non seulement des blessures des traits, mais des fractures des pieds, lorsque des sièges sont préparés pour ses pieds (*Psalm.*, LVI, 7) et que ses pieds s'y embarrassent (*Psalm.*, XXXVI, 31). Combien de temps penses-tu qu'il faille pour guérir ces

(1) *In Genes.*, *hom.* XIII, 4; édit. BAEHRENS, t. I, p. 119-120.

blessures? Si nous pouvions seulement voir comment notre homme intérieur est blessé par chaque péché, comment les mauvais discours le blessent! N'as-tu pas lu, dit-on, que les épées blessent moins que la langue? L'âme est donc blessée par la langue; elle est blessée par les pensées et les concupiscences mauvaises; elle est brisée et broyée par les œuvres du péché. Si nous pouvions voir tout cela et sentir les cicatrices de l'âme blessée, il est sûr que nous résisterions au péché jusqu'à la mort. Mais maintenant, tout de même que ceux qui sont remplis du démon ou qui ont perdu l'esprit ne sentent pas s'ils sont blessés, parce qu'ils sont privés de leurs sens naturels, nous aussi rendus fous par les désirs du siècle, enivrés par nos vices, nous ne pouvons pas sentir quelles blessures, quels déchirements de l'âme nous vaut le péché.

C'est pourquoi le compte que nous avons à rendre, la durée des remèdes et des soins qui peuvent nous guérir se prolongent; ils s'étendent pour chaque blessure selon la grandeur de la plaie. La justice et la bonté de Dieu se montreront avec évidence dans les supplices mêmes de l'âme : qu'en entendant ces leçons le pécheur se repente et ne pèche plus. La conversion dans la vie présente, la pénitence généreusement accomplie apportent un prompt remède à de telles blessures, parce que la

pénitence n'a pas seulement pour effet de guérir la blessure passée, mais elle empêche l'âme d'être désormais blessée par le péché. Et j'ajouterai encore ceci : Si je suis un pécheur, obtiendrai-je la même peine si je n'ai péché qu'une seule fois que si je pèche deux fois, trois fois, et davantage? Il n'en sera pas ainsi : la quantité de la peine sera mesurée au nombre et à la grandeur des péchés. Dieu nous donnera le pain des larmes, il nous abreuvera de larmes, mais avec mesure. Cette mesure sera celle que chacun aura voulue dans cette vie, en péchant plus ou moins. Mais l'Écriture dit que dans la main du Seigneur, le calice est plein de vin mélangé. Il est sans aucun doute mélangé pour chacun, et le jugement sera prononcé non seulement d'après le mal, mais d'après le bien qu'il aura fait. Pourtant, quand l'un et l'autre sont mêlés, la lie, qui à mon avis représente la part du mal, ne sera pas entièrement supprimée. Tout cela, nous l'avons dit, est entre les mains de Dieu; notre tâche est de nous hâter, de nous corriger, de nous convertir par une pénitence sans dissimulation, de pleurer le passé, de prévoir l'avenir, d'invoquer le secours de Dieu : car si tu te convertis en gémissant, tu seras sauvé (1).

Les fautes de pensée sont particulièrement redoutables. Il est facile de lutter contre les mauvaises pensées

(1) *In Numer., hom.* VIII, 1; édit. BAEHRENS, t. II, p. 51-53.

lorsqu'elles sont encore à leur début. Mais si on les laisse grandir, elles deviennent à peu près impossibles à extirper.

« Prenez les petits renards qui dévastent nos ruines (*Cant.*, II, 15) »... Si l'on fait attention à l'âme unie au Verbe divin, il faut entendre par renards les puissances contraires et la malice des démons qui, par les pensées mauvaises et la perversion de l'esprit, dévastent dans l'âme la fleur des vertus et y tuent le fruit de la foi. Selon la promesse du Verbe de Dieu qui est le Seigneur des vertus, il est ordonné aux saints anges qui sont envoyés en aide à ceux qui reçoivent l'héritage du salut (cf. *Psalm.*, LXXIX, 20; *Hebr.*, I, 14) de retirer de chaque âme ces pensées envoyées par les démons, pour qu'elle puisse ensuite porter la fleur de la vertu. Ils prennent les pensées mauvaises, lorsqu'ils font comprendre à l'esprit qu'elles ne sont pas de Dieu, mais du malin et qu'ils donnent à l'âme le discernement des esprits, pour lui apprendre quelle est la pensée selon Dieu et quelle la pensée diabolique. Si l'on veut savoir qu'il y a des pensées envoyées par le diable dans le cœur des hommes, qu'on voie ce qui est écrit dans l'Évangile : « Lorsque, dit l'Écriture, le diable eut envoyé dans le cœur de Judas Iscariote la pensée de le trahir (IOAN., XIII, 2). » Ce sont des pensées de cette sorte qui sont jetées par les démons au cœur des hommes. Mais, parce

que la Providence divine ne fait jamais défaut, afin que la liberté humaine ne soit pas troublée par des importunités de cette nature et qu'il n'y ait pas de juste cause de jugement, le soin des hommes est confié aux bons anges et aux puissances favorables qui, lorsque les trompeurs commencent à courir dans l'âme comme des renards, la soulagent par leurs secours. Aussi est-il dit : « Prenez les petits renards. »

C'est avec raison que l'Écriture recommande de prendre et de saisir les renards lorsqu'ils sont encore petits. Tant que la pensée mauvaise est à ses débuts, elle peut être facilement chassée du cœur. Mais si elle est fréquemment renouvelée, si elle demeure longtemps, elle amène sans aucun doute l'âme au consentement, et lorsque le consentement est affermi dans le cœur, il est certain qu'il tend à accomplir l'acte du péché. C'est donc au commencement, lorsqu'elle est petite, que la pensée mauvaise doit être prise et rejetée, de peur que, si elle vient à grandir et à vieillir, elle ne puisse plus être repoussée (1).

Origène, s'il distingue entre péchés graves et péchés légers, ne connaît pas encore notre liste des sept péchés capitaux. Mais nous pouvons cependant employer cette expression en son sens moderne, et remarquer que ce sont en effet ces péchés qu'il condamne avec le plus d'insistance.

(1) *In Cant. Cant., comment.*, IV : édit. Baehrens, t. III, p. 235, 17-236, 20.

IV. Péchés capitaux.

De son enseignement sur les péchés capitaux, nous ne retiendrons ici à titre d'exemple que ce qui regarde l'orgueil et la colère.

L'orgueil, dit le prédicateur dans une homélie sur Ézéchiel, est le plus grand des péchés :

Les Écritures enseignent, ainsi que tout le monde le sait, que les péchés sont inégaux. Les uns sont grands, disent-elles, les autres sont plus petits. Comme les péchés sont inégaux, petits ou grands, peut-être se demandera-t-on parmi tous ces péchés quel est le plus grand, et l'on croira volontiers que le plus grand des péchés est la fornication ou l'impureté, ou toute autre souillure due à la passion. Certes, ces fautes sont abominables et horribles, mais non pas telles que celle qui est maintenant condamnée par l'Écriture comme la plus grande de toutes et dont nous devons nous préserver. Quel est donc le péché plus grand que tous les péchés? Incontestablement celui qui a fait tomber le diable. Et quel est ce péché dans lequel s'est précipitée une pareille grandeur?... L'orgueil, la superbe, la vanité, voilà le péché du diable; c'est pour ces fautes qu'il est tombé du ciel sur la terre, car « Dieu résiste aux superbes, mais il donne sa grâce aux humbles (Jac., iv, 6). » Et pourquoi la terre et la cendre s'enorgueillissent-elles?

pourquoi l'homme s'élève-t-il par l'arrogance, oublieux de ce qu'il est, de la fragilité du vase qui le contient, de la boue où il est plongé, des ordures qu'il ne cesse de rejeter de son corps? Que dit l'Écriture : « Pourquoi s'enorgueillissent la terre et la cendre (*Eccli.*, x, 9)? » Et : « Dans sa vie, il a rejeté ses entrailles (*Id.*). »

La superbe est plus grande que tous les péchés : elle est le grand péché du diable. Et quand l'Écriture décrit les péchés du diable, elle montre qu'ils dérivent tous de la source de la superbe. Car il dit : « Je le ferai par ma force, et par la sagesse de mon intelligence, je déplacerai les bornes des peuples; je dépouillerai leurs forteresses, et j'ébranlerai les cités qui sont habitées et je saisirai tout l'univers comme un nid, et je le prendrai comme des œufs abandonnés (Is., x, 13-14). » Vois ces paroles comme elles sont orgueilleuses, comme elles sont arrogantes; comme il regarde l'univers pour rien. Tels sont tous ceux qu'enflent la vantardise et l'orgueil. La matière de l'orgueil ce sont les richesses, les dignités, la gloire du siècle.

Souvent c'est une cause d'orgueil pour celui qui ignore le sens de la dignité ecclésiastique, que l'ordre sacerdotal ou le diaconat. Combien de prêtres, après leur ordination, oublient l'humilité! Comme s'ils avaient été ordonnés pour cesser d'être humbles. Ils auraient dû

rechercher l'humilité, puisqu'ils avaient obtenu la dignité, selon la parole de l'Écriture : « Plus tu es grand, plus tu dois t'humilier (*Eccli.*, III, 18). » L'Église te fait son élu : courbe humblement la tête ; on t'a établi chef : ne t'élève pas, deviens parmi eux comme l'un d'eux. Il faut être humble, il faut être méprisé. Il faut fuir l'orgueil, tête de tous les vices. Considère l'Évangile, de quelle condamnation sont frappés l'orgueil et la jactance du pharisien. « Le pharisien se tenait debout et priait ainsi en lui-même : Dieu, je vous rends grâces parce que je ne suis pas comme les autres hommes, voleurs, injustes, adultères, et comme ce publicain même : je jeûne deux fois par semaine (Luc, XVIII, 11-12). » Mais le publicain, se tenant plus loin, avec humilité et douceur, n'osait même pas lever les yeux et disait : Dieu, ayez pitié de moi qui suis un pécheur. Et le publicain descendit justifié dans sa maison; non pas justifié simplement, mais justifié par rapport au pharisien... (1).

Ailleurs, il revient sur le même sujet, pour montrer la sottise de l'orgueil et rappeler les grands exemples d'humilité donnés par saint Paul.

Le prophète nous donne cet ordre : Ne vous enorgueillissez pas. Car « celui qui s'élève

(1) *In Ezech., hom.* XI, 2; édit. Baehrens, t. III, p. 408, 16-410, 1.

sera abaissé (Luc, XVIII, 14). » Et le Seigneur, en disant : « Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur, et vous trouverez le repos pour vos âmes (MATTH., XI, 29) », nous apprend à ne pas nous enorgueillir. Avec les autres vices humains, ce péché est bien fréquent parmi nous : parfois nous nous enorgueillissons sans aucune raison, et alors qu'il n'y aurait pas lieu de le faire : et d'autres fois nous semblons avec des motifs raisonnables d'orgueil, mais notre orgueil n'est pas sain. Voici pour rendre clair ce que je dis. Il y a des hommes qui se vantent d'être fils de chefs ou encore d'appartenir à des familles qui possèdent de grandes dignités selon le monde : ces hommes s'enorgueillissent d'une chose indifférente, indépendante de leur volonté, et ils n'ont pas la moindre apparence de raison pour s'élever de la sorte. Il y a des hommes qui se vantent parce qu'ils ont la puissance de commander à des hommes, qui se vantent parce qu'ils ont acquis ce qu'ils appellent une autorité suffisante pour couper des têtes humaines. « La gloire de ces hommes est dans leur honte (*Phil.*, III, 19). » D'autres s'enorgueillissent de leur richesse, non d'une vraie richesse, mais de celle de la terre; d'autres s'enorgueillissent par exemple d'avoir une belle maison ou beaucoup de champs. Rien de tout cela n'est raisonnable; il ne faut pas s'enorgueillir de tout cela.

Il est plus spécieux de s'enorgueillir parce qu'on est sage, parce qu'on a conscience de n'avoir pas commis l'impureté depuis dix ans ou même depuis l'enfance. D'autres encore s'enorgueillissent d'avoir porté des chaines pour le Christ. On suppose ici cette persuasion que l'orgueil est raisonnable et que, en tout cela, on peut s'enorgueillir sans pécher contre la droite raison. Il n'en est pas ainsi; et l'on ne peut raisonnablement s'enorgueillir. Paul avait de quoi s'enorgueillir à cause de ses visions, de ses contemplations, à cause des prodiges et des signes qu'il faisait, à cause des fatigues qu'il supportait pour le Christ, à cause des Églises qu'il établissait, en mettant son honneur à fonder une Église là où le Christ n'était pas nommé. Tout cela lui donnait matière de se glorifier, s'il faut dire, avec un légitime prétexte, puisqu'il paraît bien à quelques-uns de s'enorgueillir. Mais, puisque même en pareil cas, il n'est pas sans danger de se glorifier, le Père miséricordieux, qui lui avait donné des visions et des contemplations, lui donna, comme une grâce, un ange de Satan pour le souffleter, afin qu'il ne s'enorgueillit plus (1).

Quant à la colère, Origène la condamne en s'appuyant sur les enseignements du psalmiste. Nul n'en est exempt,

(1) *In Ierem., hom.* XII,8; édit. KLOSTERMANN, p. 94, 8-95, 17.

pas même les sages, et c'est avec persévérance qu'il faut lutter contre elle.

Le psalmiste nous met en garde contre un vice qui nous trouble presque tous, et je ne sais personne, tellement rare est l'homme ainsi parfait, qui ne soit pas atteint par ce mal : « Laisse, dit-il, la colère, et abandonne l'indignation (*Psalm.*, XXXVI, 8). » Il y a beaucoup de vices que l'on évite facilement, l'impureté par exemple. Si l'on s'attache avec zèle à garder la continence, on rejette l'impureté. Beaucoup ont de même subjugué l'avarice, si bien que, n'étant pas parfaits sur le reste, on les voit pourtant éviter ce mal et quelques autres avec lui. Mais le vice dur et aigu de la colère enflamme et agite même ceux qui semblent sages. Aussi Salomon dit-il dans les Proverbes : « La colère perd même les prudents (*Prov.*, XXIX, 8). » C'est-à-dire : Ne sois pas surpris si la colère enflamme l'insensé, le méchant, l'infidèle, puisque fréquemment elle agite même les hommes bons et prudents. Ce péché est donc un de ceux qui apporteront à l'édifice du bois, de la paille et de l'herbe, et il est nécessaire, selon qu'il est écrit, que de tels matériaux soient éprouvés par le feu, et que nous demeurions dans le feu jusqu'à ce que soient consumés en nous le bois de la colère, l'herbe de l'indignation, la paille des paroles que nous prononçons dans l'agitation de ce vice. Laisse donc la colère et aban-

donne l'indignation, c'est-à-dire ne donne pas satisfaction à tes desseins lorsque tu es ému par la colère, mais cesse, abandonne, méprise. Nous au contraire, lorsque nous recevons ce précepte et que nous sommes émus, ce n'est pas la colère mais la douceur que nous laissons, ce n'est pas l'indignation que nous abandonnons mais la mansuétude. Désormais tout au moins, commençons à nous corriger nous-mêmes; et, apaisant peu à peu la colère par la continence et la méditation assidue, venons-en à ne plus jamais nous mettre en colère (1).

(1) *In Psalm.* XXXVI, *hom.* II, 3; P. G., t. XII, col. 1331-1332.

CHAPITRE III

APRÈS LE PÉCHÉ

Qu'arrive-t-il à l'homme qui a succombé à la tentation et qui s'est laissé aller au péché? Grave question, à laquelle il n'est pas possible d'apporter une unique réponse. Certains cas sont absolument désespérés : le pécheur refuse de se convertir, malgré tous les efforts de ses frères, malgré toutes les tentatives des bons anges, malgré toutes les prévenances de Dieu. Il faut dès lors l'abandonner à lui-même. Le sort qui l'attend est le feu éternel qu'il a allumé lui-même par sa faute.

Ces cas, il faut l'ajouter, sont plutôt rares. Le plus souvent le pécheur est amené à se repentir. Les peines dont le Seigneur l'afflige sont pour lui un avertissement à la pénitence, en même temps qu'un remède à sa faute; elles ont une valeur curative, et Dieu, en les lui envoyant, se conduit comme un sage médecin qui veut avant tout la guérison de ses malades.

Origène insiste, à bon droit, sur la possibilité du relèvement consécutif à la faute. Il connaît des chrétiens que décourage la rigidité de certains maîtres : ne dit-on pas souvent qu'après le baptême il n'y a plus aucun remède au péché? et cette affirmation, partout répétée, jette le trouble dans les consciences. En fait, nombreux sont les moyens de réhabilitation : à côté du baptême et du martyre, il y a l'aumône, le pardon des injures, la conversion d'un autre pécheur, la charité fraternelle.

En dernier lieu, il y a la pénitence ecclésiastique, dure et laborieuse, qui ne peut être concédée qu'une seule fois, mais qui du moins apporte avec elle la garantie du pardon divin. Pas plus que Tertullien, Origène ne nous fait connaître en détail le rituel de la réconciliation, telle que la pratiquait l'Église de son temps. Il semble même parfois disposé à en éloigner les fidèles, car il insiste sur la nécessité d'une certaine rigueur à l'égard des coupables et reproche à des évêques ou à des prêtres leur trop grande indulgence pour des pécheurs endurcis, il rappelle que, souvent, dans le cas de fautes graves, c'est Dieu lui-même, lui seul, qui doit intervenir et juger de leur guérison.

Conclurons-nous de là qu'Origène a connu des fautes irrémissibles, exclues par leur caractère même de la pénitence ecclésiastique? Plusieurs historiens l'ont pensé et ont interprété dans le sens de la sévérité, un passage du *De oratione* que nous retrouverons tout à l'heure. Cette conclusion sévère paraît d'ailleurs forcée : selon toutes les vraisemblances, Origène croyait, avec l'Église du IIIe siècle, que tous les péchés pouvaient être remis; mais il ne pensait pas que ce pardon dût être accordé sans une longue et douloureuse épreuve.

Voyons d'abord le cas des coupables qui refusent de se repentir et à qui est réservée la menace du feu éternel.

I. Les pécheurs impénitents.

Que signifie la menace du feu éternel? Nous trouvons, dans le prophète Isaïe, que chacun a son propre feu qui le châtie. « Marchez, dit-il, à la lumière de votre feu, et dans la flamme que vous vous êtes allumée à vous-mêmes (Is., L, 11). » Ces paroles semblent indiquer que chaque pécheur allume pour lui la flamme

de son propre feu, et qu'il n'est pas plongé dans quelque feu qui aurait été auparavant allumé par un autre et qui aurait existé avant lui. De ce feu, l'aliment et la matière sont nos péchés, que l'apôtre Paul appelle bois, paille et foin (*I Cor.*, III, 12). Il me semble que, de même que, dans le corps, l'abondance des aliments, la trop grande quantité ou la mauvaise qualité de la nourriture engendrent des fièvres, et des fièvres variées suivant les circonstances..., ainsi dans l'âme, après qu'elle a accumulé en elle-même une abondante multitude d'œuvres mauvaises et de péchés, au temps marqué tout cet amas de malices s'échauffe en vue du supplice et s'enflamme pour le châtiment. Quand l'esprit ou la conscience, repassant en sa mémoire par la vertu divine, tout ce dont il avait exprimé en lui-même les signes et les formes par le péché, aura devant les yeux l'histoire de tous les crimes qu'il avait commis dans la honte et dans l'impiété : alors, la conscience elle-même sera agitée et piquée par ses propres aiguillons ; elle deviendra son accusatrice et son témoin. A mon avis, l'apôtre Paul a pensé de la sorte lorsqu'il a dit : « Les pensées s'accuseront et se défendront entre elles au jour où Dieu jugera les secrets des hommes selon mon Évangile, par Jésus-Christ (*Rom.*, II, 15-16). » Par où il faut entendre que des tourments à l'égard de

la substance même de l'âme naissent des affections pernicieuses de nos péchés.

Pour faire comprendre ces idées, il suffit de considérer quels sont pour les âmes les effets habituels des passions et des vices, et ce qui arrive quand l'âme est brûlée par les feux de l'amour, quand elle est tourmentée par les flammes de l'envie ou de la jalousie, quand elle est agitée par la démence de la colère ou consumée par la puissance de la tristesse : ceux qui ne peuvent pas supporter les excès de ces maux ont préféré subir la mort que d'accepter avec patience de pareils tourments. Sans doute, se demandera-t-on si, pour ceux qui se sont empêtrés dans les maux dont nous venons de parler, qui n'ont pas pu se corriger, tandis qu'ils étaient encore en cettte vie et qui sont ainsi sortis de ce monde, il suffira à leur châtiment d'être tourmentés par les affections coupables qui se prolongeront en eux, par la colère, la fureur, la démence, la tristesse, dont le poison mortel n'a été atténué en cette vie par aucun remède, ou bien s'ils auront à souffrir des aiguillons d'une peine commune à tous.

Il me semble que l'on peut admettre une autre sorte de supplices : de même en effet que la séparation violente de nos membres, la rupture de leurs articulations causent à notre corps d'immenses douleurs, ainsi lorsque l'âme se trouvera placée en dehors de

l'ordre, de l'harmonie pour laquelle elle avait été créée par Dieu en agissant bien et en sentant utilement, lorsqu'elle verra qu'elle n'est plus en accord avec les mouvements raisonnables, elle supportera elle-même la peine et le châtiment de ses écarts, de son inconstance, de ses désobéissances (1).

Ce texte célèbre appellerait une longue discussion si nous devions ici exposer en détail les doctrines eschatologiques d'Origène. Remarquons seulement que, pour le docteur alexandrin, le feu dont sont menacés les méchants n'a rien de matériel; c'est le feu du remords qui ronge les cœurs.

Ajoutons encore que, malgré le qualificatif d'éternel qu'Origène emploie avec l'Écriture, ce feu, dans sa pensée, aura sans doute une fin. « Toutes les âmes, tous les êtres intelligents dévoyés rentreront tôt ou tard dans l'amitié de Dieu. L'évolution sera longue, immensément longue pour quelques-uns, mais un temps viendra où Dieu sera tout en tous. La dernière ennemie, la mort, sera détruite, le corps sera spiritualisé, le monde matériel transformé et il n'y aura plus, dans l'univers, que paix et concorde (1). »

Il n'en reste pas moins que l'impénitence est le plus grand des maux. Origène décrit d'une manière saisissante le sort du pécheur que les anges eux-mêmes, chargés de le soigner, abandonnent à sa destinée.

Homme, prends garde qu'un jour Dieu ne commande aux anges de faire des emplâtres pour guérir la maladie de ton âme, si du moins tu peux être guéri de cette langueur,

(1) *De princip.*, II, 10, 4-5; édit. Koetschau, p. 177-179.

(1) J. Tixeront, *La théologie anténicéenne*, 9e édit., Paris, 1924, p. 328. Cf. *De princip.*, III, 6, 6; I, 6, 4.

et que les anges ne répondent : Nous avons soigné cette Babylone, montrant ainsi que ton âme est remplie de passions, et elle n'a pas été guérie (Jerem., xxviii, 9). Ce n'est pas la connaissance de leur art, ni la force de la résine qu'ils accusent, mais toi, qui n'as pas voulu obéir à leurs ordres, lorsqu'ils disent : Nous avons soigné Babylone et elle n'a pas été guérie; abandonnons-la. Les anges, nos médecins, se sont tenus aux ordres de Dieu le grand médecin; ils ont voulu guérir nos faiblesses, ils ont voulu délivrer notre âme de ses vices : nous-mêmes, nous les avons repoussés, lorsque nous n'avons pas obéi à leurs conseils. Ils voient qu'ils perdent leur temps; ils parlent entre eux et disent : Abandonnons-la et allons-nous-en, chacun en sa terre; c'est-à-dire : Un remède nous a été confié par Dieu, pour guérir l'âme humaine; nous avons employé ce secours; nous avons imposé le remède; il est par trop entêté; il ne veut pas faire ce que nous disons, aucun effet ne suit notre zèle. Abandonnons-la et allons chacun en sa terre, c'est-à-dire au lieu de sa demeure et à sa propre affaire.

Homme, prends garde qu'un jour le médecin ne t'abandonne, que ce soit un ange de Dieu ou un homme à qui a été confié le souci d'apporter des paroles capables de procurer un remède salutaire. Car s'il t'abandonne et dit :

« Allons-nous-en, chacun en sa terre, parce que son jugement est proche dans le ciel », il est manifeste que son départ sera ta condamnation, car tu es incurable et tu ne veux pas être soigné. Et lorsqu'il t'aura abandonné, que t'arrivera-t-il, sinon ce qui arrive à ceux dont les médecins désespèrent et qui, par l'effet de leurs maladies, sont plongés dans une situation pire? Voici habituellement ce que font en cette vie les médecins prudents. Quand l'un d'entre eux va voir un malade, autant que son art le permet, il ne cesse pas de lui appliquer des remèdes, mais si la maladie est trop grave pour être susceptible de guérison, ou si le malade lui-même, incapable de supporter la douleur, fait le contraire de ce qui lui est ordonné, le médecin, désespérant du salut de cet homme, le laisse et s'en va, pour qu'il ne meure pas entre ses mains et qu'on ne voie pas en lui le responsable de sa mort. Ainsi de nous-mêmes : pour que nous ne mourions pas entre les mains des saints anges que le Seigneur a envoyés pour nous soigner, ils nous laissent, désespérant de notre âme, et ils disent : « Il n'y a pas moyen de lui mettre un emplâtre, ni de l'huile, ni des bandages (Is., I, 6). » « Parce que son jugement est proche dans le ciel, il l'élève jusqu'aux astres (Jerem., xxviii, 9). » Celui qui a un petit péché n'élève pas son jugement jusqu'au

ciel et aux astres : car ce jugement est petit et humble. Mais celui qui grandit dans le crime, grandit aussi dans le jugement; sa peine s'accroît avec ses fautes; et parce qu'il pèche assez pour que son jugement soit élevé jusqu'au ciel et qu'en résistant à Dieu par son impiété il monte aux degrés supérieurs, Dieu déclare son jugement pour humilier ce pécheur (1).

Un tel cas est heureusement assez rare. Le plus souvent, les peines envoyées par Dieu aux pécheurs produisent leur effet et amènent les coupables à la conversion. Car Dieu est bon : il ne veut pas la mort du pécheur, mais sa vie; et s'il frappe, c'est pour corriger. Aux marcionites qui opposent sans cesse le Dieu juste et le Dieu bon, Origène répond que Dieu est à la fois juste et bon et que sa sévérité même est un témoignage suprême de miséricorde (2).

Faut-il, après cela, ajouter que les peines sont proportionnées aux fautes commises et aussi à la dignité du pécheur dans l'Église? Origène ne peut ici s'empêcher de faire un émouvant retour sur lui-même et sur ses propres fautes.

Tous ceux qui, dans l'Église, sont pécheurs, qui ont goûté la parole de Dieu et qui la transgressent, méritent des supplices, mais chacun sera tourmenté selon la mesure de sa dignité. Celui qui préside l'Église et qui pèche

(1) *In Ierem.*, *hom.* II, 12; édit. Baehrens, t. III, p. 301, 4-302, 21.

(2) Cf. *In Ezech.*, *hom.* I, 1-2; édit. Baehrens, t. II, p. 319-322.

aura une plus grande peine. Le catéchumène, ne mérite-t-il pas plus de miséricorde, si on le compare au fidèle? Le laïque n'est-il pas digne de plus de grâce si on le compare au diacre; et de même le diacre ne mérite-t-il pas plus de pitié que le prêtre?... C'est pourquoi, redoutant le jugement de Dieu et plaçant devant mes yeux cet ordre du jugement qui est contenu dans les Écritures, je me souviens de la parole : « Ne soulève pas un poids trop lourd pour tes forces (*Eccli.*, XIII, 2) », et de cette autre : « Ne cherche pas à devenir juge, de peur que tu ne puisses enlever les injustices (*Eccli.*, VII, 6). » Que me sert-il, parce que je siège le premier sur une chaire élevée de recevoir l'honneur de ce rang et de ne pouvoir accomplir des œuvres en rapport avec ma dignité? ne serai-je pas tourmenté d'un châtiment plus grand, parce que tous m'attribuent les honneurs du juste, alors que je suis un pécheur (1)?

II. Le repentir.

Parmi les pécheurs, quels sont ceux qui méritent le mieux le pardon divin? Évidemment ceux qui se repentent. Les textes que nous venons de citer le montrent déjà; plus explicites encore sont ceux que nous devons maintenant signaler et qui insistent éloquemment sur la vertu de pénitence.

1. *In Ezech., hom.* V, 4; édit. BAEHRENS, t. III, p. 375, 2-16.

Origène commence par opposer l'un à l'autre deux pécheurs, coupables du même crime, mais dont l'un se repent, tandis que l'autre demeure insensible.

Qui mérite de concevoir dès maintenant ce feu (de la pénitence) en son cœur? Pour qu'il ne le conçoive pas en vain, je vais vous montrer qui a ce feu dans son cœur. Représentez-vous deux pécheurs, coupables du même péché, l'infecte et impure fornication; et de ces deux pécheurs, l'un sans regret, sans douleur, sans remords, semblable à cette femme impudique dont le livre des Proverbes dit qu'après s'être lavée elle déclare n'avoir rien fait de mal (*Prov.*, xxx, 20); l'autre, après sa chute, incapable de la dissimuler, châtié dans sa conscience, torturé dans son cœur, ne pouvant ni manger ni boire, jeûnant non par choix, mais par la douleur cuisante de son repentir. Représentez-vous cet homme tout le long du jour, sombre, abattu, agité, rugissant dans le gémissement de son cœur, ayant devant les yeux son péché qui l'accuse constamment. Voyez-le châtié, non pas un jour, ni une nuit, mais longtemps. Qui des deux préférez-vous? Qui des deux vous semble pouvoir compter sur Dieu? celui qui, ayant péché, ne s'en soucie plus et en prend son parti parce qu'il s'est donné sans retour au vice? ou celui qui, après une seule faute, se dérobe et gémit? Assurément, celui-ci peut avoir meilleure confiance,

car plus il est brûlé par le feu de la douleur, plus il obtient miséricorde. Le temps du châtiment lui est mesuré : c'est le temps même de la douleur qu'il ressent après son péché. Le temps de ce châtiment qu'il subit ici-bas, lui est utile : c'est pourquoi Dieu a fait en sorte de le châtier et quand la douleur a rempli sa vie, quand Dieu voit la mesure comble, il dit : « Affermissez sur lui la charité (*II Cor.*, II, 8) (1). »

Le repentir comporte avant tout un amer regret du passé, et le prophète Isaïe nous en donne un admirable exemple :

Maintenant je commence moi aussi à confesser au Seigneur et à dire de moi-même : Malheureux homme que je suis, comme Isaïe dit de lui : Malheureux que je suis ! L'Apôtre dit aussi, de manière presque identique : « Malheureux homme que je suis, qui me délivrera du corps de cette mort (*Rom.*, VII, 24)? » Il est donc heureux que je me déclare malheureux. Si je m'humilie, si je pleure en faisant pénitence de mes péchés, Dieu m'exaucera, il me donnera ma libération et je dirai : « Grâces à Dieu par Jésus-Christ Notre Seigneur (*Rom.*, VII, 25). » Seulement disons de cœur : Malheureux que je suis ! Que chacun se souvienne des causes de ses misères et de ses fautes;

1. *In Ierem.*, *hom.* XX, 9; édit. KLOSTERMANN, p. 191-192.

levons-nous pour prier, rappelons-nous pour avouer, oublions pour ne plus commettre, et disons : « Malheureux que je suis, car je suis plein de componction (Is., VI, 5). » Le prophète n'a pas été contrit avant d'avoir la vision avant la mort d'Ozias : c'est lorsqu'il commence à faire pénitence qu'il dit : « parce que je suis plein de componction ». Si l'on est sans intelligence, selon l'homme intérieur, bien que l'on soit pécheur, on n'éprouve pas de componction ; mais comme un corps mort ne sent pas l'aiguillon, de même le pécheur, rendu mort par le péché et refusant de faire pénitence, ne comprend pas les paroles divines ; il ne s'attriste pas, ne se repent pas; il n'a pas ce chagrin qui opère la confession, ce chagrin qui est selon Dieu. Mais si l'on veut être sauvé, si l'on écoute les discours de celui qui vous fait des reproches et vous corrige, on dit aussitôt : malheureux que je suis. Il ne suffit pourtant pas de dire : malheureux que je suis. Il faut ajouter : parce que je suis plein de componction. Et plaise à Dieu que l'on éprouve une componction toujours plus vive ! Car plus nous sommes remplis de componction, plus les liens des péchés se desserrent pour nous (1).

Mais qui, parmi nous, est aussi pur qu'Isaïe et peut se contenter de demander à Dieu la purification de ses

(1) *In Is., hom.* IV, 3 ; édit. BAEHRENS, t. III, p. 260, 11-261, 1.

lèvres? C'est notre corps entier, et c'est toute notre âme qui doivent être purifiés. Origène adresse au Seigneur une fervente prière.

Pour que nous voyions la vision qu'a vue Isaïe, appelons Jésus qui a donné des yeux à ceux qui ne voyaient pas. Car il peut maintenant venir et nous faire contempler, les yeux ouverts, les mystères qui ont été dits dans la lecture. Promettons-lui de ne plus faire du corps du Christ le corps d'une courtisane (cf. *I Cor.*, VI, 13), de ne plus faire des œuvres pitoyables. Que chacun de nous parle ainsi à Dieu dans son cœur, en demandant que sa venue s'accomplisse dès maintenant : si Jésus ne vient pas, nous ne pourrons pas voir ce spectacle. Je prie que me soit aussi envoyé le Séraphin et que celui-ci purifie mes lèvres avec le charbon ardent. Et que dis-je mes lèvres? Isaïe était saint, c'est pourquoi ses lèvres seules ont été purifiées car il n'avait péché que par les lèvres, c'est-à-dire par le langage. Mais moi, je ne suis pas tel que je puisse dire : J'ai les lèvres impures; je crains d'avoir le cœur impur, les yeux impurs, les oreilles impures, la bouche impure. Aussi longtemps que je pèche par tous mes organes, je suis tout entier impur. Si je regarde une femme avec désir, je la rends adultère dans mon cœur : voilà les yeux impurs. Si de ma poitrine sortent les pensées mauvaises, les adultères, les fornications, les

faux témoignages : voilà le cœur impur. « Comme ils sont beaux les pieds de ceux qui annoncent la paix, qui annoncent le bien (Is., LII, 7). » Et moi je crains, en courant vers le mal, d'avoir les pieds impurs. Je tends les mains vers Dieu ; et peut-être lui, détournant sa face, me dit-il : « Si vous tendez vos mains je détournerai de vous ma face (Is., I, 15). » Qui donc me purifie? qui lave mes pieds? Venez, Jésus; j'ai les pieds sales. Devenez pour moi esclave; mettez votre eau dans votre bassin, venez, lavez mes pieds. Je le sais, ce que je dis est téméraire; mais je crains la menace : « Si je ne lave pas tes pieds, tu n'auras pas de part avec moi (IOAN., XIII, 8). » Lavez donc mes pieds pour que j'aie part avec vous. Mais que dis-je : Lavez mes pieds? Pierre peut parler ainsi, qui n'avait besoin que d'avoir les pieds lavés; car il était pur tout entier. Pour moi, lorsque je suis une fois lavé, j'ai besoin de ce baptême dont le Seigneur dit : « J'ai à être baptisé d'un autre baptême (LUC., XII, 50). »

Pourquoi parler ainsi? Je me prépare, et mes auditeurs avec moi, à de plus grands mystères, si seulement le Verbe de Dieu vient, s'il descend vers nous; car je crains qu'il ne s'enfuie, qu'il ne dédaigne aussi ma bénédiction. Le Verbe jadis abandonna le peuple pour un seul pécheur, Achaz, fils de Zambri, fils de Zara (cf Ios., VII, 13 ss.), de la tribu de Juda,

qui désobéit à Dieu et qui, pour cela, fut déclaré anathème. Et parce que maintenant la multitude du peuple est en préparation, surtout le dimanche qui rappelle la passion du Christ — car la résurrection du Seigneur n'est pas célébrée une seule fois dans l'année ni toujours après huit jours — priez le Dieu tout puissant que vienne à nous sa parole. Même si vous êtes pécheurs, priez, car Dieu exauce les pécheurs. Que si vous craignez ce qui est dit dans l'Évangile : « Nous savons que Dieu n'exauce pas les pécheurs (Ioan., ix, 31) », ne craignez pas, ne le croyez pas. Aveugle était celui qui a parlé ainsi. Croyez plutôt à celui qui dit et ne ment pas : « Même si vos péchés sont comme la pourpre, je les blanchirai comme la laine, et si vous le voulez et si vous m'entendez, vous mangerez les biens de la terre (Is., i, 18-19). » Si maintenant vous voulez seulement écouter, prions ensemble le Seigneur, afin que, avec le secours du Verbe, nous puissions comprendre les paroles du prophète (1).

Avec le regret, la vertu de pénitence comporte l'aveu de ses fautes. N'hésitons donc pas à reconnaître loyalement nos péchés devant le Seigneur. Confessons-les aussi, à l'occasion, devant les hommes. Multiplions de toutes manières les preuves de notre repentir.

Tous ces enseignements sur la contrition trouvent

(1) *In Is.*, *hom.* V, 2 ; édit. Baehrens, t. III, p. 264,5-265, 22.

en quelque manière leur expression dans cette prière qu'Origène place sur les lèvres des pécheurs.

Je suis prêt aux supplices : c'est-à-dire si vous voulez amener en moi la maladie, envoyer les infirmités, je les supporterai avec patience ; je sais que je suis digne que mes péchés ne soient pas déliés par les seules maladies, mais je désire être purifié par toutes les afflictions, pourvu seulement que je ne sois pas réservé aux peines et aux tourments éternels. S'il vous plaît de m'infliger des pertes, je les supporte ; s'il vous plaît que toutes mes richesses périssent, qu'elles périssent : seulement que mon âme ne périsse pas devant vous. Si vous voulez me purifier par la mort de mes amis et de mes proches, qu'ils meurent eux-mêmes, afin d'être délivrés des liens de cette espèce, que mes fils me soient enlevés pendant qu'ils sont encore enfants et que, placés dans les années d'apprentissage, ils ne sont pas encore souillés des taches des péchés graves. Je suis prêt à être amendé par tous ces supplices, à être frappé par eux; je n'en refuse rien; seulement que j'évite les souffrances du feu éternel. Car « je suis prêt aux supplices et ma douleur est toujours devant moi (*Psalm.*, XXXVII, 5). » J'ai ma douleur devant les yeux afin de pouvoir comparer les douleurs futures des châtiments aux douleurs présentes (1).

(1) *In psalm.* XXXVII, *hom.* II, 5; P. G., XII, 1385.

III. La pénitence ecclésiastique.

Si fécond que puisse être le repentir, il ne donne cependant pas au pécheur la certitude que ses fautes lui sont pardonnées par le Seigneur. Or nous avons tous besoin de cette assurance. Origène connaît certains fidèles, peut-être d'origine juive, qui opposent les rites mosaïques à la pratique de l'Église chrétienne, et qui regrettent le temps où l'offrande des sacrifices suffisait à procurer le pardon. Autrefois, disent-ils, on pouvait multiplier les sacrifices; aujourd'hui, seul le baptême assure la rémission des péchés. A ceux qui tombent après le baptême, il n'est offert aucun moyen de salut. Origène répond à cette objection :

Peut-être les auditeurs de l'Église diront-ils : il faisait meilleur avec les anciens qu'avec nous, lorsque le pardon était accordé aux pécheurs par l'offrande des sacrifices divers. Chez nous, il n'y a qu'un seul pardon des péchés, celui qui est donné au commencement par la grâce du baptême : ensuite, ni miséricorde ni pardon ne sont concédés au pécheur. Il convient certes qu'une discipline plus austère enchaîne le chrétien, pour qui le Christ est mort. Pour ceux d'autrefois, les brebis, les boucs, les bœufs, les oiseaux étaient égorgés, la farine était répandue; pour toi, c'est le Fils de Dieu qui a été égorgé; et il te plairait encore de pécher? Et pourtant, que le souvenir du passé te serve plus à élever ton âme pour la vertu qu'à la jeter dans le désespoir ou le

découragement : tu as appris ce que sont dans la loi les sacrifices pour le péché; écoute maintenant ce qu'est la rémission des péchés dans l'Évangile.

La première est celle dont nous sommes baptisés pour la rémission des péchés. La seconde rémission ce sont les souffrances du martyr. La troisième est celle que l'on obtient par l'aumône: car le Sauveur a dit : Donnez ce que vous possédez et voici, tout est pur pour vous (Luc, xi, 41). Une quatrième rémission des péchés nous est accordée lorsque nous pardonnons leurs fautes à nos frères ; le Seigneur et Sauveur a dit en effet : « Si de tout votre cœur vous remettez leurs fautes à vos frères, votre Père vous remettra aussi vos péchés (Matth., vi, 14). Que si vous ne remettez pas de bon cœur à vos frères, votre Père ne vous remettra pas non plus »; et il nous a appris à dire dans les prières : « Remettez-nous nos dettes, comme nous les remettons à nos débiteurs (Matth., vi, 12). » La cinquième rémission des péchés, c'est quand nous détournons un pécheur des erreurs de sa voie. Car c'est ainsi que s'exprime la divine Écriture : « Celui qui a amené un pécheur à se détourner des erreurs de sa voie, sauve son âme de la mort, et couvre la multitude de ses péchés (Iac., v, 20). » Une sixième rémission est obtenue par l'abondance de la charité

comme dit le Seigneur lui-même: « En vérité, je te le dis, beaucoup de péchés lui sont remis, parce qu'elle a beaucoup aimé (Luc, VII, 47) »; et l'Apôtre dit : « La charité couvre la multitude des péchés (I Petr., IV, 8). » Il y a encore une septième rémission des péchés, bien que dure et laborieuse, par le moyen de la pénitence, lorsque le pécheur lave sa couche dans les larmes, que ses larmes deviennent sa nourriture de jour et de nuit, qu'il ne rougit pas de dévoiler son péché au prêtre du Seigneur et de lui demander le remède, selon la parole : « J'ai dit : je déclarerai contre moi mon injustice au Seigneur, et tu as remis l'impiété de mon cœur (*Psalm.*, XXXI, 5). » En cela est encore accomplie la parole de l'apôtre Jacques : « Si quelqu'un est malade, qu'il appelle les prêtres de l'église, et que ceux-ci lui imposent les mains, en l'oignant d'huile au nom du Seigneur. Et la prière de la foi sauvera le malade, et, s'il a commis des péchés, ils lui seront remis (Iac., V, 14-15). »

Cette réponse, très complète, est des plus instructives. Le baptême, comme il convient, est cité en première ligne parmi les moyens de pardon; après lui, vient le martyre qui peut le suppléer, et sur lequel nous aurons plus loin à revenir. Origène tient ensuite à rappeler d'autres méthodes, la charité, le pardon des offen-

(1) *In Levit.*, *hom.* II, 4; édit. Baehrens, t. I, p. 295-297. Cf. A. d'Alès, *L'édit de Calliste*, p. 260.

ses, la remise des dettes, etc., bien qu'ici tout se passe dans le secret, entre Dieu et l'âme. En dernier lieu, il mentionne la pénitence ecclésiastique, avec ses exercices pénibles et laborieux. S'il donne le dernier rang au sacrement de pénitence, ce n'est pas qu'il en méprise l'usage; c'est que ce sacrement comporte de longues expiations, et qu'il est la dernière planche de salut offerte par Dieu à l'homme. On ne peut, estime-t-il, le recevoir qu'une seule fois; et l'Église elle-même ne doit l'administrer qu'avec la plus grande prudence. Une indulgence prématurée serait dangereuse pour la masse des fidèles qui seraient portés à la tiédeur. Une juste sévérité doit donc être la règle vis-à-vis des pécheurs coupables de fautes graves :

En pardonnant à un seul pécheur, on prépare la ruine de toute l'Église. Quelle est cette bonté, quelle est cette miséricorde, de pardonner à un seul et de mettre tous les autres en péril? Par un seul pécheur, le peuple est souillé. De même que par une seule brebis malade, tout le troupeau est contaminé, par un seul homme qui commet l'impureté ou quelque autre crime, tout le peuple est atteint. Observons-nous donc mutuellement, et que la conduite de chacun soit connue surtout des prêtres et des diacres. Qu'ils ne croient pas être sages ceux qui disent : En quoi cela me regarde-t-il qu'un autre se conduise mal? C'est comme si la tête disait aux pieds : Que m'importe, si mes pieds ont mal, s'ils souffrent! Cela ne m'intéresse pas pourvu que la tête demeure en bonne santé. Ou si l'œil disait à la main : Je n'ai pas besoin de ton aide; qu'est-ce que cela me fait si tu souffres, si tu

as été blessée? est-ce que moi, l'œil, je serai affaibli par la maladie de la main?

C'est ainsi que se conduisent ceux qui président aux Églises, sans penser que nous sommes un seul corps, nous tous qui croyons, n'ayant qu'un seul Dieu qui nous resserre et nous maintient dans l'unité, un seul Christ, du corps de qui tu es l'œil, toi qui présides à l'Église précisément pour tout voir, pour tout examiner, pour tout prévoir. Tu es le pasteur; tu vois les petites brebis du Seigneur ignorantes du danger se jeter dans les précipices, se suspendre aux abîmes? tu ne cours pas? tu ne les rappelles pas? tu ne les arrêtes pas au moins par ta voix, tu ne les effrayes pas par des mots de correction? Est-ce ainsi que tu oublies le mystère divin, et comment le Sauveur, ayant abandonné les quatre-vingt-dix-neuf brebis dans les cieux, est descendu sur terre pour une seule petite brebis qui s'était perdue, et, après l'avoir trouvée, l'a portée sur ses épaules jusqu'au ciel? Et nous, imitons-nous l'exemple du maître berger en ne prenant aucun soin de nos petites brebis?

Nous ne parlons pas de la sorte pour faire retrancher un homme coupable d'une faute légère; mais si un pécheur, après avoir été averti et corrigé pour sa faute, une, deux, ou trois fois ne s'améliore pas, usons des procédés du médecin. Si nous l'avons oint d'huile, si

nous l'avons bandé avec des emplâtres, si nous l'avons frotté de pommade, et que la dureté de sa tumeur ne cède pas aux remèdes, il n'y a plus qu'à couper. C'est ainsi que parle le Seigneur : « Si ta main droite te scandalise, coupe-la, et jette-la loin de toi. » N'est-ce pas une main de notre corps qui parfois nous scandalise, et n'est-ce pas de cette main que parle l'Évangile : Coupe-la, et jette-la loin de toi? C'est bien cela qu'il dit, si bien que moi, qui suis ta main droite, qui porte le titre de prêtre, qui semble prêcher la parole de Dieu, si je viens à agir contre la discipline de l'Église et la règle de l'Évangile de manière à te scandaliser, Église, que toute l'Église assemblée en conseil me coupe, moi, sa main droite et me jette loin d'elle. Car il vaut mieux pour toi, l'Église, entrer au royaume des cieux sans moi, ta main droite qui t'ai scandalisée en faisant le mal, que d'aller avec moi dans la géhenne (1).

La distinction capitale est ici celle des fautes graves et des fautes légères. La sévérité que réclame Origène ne s'applique évidemment qu'aux fautes graves : ce sont celles-ci qu'il ne faut pas remettre à la légère. Les autres, les péchés moindres, sont pardonnés quotidiennement par le repentir du pécheur et par ses bonnes actions. Dans le *Commentaire sur saint Matthieu*, Origène précise sa doctrine; il combat à la fois les

(1) *In libr. Iesu Nave, hom.* VII, 6; édit. Bahrens, t. II, p. 333 334.

rigoristes et les laxistes qui, sans faire les distinctions indispensables entre les péchés, condamnent ou absolvent indifféremment tous les coupables. Une sévérité trop grande est aussi dangereuse qu'une indulgence sans réserve.

« Si votre frère a péché contre vous, allez, reprenez-le entre vous et lui seul (MATTH., XVIII, 15). » Tel, qui s'attache à cette parole, en considérant l'incomparable charité de Jésus, dira que, le texte ne mettant pas de différence entre les péchés, c'est faire à la bonté de Jésus une injure gratuite que de sous-entendre que cela s'applique seulement aux moindres péchés. Tel autre, qui s'attache également à cette parole, sans rien sous-entendre de tel et sans vouloir que cela s'applique à tous les péchés, dira que celui qui tombe dans ces grands péchés n'est pas un frère, encore qu'on lui donne parfois ce nom, comme fait l'Apôtre : « Si quelqu'un de ceux qui sont appelés frères est impudique, ou avare, ou idolâtre, etc., ne mangez même pas avec lui (*I Cor.*, v, 11). » Car un idolâtre, un impudique, un avare, n'est pas un frère; si, avec quelqu'un de ces vices, il porte le nom du Christ et se fait appeler frère, au fond, il n'en a pas le droit. Le premier, en considération de l'éminente bonté du Christ, a encouragé la perversion, en affirmant que cette parole d'indulgence s'applique à toutes sortes de péchés, y compris le meurtre, l'empoi-

sonnement, l'infanticide ou autres crimes semblables; l'autre, au contraire, par sa distinction entre le vrai frère et le soi-disant frère, pourrait donner lieu de tenir pour païen et publicain celui qui ne se serait pas converti après avertissement, même pour les moindres des fautes humaines, pour des fautes non mortelles, comme parle le Livre des Nombres (XVIII, 22). Or cela paraît bien dur : car sans doute on trouverait difficilement un homme qui n'ait jamais encouru trois réprimandes pour le même genre de fautes, soit injure à l'égard du prochain, comme en arrache la colère, soit excès de boire, soit mensonge ou parole oiseuse ou autres fautes communes. Vous demanderez si quelque observation n'a pas échappé à ce propos, soit à ceux qui, en considération de la bonté du Christ, donnent le pardon même aux grands pécheurs, soit à ceux qui, même pour des fautes légères, voudraient voir traiter le coupable comme païen et publicain, et qui, après trois peccadilles, le chassent de l'Église.

Ce qui, à mon sens, a échappé aux uns et aux autres, le voici. Cette parole : Vous avez gagné votre frère, le Verbe l'a appliquée à celui-là seul qui se serait rendu à la première réprimande; il ne l'a pas répétée pour le cas d'une faute renouvelée deux ou trois fois et suivi d'autant de réprimandes, mais il a laissé

en suspens le membre de phrase correspondant à : Vous avez gagné votre frère, quand il s'est agi d'une seconde ou d'une troisième réprimande. Donc, ce pécheur-là n'est ni tout à fait gagné, ni tout à fait perdu et digne de châtiments. Considérez donc attentivement cette première sentence : « S'il vous écoute, vous avez gagné votre frère », et celle qui lui fait suite : « S'il ne vous écoute pas, prenez avec vous une ou deux personnes, afin que tout se règle sur la parole de deux ou de trois témoins. » Après donc que tout aura été réglé sur la parole de deux ou de trois témoins, qu'adviendra-t-il de celui qui aura été repris? il nous l'a laissé à penser. Et il reprend : « S'il ne les écoute pas (évidemment ces témoins de renfort), dites-le à l'Église. » Il n'a pas dit ce qui adviendrait de celui qui n'aurait pas écouté l'Église, mais il nous a enseigné que celui-là devait être dorénavant, pour qui l'aurait repris trois fois sans être écouté, comme un païen et un publicain. D'où l'on peut conclure qu'il n'est ni tout à fait gagné, ni tout à fait perdu. Quant à ce qui adviendra de celui qui aura résisté à une première réprimande et pour qui il aura fallu des témoins, ou qui même aura refusé d'écouter les témoins et qu'il aura fallu mener devant l'Église, Dieu le sait; nous ne l'expliquerons pas, selon cette parole : « Ne jugez pas pour n'être pas jugés, jusqu'à ce

que vienne le Seigneur qui illuminera les mystères des ténèbres et manifestera les desseins des cœurs (MATTH., VII, 1). »

Après avoir longuement insisté sur la rétribution, Origène conclut en invitant ses lecteurs à ne pas multiplier le nombre de leurs péchés : plus tôt ils se repentiront, et plus ils seront assurés du pardon divin :

On pourrait imaginer encore bien des modes de rétribution. A y réfléchir, nous verrons qu'il est expédient de se repentir après n'importe combien de péchés; d'où l'on peut tirer deux avantages : d'abord de n'être pas châtié pour un plus grand nombre de péchés, puis de se réserver quelque espoir fondé sur les mérites à venir, quand même on aurait commis précédemment d'innombrables péchés; car il est incroyable qu'il soit tenu compte à l'homme du mal qu'il a fait, et que le bien qu'il aura fait ensuite lui soit compté pour rien, ainsi que peuvent l'apprendre d'Ézéchiel ceux qui s'appliquent à recueillir des matières sur ce sujet (1).

La même distinction entre péchés graves et péchés légers revient à plusieurs reprises dans les homélies (2).

(1) *In Matth.*, tom. XIII, 30; P. G., XIII, 1173-1177; trad. d'Alès, *L'édit de Calliste*, p. 279-281.

(2) On pourrait encore signaler les textes suivants : *In Ierem.*, *hom.* II, 6; édit. BAEHRENS, t. II, p. 295-296; *In psalm.* XXXVII, *hom.* I, 1; P. G., t. XII, col. 1371-1372; *In Levit.*, *hom.* XV, 2; édit. BAEHRENS, t. I, p. 488-489.

Mais les péchés graves sont-ils des péchés irrémissibles? Origène ne pense-t-il pas en particulier que les fautes d'adultère, de fornication et d'idolâtrie échappent par leur nature même, au ministère de la réconciliation, tel que le Sauveur l'a institué dans son Église? Un texte célèbre du *De oratione* le laisserait à entendre; ou du moins ce texte a-t-il été expliqué en ce sens par plusieurs commentateurs :

Celui qui est inspiré par Jésus, comme les Apôtres, et qu'on peut reconnaître à ses fruits, parce que, ayant reçu l'Esprit Saint et étant devenu spirituel, il obéit à l'impulsion de l'Esprit, comme un fils de Dieu, pour se conduire en tout suivant la raison, celui-là remet ce que Dieu remet et retient les péchés inguérissables; comme les prophètes employaient leur parole au service de Dieu pour exprimer non leurs propres pensées mais les pensées suggérées par la volonté divine, de même il s'emploie au service de Dieu, à qui seul il appartient de remettre les péchés. L'Évangile selon saint Jean s'exprime ainsi, au sujet de la rémission des péchés par les apôtres : « Recevez l'Esprit Saint : ceux à qui vous remettrez les péchés, ils leur seront remis; ceux à qui vous les retiendrez, ils leur seront retenus (Ioan., xx, 22-23). » A prendre ces mots sans discernement, on pourrait être tenté de reprocher aux apôtres de n'avoir pas remis les péchés à tous, afin qu'ils leur fussent remis, mais de les avoir retenus

à quelques-uns, afin qu'ils fussent également retenus par Dieu. Mais la Loi nous fournit un exemple utile pour comprendre la rémission des péchés accordée aux hommes par Dieu au moyen du ministère des hommes. Les prêtres de la Loi ont défense d'offrir un sacrifice pour certains péchés, afin qu'ils soient remis à ceux pour qui l'on offrirait le sacrifice. Et le prêtre, autorisé à faire l'offrande pour certains manquements involontaires, n'est pas pour autant autorisé à offrir, en faveur de l'adultère, de l'homicide volontaire et de toute sorte de faute grave, l'holocauste pour le péché. Ainsi les Apôtres et les successeurs des Apôtres, prêtres selon le grand prêtre [Jésus-Christ], ayant reçu la science de la thérapeutique divine, savent, étant instruits par l'Esprit, pour quels péchés il faut offrir des sacrifices et quand et de quelle manière; ils savent également pour quels péchés il ne le faut pas. Le prêtre Héli, sachant que ses fils, Ophni et Phinées ont péché, se reconnaît impuissant à leur procurer le pardon; il y renonce et en fait l'aveu, disant : « Si un homme pèche contre un homme, on intercédera pour lui; mais s'il pèche contre Dieu, qui intercédera pour lui (I Sam., II, 25)? » Je ne sais comment quelques-uns s'arrogeant une puissance plus que sacerdotale, encore qu'ils manquent peut-être de science sacerdotale,

se vantent de pouvoir remettre les péchés d'idolâtrie, d'adultère et de fornication, comme si la prière qu'ils prononcent sur les coupables suffisait à remettre même le péché mortel. C'est qu'ils ne lisent pas ce qui est écrit : « Il y a tel péché qui va jusqu'à la mort; pour celui-là, je ne dis pas de prier (I Ioan., v, 16) (1). »

Evidemment, Origène condamne ici la faiblesse de certains prêtres qui, avec une indulgence coupable, remettent sans condition les fautes les plus graves, celles d'idolâtrie, de fornication et d'adultère. Veut-il dire que ces fautes ne peuvent jamais être pardonnées? Contentons-nous de rappeler ici les conclusions auxquelles arrive le dernier commentateur de ce passage, le R. P. Galtier :

« Il y a des péchés que l'on remet directement et d'emblée, par la seule prière du prêtre, mais il en est d'autres qui, à raison de leur nature propre, ne comportent point normalement cette rémission gracieuse et immédiate. Ce sont les péchés qu'Origène, conformément au langage de son temps, appelle *incurables* ou *ad mortem*. Ceux-là, on doit les retenir; ce qui ne veut point dire qu'on les tienne pour soustraits à une pénitence capable d'en procurer ultérieurement le pardon; les retenir, c'est au contraire les assujettir à cette pénitence; mais ce qui signifie que le pardon ne saurait en être obtenu indépendamment de cette expiation solennelle.

« Il arrive cependant que certains prêtres, en certains cas, croient pouvoir passer outre à cette loi générale et qu'ils remettent ces péchés plus graves, comme ils feraient les moindres. L'histoire de l'époque prouve que des pasteurs, très soucieux de leur devoir, ont cru parfois pouvoir agir ainsi; mais elle prouve aussi qu'il a pu y avoir abus à le faire. Origène a certainement

(1) *De Orat.*, 28, 8-10; édit. Koetschau, p. 380, 8-381, 18.

estimé qu'il en était ainsi dans les cas qu'il a en vue. Peut-être, en effet, les dispenses ainsi accordées étaient-elles alors injustifiées ; mais peut-être aussi les excluait-il toutes par principe. De ce point de vue, toute rémission gracieuse d'un péché incurable, quel qu'en fût le motif, lui devait paraître une méconnaissance de la loi : plus probablement, c'est là la vraie pensée qui lui a inspiré sa sortie contre les prêtres assez ignorants ou assez osés pour remettre par leur prière jusqu'au péché *ad mortem* (1). »

(1) P. GALTIER, *Les péchés incurables d'Origène*, dans *Gregorianum*, t. X, 1929, p. 209.

DEUXIÈME PARTIE

LA VIE ET LES VERTUS CHRÉTIENNES

CHAPITRE I

RÈGLES GÉNÉRALES

Comment doit se conduire le chrétien pour atteindre sa fin? Origène sait assurément que les lois contenues dans les Livres saints de l'Ancien et du Nouveau Testament ne sont pas arbitraires. Tout homme, quel qu'il soit, est soumis à la loi naturelle; et, dans sa réfutation du *Discours véritable* de Celse, le maître alexandrin insiste avec force sur le caractère infrangible de cette loi non écrite.

I. La loi naturelle.

On dira peut-être que celui-là est saint qui observe les lois de son pays et qu'il n'est pas impie pour n'observer pas les lois des autres pays; de même n'est pas impie celui qui est réputé tel chez certains, du moment où il observe les propres règles de sa patrie, tout en combattant et en détruisant celles des

hommes qui possèdent des lois opposées. Vois si ces théories ne manifestent pas un désordre considérable par rapport à la justice, à la sainteté, à la piété. On ne reconnaît plus de la sorte la piété, qui n'a plus de nature propre, et l'on ne caractérise plus les hommes pieux qui agissent selon ses règles. Si donc la piété, la sainteté, la justice sont des choses en relations, si le saint et l'impie sont la même chose envisagée de points de vue différents, considère si la tempérance, le courage, la prudence, la science et les autres vertus ne sont pas également des choses en relation. Et rien n'est plus absurde que cette doctrine (1).

Ailleurs, Origène répond à l'objection de Celse qui semble s'étonner de voir païens et chrétiens se rencontrer sur les principes fondamentaux de la loi morale.

Celse s'efforce de calomnier notre enseignement moral en disant qu'il est semblable à celui des autres philosophes et qu'il ne présente rien d'auguste ni de nouveau. A cela, nous répondrons que, si tous les hommes ne possédaient pas, selon les notions communes, une saine anticipation de la doctrine morale, le châtiment réservé aux pécheurs ne pourrait atteindre ceux mêmes qui provoquent le juste jugement de Dieu. Aussi n'y a-t-il rien d'éton-

(1) *Contra Cels.*, V, 28; édit. KOETSCHAU, t. II, p. 28, 21-29, 12.

nant à ce que le même Dieu ait gravé dans les âmes des hommes ce qu'il a enseigné par les prophètes et par le Sauveur : de la sorte, au jugement divin, aucun homme ne sera excusable, puisque tous possèdent le décret de la loi écrit dans leurs cœurs. C'est ce qu'insinue le récit dans lequel les Grecs voient une fable et qui raconte que Dieu a écrit de son propre doigt les commandements et les a donnés à Moïse. La méchanceté de ceux qui fabriquèrent le veau d'or a brisé ces commandements, ce qui veut dire qu'ils ont été obnubilés par les débordements du péché. Mais Dieu les a écrits une seconde fois et a rendu à Moïse les tables de pierre gravées, c'est-à-dire que les oracles prophétiques ont, après le premier péché, disposé l'âme aux seconds écrits de Dieu (1).

II. La Vertu.

C'est encore, en plein accord avec la philosophie profane qu'Origène définit la vertu comme un juste milieu entre deux extrêmes. La doctrine qu'il soutient ici se rapproche de celle d'Aristote.

Il faut pourtant savoir que les hommes habiles emploient cette définition et placent la nature ou la cause du péché en ce qu'il enlève ou ajoute quelque chose à la vertu.

(1) *Contra Cels.*, I, 4; édit. KOETSCHAU, t. I, p 58, 5-20.

Par exemple, la justice est une vertu, et si quelqu'un fait moins que la justice ne le réclame, il est assurément injuste. Mais si quelqu'un, sous prétexte de justice, est excessif dans le châtiment, s'il se venge d'une manière trop brutale, il roule de la justice dans la cruauté. Aussi Salomon dit-il : « Ne sois pas trop juste (*Eccl.*, VII, 17).» De même la liberté, si elle est dans les bornes de la tempérance, est une vertu; si elle est en deçà, on l'appelle timidité; au delà, témérité. De même encore, la prudence, si elle est mesurée, est une vertu; si elle est trop faible, c'est de l'imprudence, si il y en a trop, de la méchanceté. Et, à mon avis, c'est ainsi que le serpent dans le paradis a été appelé plus prudent que les autres bêtes, c'est-à-dire, dépassant la mesure de la prudence et tombé du côté de la malice. C'est ainsi encore que les fils de ce siècle sont dits plus prudents que les fils de lumière : car ils sont plus sages qu'il ne faut être sage. De même, dans toutes les vertus, on peut être sage plus qu'il ne faut être sage. On peut l'être même dans la chasteté: tels sont ceux « qui écoutent les esprit séducteurs et les doctrines des démons, parlent mensongèrement dans l'hypocrisie, ont la conscience cautérisée, interdisent le mariage et s'abstiennent des aliments que Dieu a créés (*I Tim.*, IV, 1-3) ». Ceux-là sont plus sages sur la chasteté qu'il ne

le faut. Moins sages sont les luxurieux et les incestueux. Je dis aussi que les hérétiques sont plus sages sur le Christ qu'il ne le faut, ceux qui nient qu'il est le fils du Dieu créateur, mais disent qu'il l'est de je ne sais quel autre Dieu meilleur. De même les hérétiques qui croient que le Christ est venu dans la chair et né de la Vierge, mais qui lui attribuent un corps céleste. En tout cela, Paul veut que nous ne soyons pas plus sages qu'il ne faut, mais que nous le soyons avec modération (1).

Remarquons d'ailleurs que les mêmes hommes ne pratiquent pas tous les mêmes vertus et peuvent être jugés différemment de points de vue différents.

« Si quelqu'un veut être sage auprès de Dieu, qu'il devienne fou en ce monde (*I Cor.*, III, 18)... ». Si quelque infidèle nous attaque avec subtilité et dise : Comment le même homme peut-il à la fois être sage et fou? nous lui répondrons : Regarde les arts qui sont à l'usage des hommes, comment celui qui, par exemple, est un très sage grammairien est un très sot artisan; ou encore celui qui est un très sage pilote est fou dans l'art de la médecine. Ainsi il est possible, dans les affaires qui regardent Dieu d'être sage, et dans celles qui regardent le siècle, d'être fou (2).

(1) *In Epist. ad Rom.*, IX, 2.
(2) *In Epist. ad Rom.*, X, 36.

De même chacun a sa perfection propre :

S'il est souvent question du dixième jour (dans l'Écriture) c'est que, bien qu'il n'existe qu'une seule perfection totale, cependant chacune des vertus particulières que nous tentons de développer en nous possède sa propre perfection et la manifeste quand nous accomplissons intégralement et parfaitement les actes de cette vertu. Si l'homme violent désire acquérir la vertu de douceur, il commence sans aucun doute par manquer en beaucoup de points, jusqu'à ce qu'après de longs efforts, il fasse passer dans sa nature l'usage acquis à force de temps. Lorsqu'il a obtenu ce qu'il s'était proposé, il possède la perfection de la douceur, mais il ne possède pas pour autant la perfection de toutes les vertus. Ainsi chaque vertu a sa perfection propre. Et beaucoup d'événements sont rapportés au dixième jour, pour marquer que beaucoup de perfections particulières tendent à une fin unique (1).

III. Impuissance de la philosophie.

Si chrétiens et philosophes sont d'accord pour proclamer l'existence de la loi naturelle et pour définir la vertu, il faut cependant reconnaître que les philosophes n'ont pas su faire pratiquer leurs doctrines par leurs disciples. Ce qui frappe Origène, c'est d'abord la stérilité, l'impuissance pratique des plus belles et des plus

(1) *In lib. Jesu Nave, hom.* IV, 3 ; édit. Baehrens, t. II, p. 312-313.

sages théories. Aussi retrouve-t-il l'image des sciences et des philosophies profanes dans la description des plaies qui frappent les Égyptiens.

Pour que rien ne manque aux lois allégoriques, les eaux sont changées en sang et leur sang abreuve l'Égypte. Les eaux de l'Égypte sont les doctrines erronées et glissantes des philosophes : parce qu'elles ont trompé les enfants et les jeunes gens dans leur intelligence, quand la croix du Christ a montré à ce monde la lumière de la vérité, le châtiment de leur mort et le prix de leur sang sont réclamés à ces doctrines. C'est ainsi que le Seigneur lui-même dit : « Tout le sang qui a été répandu sur la terre depuis le sang du juste Abel jusqu'au sang de Zacharie sera réclamé à cette génération (Matth., xxiii, 35-36). »

Par la seconde plaie, où sont produites des grenouilles, je pense que sont indiqués par manière de figure les chants des poètes qui, par leurs modulations vaines et gonflées, semblables aux cris des grenouilles, ont apporté à ce monde des fables trompeuses. Car cet animal n'est utile à rien autre qu'à pousser des cris désagréables et importuns.

Ensuite apparaissent les moustiques. Cet animal se suspend par les ailes en volant dans l'air, mais il est si subtil et si petit que l'œil peut à peine le voir sans une grande attention. Il possède cependant un aiguillon perçant, si

bien que celui qui ne peut le voir quand il vole le sent quand il pique. Ce genre d'animal peut, à mon avis, être très justement comparé à la dialectique, qui pique les âmes par les aiguillons subtils des mots, et les circonvient avec tant d'habileté que l'homme trompé ne voit ni ne comprend comment il est trompé.

En quatrième lieu, je comparerais les scarabées à la secte des cyniques, qui aux autres malhonnêtetés de leurs tromperies ajoutent que le plaisir et la passion sont le souverain bien. Parce que le monde a d'abord été trompé par ces erreurs, la parole et la loi de Dieu le lui reprochent par des corrections telles que la qualité des châtiments lui fasse reconnaître les qualités de sa propre erreur.

Si, en cinquième lieu, Dieu frappe de mort les animaux et les troupeaux d'Égypte, la folie et la sottise des hommes sont ici punies, qui ont donné, tels des animaux sans raison, le nom et le culte de Dieu à des figures non seulement d'hommes, mais de bêtes, vénérant Jupiter Hammon dans le bélier, Anubis dans le chien, adorant Apis dans le taureau, et tous les autres prodiges divins qu'honore l'Égypte : de la sorte les hommes ont eu le misérable supplice de ceux en qui ils voyaient quelque chose de divin (1).

(1) *In Exod., hom.* IV, 6; édit. Baehrens, t. I, p. 178-179.

D'une manière plus précise encore, Origène, en argumentant contre Celse, cite des faits. Voici d'une part la multitude des croyants, qui n'ont pas été convertis par les discours de la sagesse humaine, et qui cependant, du jour de leur venue à l'Église, ont changé leurs mœurs.

Il n'est pas étonnant que l'ordre, la composition, l'élégance des discours philosophiques aient pu convertir quelques hommes et les amener à la pratique de la vertu. Mais lorsque nous considérons ces discours que Celse appelle simples et qui, comme des incantations, sont remplis de vertu; lorsque nous contemplons ces paroles qui, naturellement, font passer des multitudes de la vie des passions à l'existence la plus réglée, de l'injustice à la justice, de la lâcheté et de la timidité à un courage assez grand pour leur faire mépriser la mort même, grâce à la piété qui se manifeste en eux, comment ne nous étonnerions-nous pas justement de la puissance qui est en elles? La parole de ceux qui, au commencement, ont été chargés d'enseigner cette doctrine et qui ont souffert pour établir les églises de Dieu, leur prédication n'ont pas été faites avec une persuasion semblable à celle qui est dans les annonciateurs de la sagesse de Platon ou de quelque autre philosophe, qui ne sont que des hommes et ne possèdent que la nature humaine. La démonstration donnée par Dieu aux apôtres de Jésus faisait naître la foi de

l'Esprit et de la puissance. C'est pourquoi leur parole s'est répandue avec la plus grande rapidité ; ou plus exactement la parole de Dieu, qui transformait par eux beaucoup d'hommes portés au mal par la nature et par l'habitude. Ceux qu'aucun homme n'avait transformés, même par les châtiments, cette parole les a changés, les a transformés et les a affermis selon la volonté divine (1).

Et voici d'autre part les doctrines des philosophes, avec leurs enseignements corrompus et l'impuissance de leurs disciples :

Quels sont donc les médecins dont nous détournons les simples? On ne va pas supposer que la conversion à la religion nous ramène aux philosophes, ni que nous regardions comme des médecins ceux dont nous détournons les fidèles. Alors on ne répondra pas à la question, faute de savoir où trouver ces médecins ; ou bien on les cherchera parmi les simples, eux qui enseignent le polythéisme et tout ce que peuvent dire les simples...

Et quand bien même nous défendrions à nos malades d'appeler à leur aide la philosophie d'Épicure et les médecins épicuriens qui les ont séduits, n'aurions-nous pas raison de le faire? Nous les délivrons ainsi de la maladie

(1) *Contra Cels.*, III, 68; édit. KOETSCHAU, t. I, p. 260, 22-261, 10.

mortelle où les ont précipités les médecins de Celse en leur dérobant la Providence et en faisant du plaisir le Souverain Bien. Je veux même que nous empêchions ceux que nous attirons à nos doctrines de recourir aux remèdes des autres philosophes : des péripatéticiens qui suppriment la Providence et nient les relations de l'homme avec Dieu : ne nous montrerons-nous pas pieux en les soignant et en les guérissant, en leur persuadant de se confier au maître de toutes choses? Ne soignerons-nous pas ceux qui croient en nous, des graves blessures que leur avait faites la doctrine des philosophes? Je veux encore que nous les empêchions d'aller trouver les stoïciens qui, pensant et enseignant publiquement que Dieu est sujet à la corruption, que son essence est corporelle, changeante et susceptible de toutes les formes, croient de plus que tout périra, excepté Dieu. Aurions-nous tort de préserver les autres de tels égarements pour les former aux leçons de la piété et leur apprendre qu'ils doivent se consacrer sans réserve au Créateur et le reconnaître avec admiration comme l'auteur de la doctrine chrétienne qui a pris soin de répandre sur toute la terre ses salutaires enseignements pour la conversion des âmes? Quand même enfin nous guéririons les âmes corrompues par ces médecins qui enseignent la folie de la métempsycose et dégradent une nature raisonnable jusqu'à

la faire passer dans la brute ou dans quelque substance insensible, ne serait-ce pas les rendre meilleurs que de leur persuader que Dieu ne punit pas le méchant par la perte du sentiment et de la raison, mais que les tribulations et les châtiments infligés par Dieu aux pervers sont autant de remèdes par lesquels il les invite à s'amender et à revenir à lui? Voilà ce que pensent les chrétiens qui vivent selon la prudence; voilà ce qu'ils enseignent aux simples, comme des pères à leurs enfants.

Nous n'allons donc pas dire aux enfants ou aux paysans stupides : Fuyez les médecins; nous ne disons pas davantage : Prenez garde à la science; nous n'enseignons pas que la science est mauvaise; nous ne sommes pas assez fous pour déclarer que la science détourne les hommes de la santé spirituelle ou que jamais quelqu'un a été corrompu par la science... (1).

IV. La Conversion chrétienne.

On ne manque pas de s'étonner en face des admirables résultats obtenus par la prédication de l'Évangile; quelques-uns sont même tentés de les nier, sous prétexte qu'on ne change pas sa nature. Origène ne conteste pas ce principe; mais il affirme que la nature humaine est capable de bien, et qu'avec le secours de Dieu elle peut, sans trop de peine, pratiquer les plus hautes vertus.

(1) *Contra Cels.*, III, 75; édit. KOETSCHAU, t. I, p. 266-267.

Celse dit encore qu'il est très difficile de changer complètement la nature. Nous, qui savons qu'unique est la nature de toutes les âmes raisonnables et qu'aucune d'elles n'a été faite entièrement mauvaise par le Créateur, mais que beaucoup d'hommes sont devenus mauvais par suite de l'éducation, des mauvais conseils, des exemples, de telle manière qu'en certains d'entre eux la méchanceté est comme une nouvelle nature, nous tenons pour assuré que non seulement il n'est pas impossible, mais même qu'il n'est pas extrêmement difficile à la parole divine de changer la méchanceté même devenue naturelle, pourvu que l'on admette qu'il faut croire au Dieu suprême et tout faire avec l'intention de lui plaire. Aux yeux de Dieu, « le méchant et le juste ne sont pas jugés dignes d'un même honneur (*Iliade*, IX, 319) » et « le paresseux et l'homme d'action obtiennent un sort différent (*Iliade*, IX, 320) ». Que si, pour quelques-uns, il est très difficile de se convertir, il faut en chercher la cause dans leur volonté qui refuse d'admettre que le Dieu suprême est pour chacun un juste juge de toutes les actions qu'il a faites pendant la vie. Car, pour réaliser ce qui semble extrêmement difficile, et, si je puis parler par hyperbole, tout près de l'impossible, la volonté et l'exercice sont de puissants moyens. La nature humaine, quand elle le veut, peut, grâce à l'exercice et à l'étude, marcher sur

un câble tendu au milieu du théâtre, en l'air, et y porter des fardeaux de plus en plus lourds : lui serait-il impossible, si elle le veut, de vivre selon la vertu, même si au début elle était très vicieuse (1)?

Un peu plus loin, Origène précise la nature et le rôle de ce secours divin :

Suivant nous, Dieu ne secourt aucun homme méchant qui ne soit déjà incliné à la vertu, et il ne rejette aucun juste; il ne secourt personne et n'a pitié de personne — si je puis employer ici le mot usuel de pitié — à cause des lamentations répandues; mais ce sont ceux qui se sont vivement condamnés eux-mêmes pour leurs propres péchés, ceux qui pleurent et lamentent sur leur perte, ceux qui prouvent qu'ils ont réellement changé leur manière d'être, que Dieu reçoit à cause de leur pénitence, ceux qui se sont convertis de la vie pécheresse. A de tels hommes, la vertu accorde le pardon, en habitant en leurs âmes après en avoir chassé la méchanceté antérieure. Même si la vertu n'était pas encore installée, pourvu que l'âme eût suffisamment progressé, ce progrès même serait suffisant pour rejeter en quelque manière et exténuer la fange de la méchanceté, de telle sorte que

(1) *Contra Cels.*, III, 69; édit. KOETSCHAU, t. I, p. 261.

celle-ci n'existerait pour ainsi dire plus dans l'âme (1).

Tous les chrétiens, au jour de leur baptême, se sont engagés au service de Dieu ; ils ont promis de renoncer au démon. N'est-il pas naturel qu'ils tiennent à se montrer fidèles à des engagements aussi graves ? A ses auditeurs, Origène tient à rappeler leurs serments :

Voyons donc quand nous avons fait ces promesses, quand nous avons dénoncé au démon ces paroles. Que chaque fidèle se souvienne du temps où il est venu aux eaux du baptême, où il a reçu les premiers sceaux de la foi, où il s'est approché de la source du salut, des paroles qu'il a prononcées alors et des renoncements qu'il a faits au diable : qu'il n'userait plus de ses pompes ni de ses œuvres, et qu'il n'obéirait plus jamais en ses esclavages et à ses voluptés (2)...

... Chacun de nous a commencé par être la cité du roi du Séon, du roi orgueilleux, car régnaient en nous la sottise, l'orgueil, l'impiété, et tout ce qui vient du diable ; mais lorsqu'a été combattu et vaincu le fort, que ses instruments lui ont été enlevés, nous sommes devenus les cités d'Israël et l'héritage des saints : si toutefois la puissance qui dominait d'abord en nous a été complètement détruite,

(1) *Contra Cels.*, III, 71 ; édit. KOETSCHAU, t. I, p. 263.
(2) *In Numer., hom.* XII, 4 ; édit. BAEHRENS, t. II, p. 105, 24-106, 2.

si l'arbre stérile a été coupé, si le roi orgueilleux a été repoussé, et si nous sommes soumis à ce roi qui dit : « Apprenez de moi, que je suis doux et humble de cœur (MATTH., XI, 29) (1). »

Qu'on ne prétende pas d'ailleurs, comme le font les païens, à la suite de Celse, que l'Église admette dans son sein n'importe quelles recrues. Si les chrétiens sont appelés à la vertu et s'ils la pratiquent réellement, c'est qu'ils ont été choisis et préparés. Seuls sont admis au baptême ceux qui s'en sont rendus dignes par leur conduite, au cours du catéchuménat. Les autres, ceux qui n'offrent pas de garanties suffisantes pour l'avenir, sont chassés avant d'avoir reçu le sacrement de l'initiation.

S'il est impossible d'accuser ceux qui, par humanité, vont sur les places publiques pour instruire le peuple, voyons si les chrétiens ne font pas plus et mieux encore pour amener les foules à la vertu. Les philosophes qui parlent en public ne choisissent pas leurs auditeurs, mais tous ceux qui veulent s'arrêtent et écoutent. Les chrétiens, dans toute la mesure du possible, commencent par éprouver les âmes de ceux qui veulent les entendre, et ils les forment en particulier. Lorsque les auditeurs semblent avoir fait suffisamment de progrès, avant d'entrer dans la communauté, dans la volonté de vivre vertueusement, alors seule-

(1) *In Numer., hom.* XIII, 1; *id.*, p. 108.

ment on les introduit; mais on a soin de faire un groupe de ceux qui ont récemment commencé et viennent d'être introduits : ils n'ont pas encore reçu le sacrement de la purification. Un autre groupe est formé de ceux qui, selon leurs forces, ont établi leur décision de ne rien vouloir que ce qui plaît aux chrétiens : parmi ceux-ci sont rangés des hommes destinés à interroger la vie et la conduite de ceux qui se présentent afin d'empêcher l'entrée à l'assemblée de ceux qui commettraient des crimes; les autres ils les reçoivent de toute leur âme et les préparent à devenir chaque jour meilleurs. Telle est la conduite des chrétiens à l'égard des pécheurs et spécialement des impudiques : on les chasse des assemblées (1).

On voudrait pouvoir citer ici les passages nombreux de ses homélies, dans lesquels Origène s'adresse spécialement aux catéchumènes et les exhorte à la vertu : ces textes formeraient le plus éloquent commentaire de la réponse à Celse. Rappelons du moins un texte, emprunté aux homélies sur Ezéchiel, dans lequel le prédicateur supplie ses auditeurs d'être lavés pour le salut et de se préparer au baptême par une vie réellement sainte et mortifiée.

Tous ne sont pas lavés pour le salut (Cf. Ezech., xvi, 4). Nous qui avons reçu la grâce du baptême au nom du Christ, nous avons été

(1) *Contra Cels.*, III, 51; édit. Koetschau, t. I, p. 247.
(2) *In libr. Iesu Nave, hom.* III, 5; édit. Baehrens, t. II, p. 307.

lavés, mais je ne sais qui a été lavé pour le salut. Simon a été lavé, et, après avoir reçu le baptême, il demeurait dans la compagnie de Philippe, mais parce qu'il n'avait pas été lavé pour le salut, il a été condamné par celui qui lui dit dans l'Esprit Saint : « Que ton argent soit avec toi pour ta perte (*Act.*, VIII, 17). » Il est extrêmement difficile que celui qui est lavé le soit pour le salut. Faites attention, catéchumènes; écoutez; et, d'après ce qui vous est dit, préparez-vous vous-mêmes tandis que vous êtes catéchumènes, tandis que vous n'êtes pas encore baptisés; puis venez à la piscine et soyez lavés pour le salut; ne soyez pas lavés, comme beaucoup qui sont lavés, mais non pour le salut, qui reçoivent l'eau et ne reçoivent pas l'Esprit Saint. Celui qui est lavé pour le salut reçoit et l'eau et l'Esprit Saint. Parce que Simon n'a pas été lavé pour le salut, il a reçu l'eau et non l'Esprit Saint, et il a cru que le don de l'Esprit pouvait être acheté à prix d'argent (1).

Si l'Église seule procure à ses enfants le bienfait du salut, si seuls les chrétiens sont capables de persévérer dans le bien, comment s'étonner de l'émotion avec laquelle Origène parle de la venue du Sauveur et des transformations qu'a accomplies, dans l'humanité, la prédication de l'Évangile. Contentons-nous, puisqu'il faut se borner, de citer deux passages. Le premier dé-

(1) *In Ezech.*, *hom.* VI, 5; édit. BAEHRENS, t. III, p. 383.

crit les bienfaits procurés par le mystère de l'Incarnation.

Ce qui avait été prédit de la venue du Christ, voyons si cela a été réalisé. Les chemins obliques, dit le prophète, deviendront droits. Chacun de nous était oblique, si même il ne le reste pas jusqu'à présent; et par l'arrivée du Christ dans chacune de nos âmes, les chemins obliques sont devenus droits. Que te sert-il en effet que le Christ soit jadis venu dans la chair, s'il n'est pas aussi venu dans ton âme. Prions pour que son avènement se réalise chaque jour en nous, et que nous puissions dire : Je vis, ou plutôt ce n'est plus moi, c'est le Christ qui vit en moi. Si le Christ vit en Paul et n'est pas en moi, à quoi bon? mais lorsqu'il sera venu en moi, que j'aurai joui de lui, comme Paul en a joui, alors, je parlerai semblablement à Paul : Je vis, ou plutôt ce n'est pas moi, c'est le Christ qui vit en moi.

Voyons encore les autres bienfaits annoncés dans la venue du Christ. Rien n'était plus âpre que toi. Songe à tes passions de naguère, à tes colères, à tous tes vices, si toutefois ils ont disparu, et comprends que rien n'était plus âpre, et, pour parler clairement, plus inégal. Ta conduite était inégale, tes paroles et tes œuvres étaient inégales. Voici qu'est venu mon Seigneur Jésus; et il a aplani tes

aspérités; il a changé en voies droites tes détours, de sorte qu'en toi est apparu un chemin facile, très pur, et sans obstacle, et qu'en toi s'avance Dieu le Père, qu'en toi le Christ Seigneur construit une maison, en disant : Le Père et moi nous viendrons et nous ferons en lui une demeure (1).

Le second rappelle que, hors de l'Église, il n'y a pas de salut. Origène, sur ce point, n'enseigne pas autre chose que l'unanimité des docteurs catholiques.

Si quelqu'un veut être sauvé qu'il vienne dans la maison de celle qui fut naguère une prostituée (2). Même s'il a fait partie du peuple juif, qu'il vienne à cette maison afin de pouvoir obtenir le salut; qu'il vienne à cette maison où le sang du Christ est le signe de la rédemption. Pour ceux qui ont dit : que son sang soit sur nous et sur nos enfants, le sang du Christ est en condamnation. Car Jésus avait été placé pour la ruine et pour la résurrection de beaucoup, et à ceux qui contredisent son signe, son sang est répandu pour le châtiment; à ceux qui croient, pour le salut. Que personne donc ne se persuade, que personne ne se trompe soi-même. Hors de cette maison, c'est-à-dire de l'Église, nul n'est sauvé. Si l'on

(1) *In Luc., hom.* XXII; P. G., XIII, 1857.
(2) Il s'agit de Rahab, qui accueillit les espions de Josué, envoyés à Jéricho (Jos., II, 1 ss.).

en sort, on est responsable de sa mort. Là est le signe du sang, parce que là est la purification qui est produite par le sang (1).

(1) *In Iesu Nave. hom.* III, 5 ; édit. Baehrens, t. II, p. 307. Sur la doctrine de l'Église dans les œuvres d'Origène, il faut voir les pages pénétrantes de P. Batiffol, *L'Église naissante et le catholicisme*, Paris, 1909, p. 355-397.

CHAPITRE II

L'IDÉAL

Origène témoigne d'un esprit trop averti, il a acquis des âmes une trop grande expérience, pour ne pas savoir que tous les chrétiens ne sont pas des saints, et que les meilleurs eux-mêmes ont sans cesse besoin d'exhortations à la pratique de la vertu. Ses homélies sont remplies de pareilles leçons.

Mais il garde intacte sa foi à l'idéal chrétien ; et lorsqu'il écrit son apologie contre Celse, il se plaît à tracer des tableaux un peu idylliques peut-être, mais pourtant ressemblants dans leurs traits essentiels des mœurs des fidèles. Il est bon de se remettre sous les yeux ces tableaux.

I. Les mœurs juives.

Déjà chez les Juifs, Origène trouve le prototype des vertus chrétiennes. Philon d'Alexandrie avait mis à la mode les descriptions idéalisées de la vie juive. Origène s'inspire de ce modèle pour rappeler à ses lecteurs la sainteté du peuple choisi.

Si l'on étudie la vie des Juifs depuis ses débuts et l'ordonnance des lois, on trouvera que ce furent des hommes montrant sur la terre l'ombre d'une vie céleste. Chez eux,

rien n'était tenu pour Dieu sinon le Dieu suprême; personne n'était admis des faiseurs d'images. Nul peintre d'animaux, nul fabricant de statues dans leur république. La loi rejetait tous ces hommes afin qu'on n'eût aucune occasion de faire des statues : car celles-ci troublent les hommes peu intelligents et détournent de Dieu vers la terre les yeux de l'âme. Il y avait donc chez eux une loi ainsi conçue : « Ne péchez pas et ne vous faites pas à vous-mêmes d'image taillée; aucune image : ressemblance de mâle et de femelle; ressemblance de toutes les bêtes qui sont sur la terre; ressemblance de tout oiseau volant qui vole sous le ciel; ressemblance de tout reptile qui rampe sur la terre, ressemblance de tout poisson qui est dans les eaux sous la terre (*Deut.*, IV, 16-18). » Cette loi voulait que les Juifs, s'attachant à la vérité de chaque être, ne fissent rien en dehors de la vérité et n'eussent pas d'images menteuses du mâle et de la femelle, de la nature des bêtes, du genre des oiseaux, des reptiles ou des poissons. Ceci encore était chez eux auguste et vénérable : « Si tu regardes le ciel et que tu voies le soleil, la lune et les étoiles et tout l'ornement du ciel, ne te laisse pas tromper, ne les adore pas et ne les sers pas (*Deut.*, IV, 19). »

Combien était admirable la police d'un état où l'efféminé ne pouvait se montrer en public,

d'où les prostituées, excitation des passions de la jeunesse, étaient bannies. Il y avait encore des tribunaux composés des hommes les plus justes, de ceux qui, pendant longtemps avaient donné la preuve d'une vie sainte : c'est à eux qu'étaient remis les jugements. A cause de la pureté de leurs mœurs et de leur conduite plus qu'humaine, on les appelait des dieux, selon la manière de parler spéciale aux Juifs. On pouvait voir une nation entière adonnée à la philosophie. Son zèle à entendre les lois divines avait établi les sabbats et les autres jours de fête. Que dire encore de l'ordre des prêtres et des sacrifices qui renfermaient d'innombrables symboles découverts aux amis de la science?

Parce qu'il n'y a rien de stable dans la nature humaine, il fallait que même cet état déchût peu à peu de sa pureté primitive. La Providence le transforma donc, de même que tout ce qui a besoin de changement; et, à la place des Juifs, elle fit venir de partout des hommes fidèles à qui elle livra la religion sainte enseignée par Jésus (1).

Inutile d'ajouter qu'il ne faut pas chercher ici un portrait trop ressemblant. Sans doute y a-t-il encore une certaine idéalisation dans le tableau parallèle des mœurs chrétiennes. Mais ici Origène parle de choses

(1) *Contra Cels.*, IV, 31-32; édit. KOETSCHAU, t. I, p. 301, 8-302, 13. Cf. *Contra Cels.*, V, 42, t. II, p. 45-46.

qu'il connaît, et que chacun est d'ailleurs à même de vérifier. Aussi peut-on lui faire confiance.

II. Les mœurs chrétiennes.

Dieu qui a envoyé Jésus a détruit tous les projets des démons; en tout lieu de la terre habitée il a fait triompher l'Évangile de Jésus pour la conversion et la correction des hommes; il a fait naître partout des Églises qui s'opposent par leur constitution aux assemblées superstitieuses, désordonnées et injustes : car telles sont partout les mœurs dans les assemblées des cités. Quant aux Églises de Dieu instruites par le Christ, lorsqu'on les compare aux assemblées des peuples parmi lesquels elles pérégrinent, elles sont comme des luminaires dans le monde. Qui en effet n'avouerait pas que ceux qui sont dans les Églises les plus petits par comparaison aux meilleurs, ne sont beaucoup meilleurs que ceux qui sont dans les assemblées populaires?

L'Église de Dieu qui est à Athènes par exemple est douce et fidèle, elle veut plaire au Dieu suprême : l'assemblée des Athéniens est turbulente, et n'est en rien comparable à l'Église de Dieu qui est en cette ville. On dira la même chose de l'Église de Dieu qui est à Corinthe et de l'assemblée du peuple de Corinthe, ou, pour donner un autre exemple,

de l'Église de Dieu qui est à Alexandrie et de l'assemblée du peuple alexandrin. Si celui qui entend ce discours est bien disposé et s'il cherche les choses en toute vérité, il admirera celui qui a voulu et qui a pu faire que les Églises de Dieu soient partout établies, pérégrinant avec les assemblées des peuples qui sont en chaque cité. De même encore, si l'on compare le sénat de l'Église de Dieu au sénat de chacune des cités, on trouvera que certains sénateurs de l'Église seraient dignes de vivre dans la cité de Dieu, si cette cité se trouvait dans l'univers. Et les sénateurs des cités terrestres ne portent dans leurs mœurs rien qui les rende dignes de cette situation élevée qui semble les placer au-dessus de leurs concitoyens. De même, il faut comparer le chef de l'église de chaque ville au chef civil des citoyens : on verra de la sorte que, parmi les sénateurs et les chefs de l'Église de Dieu, même ceux qui sont inférieurs aux autres et qui vivent dans le relâchement par rapport aux plus fidèles, devancent par leurs progrès dans la vertu ceux des sénateurs et des chefs qui, dans les cités, brillent du plus vif éclat (1).

Origène vient de comparer les cités humaines et leurs assemblées populaires à l'Église, les sénats des

(1) *Contra Cels.*, III, 29-30; édit. KOETSCHAU, t. I, p. 227.

cités terrestres au sénat de la cité de Dieu. Plus loin, il oppose l'enseignement donné par les maîtres chrétiens aux leçons des philosophes. Cette opposition est saisissante.

Celse se moque de ceux qui chez nous enseignent la parole et qui s'efforcent de toute manière d'élever les âmes vers le Créateur de l'univers, qui apprennent comment il faut mépriser toutes les choses visibles, temporelles et sensibles, et tout faire pour entrer en communion avec Dieu, pour contempler les choses intelligibles et invisibles, pour vivre dans la béatitude avec Dieu et les amis de Dieu. Il compare ces docteurs aux tisserands, aux cordonniers, aux foulons, aux plus rustres des hommes; il prétend qu'ils attirent au mal des enfants, presque des nouveau-nés et des femmelettes afin de les détourner de leurs parents et de leurs maîtres et de les attirer à eux. De quel père prudent, de quel maître capable d'enseigner la vertu détournons-nous les enfants et les femmes, à Celse de le montrer; à lui de comparer la doctrine que nous enseignons aux enfants et aux femmes à celle qu'ils ont reçue auparavant; à lui de dire de quels enseignements nobles et bienfaisants nous détournons les femmes et les enfants pour les amener au mal. Jamais il ne pourra donner semblable démonstration. Bien au contraire, nous détournons les femmes de l'impureté,

nous les rapprochons de leurs maris; nous les éloignons de la manie du théâtre, de la folie de la danse, de la superstition; quant aux garçons qui atteignent l'âge critique et qui frissonnent sous la fièvre de la volupté, nous réfrénons leurs passions, non seulement en leur montrant la honte du péché, mais encore le danger qui menace l'âme des impudiques, les châtiments qui l'attendent, les peines qui lui sont réservées.

Quels sont au contraire ces maîtres, sur lesquels s'appuie Celse comme s'ils enseignaient le bien et que nous accusons de délire et de folie? Peut-être appelle-t-il bons et non pas insensés les maîtres qui entraînent les femmes à la superstition et aux spectacles impurs. Peut-être trouve-t-il sains d'esprit les maîtres qui conduisent et attirent les jeunes gens à tous les crimes que nous savons être commis très souvent par eux. Pour nous, nous appelons de toutes nos forces à notre religion même ceux qui viennent des écoles philosophiques, et nous leur en recommandons l'excellence et la pureté. Celse le nie et déclare que nous nous contentons d'appeler les sots : à quoi nous lui répondons : Si tu nous accusais de détourner de la philosophie ceux qui s'y étaient auparavant adonnés, tu ne dirais pas la vérité, mais ton accusation aurait quelque chose de spécieux. Maintenant, en disant que nous enlevons à de bons maîtres ceux qui viennent à

nous, montre qu'il y a d'autres maîtres en dehors des philosophes ou de ceux qui enseignent une vérité bienfaisante. Mais il n'y en a pas d'autres (1)...

Aussi Origène ne craint-il pas de prendre l'offensive. Celse traite les chrétiens de vers et de fourmis; il les méprise et les regarde avec un arrogant dédain. Mais ces petits et ces pauvres ne méritent-ils pas réellement le nom d'hommes, de préférence aux sages du paganisme et à leurs disciples? Les accents de l'apologiste atteignent ici l'éloquence.

Si les Juifs et les chrétiens, à cause des dogmes que désapprouve Celse et qu'il semble n'avoir jamais connus, sont des vers et des fourmis, tandis que les autres ne méritent pas ces noms, comparons donc ces dogmes universellement manifestes des Juifs et des chrétiens à ceux des autres hommes. Ceux qui pensent que certains hommes ne sont que des vers et des fourmis admettront sans doute que les vers, les fourmis et les grenouilles ont abandonné la saine notion de Dieu, adorent par un simulacre de piété soit des animaux sans raison soit des statues ou des créatures, alors que, partant de la beauté du monde, ils auraient dû adorer le créateur lui-même; les hommes au contraire et ceux qui sont plus que des hommes peuvent s'élever, en suivant la raison,

(1) *Contra Cels.*, III, 56-57; édit. KOETSCHAU, t. I, p. 251 sq.

depuis les pierres et le bois, depuis la matière estimée la plus précieuse, l'argent et l'or, monter depuis les merveilles du monde jusqu'à celui qui a fait l'univers, se confier à lui, le prier comme le seul capable de veiller sur tout ce qui est, de connaître les pensées de tous, d'entendre les prières de tous, et finalement faire toutes leurs actions en sa présence et se garder de dire ce qui ne lui plaît pas, puisqu'il entend tout.

Si une telle piété qui n'est vaincue ni par les fatigues, ni par le danger de mort, ni par les raisons persuasives, n'empêche en rien ceux qui la pratiquent d'être comparés à des vers, même s'ils avaient pu l'être avant de devenir aussi pieux, est-ce que ceux qui triomphent des plus violents entraînements de la volupté qui énerve et amollit les cœurs, et qui en triomphent par cela seul qu'ils sont persuadés de ne pouvoir pas être les familiers de Dieu s'ils ne s'élèvent pas jusqu'à lui par la tempérance, nous paraissent être les frères des vers, les parents des fourmis, les proches des grenouilles? Quoi donc? l'éclat de la justice qui observe à l'égard du prochain les lois de la parenté, de la communauté, de la justice, de la charité, de la bonté, n'empêche-t-il pas un homme d'être une chauve-souris? Ne sont-ce pas au contraire ceux qui tourbillonnent dans la volupté, comme le font la plu-

part des hommes, ceux qui vont indifféremment aux prostituées en prétendant que cela n'est en rien opposé au devoir, qui sont des vers dans la boue? Surtout lorsqu'on les compare à ceux qui ont appris à ne pas violer les membres du Christ et le corps habité par le Verbe pour en faire les membres d'une prostituée (cf. *I Cor.*, VI, 15); à ceux qui ont encore appris que le corps de l'être raisonnable, consacré au Dieu de l'univers, est le temple du Dieu qu'ils adorent, et qu'il devient tel lorsqu'on pense purement sur le Créateur; à ceux qui enfin ont en horreur de souiller le temple de Dieu par des voluptés illicites et qui tiennent la tempérance comme une piété envers Dieu.

Et je ne parle pas des autres vices humains, dont peut-être ne sont pas indemnes ceux qui semblent philosopher (car il y a beaucoup de bâtards dans les philosophies), et je ne dis pas qu'il y a beaucoup de fautes de ce genre chez ceux qui ne sont ni Juifs ni chrétiens. Mais j'affirme que ces fautes n'existent pas chez les chrétiens, si l'on cherche soigneusement qui est chrétien, ou, si l'on vient à les découvrir, qu'elles n'existent pas chez ceux qui viennent aux assemblées, qui prennent part aux prières communes et n'en sont pas exclus : à moins que, par hasard, un pécheur ne s'y soit introduit en cachette. Nous ne sommes donc pas des vers d'église, nous qui combattons les Juifs par

leurs propres Écritures Saintes et qui montrons que celui qui y est prophétisé est venu, qu'ils ont été eux-mêmes rejetés pour leurs péchés et que nous, qui avons reçu le Verbe, nous avons en Dieu les meilleures espérances parce que nous croyons en lui et que notre vie peut nous rapprocher de lui en nous purifiant de toute méchanceté et de tout vice (1).

III. La religion spirituelle.

Faut-il encore faire entrer dans la peinture du chrétien idéal ce que dit Origène de la piété et des fêtes, lorsqu'il répond aux difficultés proposées par le *Discours véritable* de Celse? Nous voudrions être assurés qu'il n'y a là aucun embellissement et que tout y est strictement conforme à la réalité. En tout cas, Origène explique admirablement l'attitude des fidèles et celle de l'Église par rapport à Dieu et au culte que nous lui devons, et la lecture de ces quelques pages reste pour nous pleine d'utilité.

L'apologiste explique d'abord que les vrais autels et les vrais temples sont ceux qui sont édifiés par la pratique des vertus dans les cœurs des hommes.

Celse nous accuse d'avoir en horreur la construction des autels, des statues et des temples parce que, dit-il, tel est le signe de la société secrète et mystérieuse qui est la nôtre. Ne voit-il pas que nos autels sont le cœur des justes, duquel montent véritablement, comme un encens intelligible d'agréable odeur, les

(1) *Contra Cels.*, IV, 26-27; édit. KOETSCHAU, t. I, p. 294.

prières issues d'une conscience pure? Aussi Jean dit-il dans l'Apocalypse : « L'encens, ce sont les prières des saints (*Apoc.*, v, 8) », et le Psalmiste : « Que ta prière soit comme un encens devant moi (*Psalm.*, CXL, 2). »

Les statues, les offrandes qui conviennent à Dieu ne sont pas celles qui sont préparées par des artisans grossiers, mais celles qui sont formées et polies au dedans de nous-mêmes par le Verbe de Dieu, les vertus, par lesquelles nous imitons le premier-né de toute créature, en qui sont les modèles de la justice, de la sagesse, du courage, de la prudence, de la piété et de toutes les autres vertus. En tous ceux donc qui, selon le Verbe divin, ont acquis en eux-mêmes la tempérance, la justice, le courage, la sagesse, la piété et les autres vertus, voilà quelles sont les statues par lesquelles nous trouvons convenable d'honorer le prototype de toutes les statues, l'image du Dieu invisible, le Dieu monogène. Ceux qui ont dépouillé le vieil homme avec ses actions et qui ont revêtu l'homme nouveau, qui a été renouvelé dans la connaissance selon l'image de son Créateur (cf. *Colos.*, III, 9-10), reçoivent la grâce d'être à l'image du Créateur; ils font en eux-mêmes des statues, telles que les veut le Dieu qui est au-dessus de tout (1).

(1) *Contra Cels.*, VIII, 17; édit. KOETSCHAU, t. II, p. 234.

Il rappelle ensuite que les fêtes chrétiennes ont une valeur spirituelle et sont célébrées dans les âmes.

Si l'on nous objecte ce qui se passe chez nous les dimanches ou les parascèves, ou le jour de Pâques ou à la Pentecôte, nous répondrons à cela que le chrétien parfait qui, par ses paroles, ses actions, ses pensées est constamment uni au Seigneur, au Verbe de Dieu, voit dans chaque jour un jour du Seigneur et célèbre un dimanche sans fin. Comme il se prépare sans cesse à la vie véritable et qu'il s'abstient des agréments de cette vie qui séduisent la multitude, comme il ne se nourrit pas de la prudence de la chair mais qu'il châtie son corps et le réduit en servitude, il célèbre une perpétuelle parascève. Et encore, comme il se souvient que « notre Pâque a été immolée, le Christ (*I Cor.*, v, 7) », et qu'il faut célébrer la fête en se nourrissant de la chair du Verbe, il n'est pas de jour où il ne fasse pas la Pâque, ce qui veut dire le passage, puisque par toutes ses pensées, toutes ses actions, toutes ses paroles, il sort des affaires de cette vie pour passer à Dieu et pour se hâter vers sa cité. De plus, celui qui peut dire avec vérité : « Nous sommes ressuscités avec le Christ (*Colos.*, II, 12) » et encore : « Dieu nous a ressuscités et nous a fait asseoir dans les lieux célestes, dans le Christ (*Ephes.*, II, 6) », celui-là est toujours dans les jours de la Pentecôte, surtout lorsque,

montant à l'étage supérieur comme les apôtres de Jesus, il s'applique à l'oraison et à la prière pour devenir digne du souffle impétueux qui descend du ciel, et qui, par sa violence, détruit la méchanceté des hommes avec tous ses fruits et pour mériter d'avoir quelque part aux langues de feu qui viennent de Dieu.

D'ailleurs, la plupart de ceux qui semblent croire ne sont pas aussi parfaits : ils ne veulent pas ou ne peuvent pas célébrer tous les jours de cette manière, et ils ont besoin, pour exciter leur mémoire, de modèles sensibles, qui empêchent leur souvenir de s'effacer. C'est à cela, j'imagine, que songeait Paul lorsqu'il appelle partie de fête (*Colos.*, II, 10) la fête célébrée en des jours déterminés : il signifie par là que la vie qui est sans tourment selon le Verbe divin ne se passe pas dans une partie de fête, mais dans une fête ininterrompue et perpétuelle. Remarque d'ailleurs, à propos de nos fêtes, que si on les compare aux fêtes publiques et aux cérémonies païennes, elles sont infiniment plus respectables que les fêtes publiques où la prudence de la chair se met en fête et excite les hommes à l'ébriété et à l'impudeur (1).

(1) *Contra Cels.*, VIII, 22-23; édit. KOETSCHAU, t. II, p. 239. Cf. *In Numer., hom.* XXIII, 3; édit. BAEHRENS, t. II, p. 214.

CHAPITRE III

LES VERTUS CHRÉTIENNES

Après l'idéal, voici la réalité. Ne croyons pas qu'Origène soit un pessimiste et qu'il regarde sous des aspects trop lamentables la vie des chrétiens de son temps. Il n'ignore rien des vertus que pratiquent les fidèles. Mais il voudrait voir l'Église plus parfaite encore qu'elle ne l'est; et il ne cesse pas, lorsqu'il prêche, de rappeler à ses auditeurs les grands devoirs qu'ils ont à remplir.

I. La dignité du chrétien.

Peu de pensées sont plus propres à éveiller dans les cœurs le sentiment du devoir, que celle de sa grandeur. On connaît les admirables exhortations de saint Léon le Grand : « Connais, ô chrétien, ta dignité. Devenu participant de la nature divine, ne reviens pas, par une conduite sans honneur à ton ancienne bassesse. Souviens-toi de quel chef et de quel corps tu es le membre. Songe que tu as été délivré de la puissance des ténèbres, que tu as été transféré à la lumière et au royaume de Dieu. » On se souvient aussi des pages émouvantes de Pascal sur la grandeur et la misère de l'homme. Les réflexions d'Origène sur l'immensité du cœur humain ne sont inégales ni aux unes ni aux autres :

Quelle voie préparer au Seigneur? Une voie terrestre? La parole de Dieu peut-elle pro-

gresser par un tel chemin? Ou faut-il préparer au Seigneur une route intérieure; disposer en notre cœur un sentier droit et égal? Oui, car telle est la voie par laquelle est venue la parole de Dieu, qui s'installe dans les entrailles de l'homme. Grand est le cœur de l'homme, spacieux, immense, si du moins il est pur. Veux-tu connaître sa grandeur et sa largeur? Regarde comment il reçoit la grandeur des sens divins. Lui-même, dit l'Écriture, m'a donné la connaissance de ce qui est; il m'a fait savoir l'ordre du monde, les œuvres des éléments, le commencement, la fin et le milieu des siècles, les vicissitudes des temps, le changement des mois, les cercles des années, la place des astres, la nature des animaux, les passions des bêtes féroces, la fureur des vents et les pensées des hommes, la multitude des arbres et la force des racines (*Sap.*, VII, 17). Tu vois qu'il n'est pas petit, le cœur de l'homme, pour embrasser tant de choses. Comprends encore que ce n'est pas la quantité du corps, mais sa puissance spirituelle qui embrasse tant de science et de vérité. Et pour amener les simples eux-mêmes à croire par les exemples de la vie quotidienne, voyons encore combien grand est le cœur de l'homme. Toutes les villes par lesquelles nous avons passé, nous les avons dans l'esprit, leurs caractéristiques, les plans de leurs places, leurs murailles, leurs édifices; tout cela reste

en notre cœur. La route que nous avons prise, nous la retenons dans la peinture et la description qu'en donne la mémoire. La mer que nous avons traversée, nous l'embrassons par la seule pensée. Il n'est pas petit, je l'ai déjà dit, le cœur de l'homme qui peut comprendre tant de choses. Et s'il n'est pas petit, la voie du Seigneur y est préparée; son chemin y est droit; la parole et la sagesse de Dieu s'y promènent(1).

Plus merveilleux encore sont le soin que Dieu prend de ses créatures et la sollicitude dont il fait preuve pour les amener au salut. Nous sommes ici au centre du grand mystère d'amour.

Je suis ému d'admiration devant cet étonnant mystère du souci que Dieu a de nous : il est si grand que Dieu souffre que ses anges soient accusés et grondés à cause de nous. Quand on confie un enfant à un pédagogue, si cet enfant ne semble pas élevé conformément à la noblesse de sa famille, c'est sur le pédagogue que tout de suite on fait retomber la faute, et c'est moins l'enfant que le pédagogue qui est grondé par le père, sauf dans le cas où l'enfant se serait montré trop méchant et aurait méprisé les avertissements du pédagogue, ou si, porté à la luxure et à l'impureté, il avait écouté les conseils de ceux qui l'entraînent au mal. Et qu'arrive-t-il à cette âme?

(1) *In Luc., homil.* XXI; P. G., XIII, 1856.

Apprends-le par les discours du prophète : « La fille de Sion, dit-il, sera abandonnée comme la tente dans la vigne, comme la maison du gardien dans le champ de citrouilles, comme la cité prise d'assaut (Is., I, 8). » Et encore : « Ses murailles seront détruites; elle sera foulée aux pieds; tous ceux qui passent sur la route la pilleront, et la bête sauvage y paîtra (Is., V, 5; *Psal.*, LXXIX, 13-14). » Voilà ce que souffrira l'âme si elle n'écoute pas les conseils de l'ange qui est préposé à son salut...

Veux-tu que je te montre encore davantage par les Écritures divines combien Dieu a plus de soin du salut des hommes que le diable de leur perte? Ne suffisait-il pas que les anges prissent soin d'eux contre les embûches des démons et contre ceux qui entraînent les hommes au péché! Le fils unique lui-même, le propre Fils de Dieu, dis-je, est là : c'est lui qui nous défend, qui nous garde, qui nous tire à lui. Écoute comment il parle : « Voici que je suis avec vous tous les jours jusqu'à la consommation des siècles (MATTH., XXVIII, 20). » Il ne suffit pas encore qu'il soit avec nous; mais il nous fait une sorte de violence pour nous entraîner au salut, car il dit ailleurs : « Lorsque j'aurai été élevé, j'attirerai tout à moi (IOAN., XII, 32). » Tu vois qu'il n'invite pas seulement ceux qui veulent, mais qu'il

entraîne les hésitants. Veux-tu apprendre comment il entraîne les hésitants? Il ne permet pas à celui qui le désire d'aller ensevelir son père, il ne lui donne pas une minute, mais il lui dit : Laisse les morts ensevelir leurs morts; et toi, suis-moi. A un autre, il dit : Celui qui, ayant mis la main à la charrue regarde en arrière n'est pas digne du royaume de Dieu.

Si tu veux être encore mieux instruit de ce mystère, je te montrerai par les Écritures que Dieu le Père lui-même ne néglige pas l'économie de notre salut, qu'il ne se contente pas de nous y appeler, qu'il nous y entraîne. Car le Seigneur dit dans l'Évangile : « Personne ne vient à moi, sinon celui que mon Père du ciel a attiré. » Le père de famille qui envoie ses serviteurs inviter ses amis aux noces de son fils, après que se sont excusés les premiers invités, dit aux serviteurs : Allez aux routes et aux carrefours, et tous ceux que vous trouverez, forcez-les d'entrer. Ainsi ne sommes-nous pas seulement invités par Dieu ; nous sommes tirés et poussés au salut.

Le Saint-Esprit ne manque pas à cette économie; c'est lui qui dit : Séparez-moi Paul et Barnabé pour l'œuvre à laquelle je les ai destinés; qui empêche Paul d'aller en Asie et l'oblige à aller à Jérusalem, tout en lui prédisant les chaînes et les prisons qui l'y attendent. (*Act.*, XIII, 2, XVI, 6, XX, 22.)

Si les anges du Seigneur entourent ceux qui le craignent pour les délivrer, si Dieu le Père, si le Fils, si l'Esprit Saint ne se contentent pas d'exhorter et d'appeler, mais entraînent les hommes au salut, comment Dieu ne prend-il pas beaucoup plus de soin de notre vie que nos ennemis de notre mort (1)?

Les prodiges accomplis jadis par le Seigneur en faveur des Hébreux ne sont que la figure des merveilles opérées chaque jour dans l'Église en faveur du chrétien. Le baptême est le véritable passage du Jourdain qui introduit les catéchumènes dans la terre de la promesse :

Ne t'étonne pas lorsqu'on te raconte ce qui a été accompli en faveur du premier peuple de Dieu, chrétien qui as passé les flots du Jourdain par le mystère du baptême : la parole divine te promet des choses beaucoup plus grandes et plus merveilleuses; elle te promet un chemin et un passage à travers l'air lui-même. Écoute saint Paul qui dit des justes : « Nous serons enlevés dans les nuages au-devant du Christ à travers l'air, et ainsi nous serons toujours avec le Seigneur (I *Thes.*, IV, 17). » Il n'y a absolument rien que craigne le juste; toute créature lui est soumise. Écoute encore les promesses que Dieu lui fait par le prophète en disant : « Si tu passes par le feu, la flamme

(1) *In Numer.*, *hom.* XX, 3; édit. BAEHRENS, t. II, p. 194-196.

ne te brûlera pas, car je suis le Seigneur ton Dieu (Is., XLIII, 2). » Tout lieu reçoit donc le juste, et toute créature lui rend le service qu'elle lui doit.

Ne crois pas que ces choses ont été faites autrefois, mais que pour toi, qui maintenant en entends le récit, rien de pareil n'arrive. Tout s'accomplit en toi au sens mystique. Toi, qui désires, après avoir abandonné les ténèbres de l'idolâtrie, venir à l'audience de la loi divine, tu quittes alors l'Égypte. Quand tu as été agrégé au nombre des catéchumènes et que tu as commencé à obéir aux préceptes de l'Église, tu as passé le mer Rouge; tu franchis les étapes du désert et tu t'appliques chaque jour à entendre la loi de Dieu et à regarder le visage de Moïse révélé par la gloire du Seigneur. Si tu es de plus venu à la fontaine mystique du baptême, et si, en présence de l'ordre sacerdotal et lévitique tu as été initié à ces vénérables et magnifiques sacrements que connaissent ceux qui ont le droit de les connaître, alors ayant passé le Jourdain par le ministère des prêtres, tu entreras dans la terre de la promesse, dans laquelle, après Moïse, c'est Jésus qui te reçoit et où il devient pour toi le guide d'un nouveau voyage. Et toi, en te rappelant de si grandes et de si nombreuses merveilles de Dieu, la division de la mer, l'arrêt des eaux du fleuve, tu diras : « Pourquoi donc, mer, as-tu

fui? et toi, Jourdain, pourquoi es-tu retourné en arrière? Montagnes, pourquoi avez-vous sauté comme des béliers, et vous, collines, comme des agneaux? » La parole divine et répondra et dira : « Devant le Seigneur la terre a été ébranlée, devant le Dieu de Jacob, qui a changé la pierre en source d'eau courante, et le rocher en torrent d'eaux vives (*Psal.*, CXIII, 5-8) » (1).

On comprend dès lors la prière ardente des fidèles qui demandent à Dieu d'avoir part avec les prophètes et les apôtres. Origène ne blâme pas cette prière, mais il montre à ses auditeurs les engagements qu'elle comporte et il les met en garde contre des enthousiasmes précipités que pourraient suivre de lamentables chutes.

Souvent nous disons dans nos prières : Dieu tout puissant, donne-nous notre part avec les prophètes, notre part avec les apôtres du Christ, afin que nous soyons trouvés avec le Christ lui-même. Quand nous disons cela, nous ne savons pas ce que nous demandons; car, en réalité, c'est dire : donne-nous de souffrir ce qu'ont souffert les prophètes; donne-nous d'être haïs comme l'ont été les prophètes; donne-nous de dire les paroles qui nous feront ainsi haïr, d'être exposés à autant d'épreuves que les apôtres. Car dire : donne-moi ma part avec les prophètes, sans que j'aie souffert

(1) *In libr. Jesu Nave, hom.* IV, 1; édit. BAEHRENS, t. II, p. 308-309.

ce qu'ont souffert les prophètes, sans que je consente à le souffrir, c'est injuste. Dire : donne-moi ma part avec les apôtres, sans vouloir ajouter sincèrement, avec les mêmes dispositions que Paul : « En peines extrêmement, en coups extrêmement, en emprisonnement plus qu'on ne peut dire, en dangers de mort souvent (*II Cor.*, XI, 23) », et le reste, c'est la chose la plus injuste qui soit. Si donc nous voulons être avec les prophètes, regardons la vie des prophètes, comment pour leurs reproches, leurs critiques, leurs invectives, ils se sont fait juger, traîner en justice, condamner, lapider, scier, torturer : ils ont péri par le glaive; ils ont porté des vêtements de peau de mouton, de peau de chèvre; rejetés, persécutés, maltraités, errant dans les solitudes (*Hebr.*, XI, 37-38)... Qu'y a-t-il donc d'étonnant si, quand on veut imiter la vie des prophètes, en critiquant, en invectivant le pécheur, on se fait maudire, haïr, persécuter (1).

II. Faiblesse de l'homme.

A la grandeur de l'homme s'oppose sa faiblesse. Appelé par Dieu au salut, comblé par Dieu des dons les plus précieux, le chrétien néglige trop souvent le soin de son âme; il se désintéresse de son éternité; et lorsqu'un prédicateur lui rappelle ses devoirs, ou place devant ses yeux le souvenir de l'enfer, il se moque de

(1) *In Ierem., hom.* XIV; édit. KLOSTERMANN, p. 119-120.

lui, et refuse de l'écouter. Les appels d'Origène se font particulièrement pressants :

Je crains bien que nous ne méritions le feu non pour l'un ou l'autre de nos membres, mais pour notre corps entier. Lorsque nos yeux se laissent séduire par des concupiscences défendues ou par des spectacles diaboliques, ne préparent-ils pas le feu qui les brûlera? Lorsque nos oreilles ne se détournent pas des conversations vaines ou des médisances, lorsque nos mains sont souillées par les meurtres, les rapines et les vols, lorsque nos pieds sont prompts à nous mener répandre le sang, lorsque nous livrons notre corps non pas au Seigneur, mais à la fornication, que faisons-nous autre chose que livrer notre corps à l'enfer? Mais lorsqu'on parle ainsi, on est moqué! Pourquoi? parce que la foi est absente. Autrement, si l'on te disait aujourd'hui que le juge du monde veut demain te brûler vivant, et si l'on t'accordait ensuite un seul jour de répit, que ne ferais-tu pas? à qui ne recourrais-tu pas? avec quelle humilité, quelles larmes, quels vêtements de pénitence ne te montrerais-tu pas? ne répandrais-tu pas toute ta fortune en faveur de ceux dont tu croirais que l'intercession peut te sauver? Ne rachèterais-tu pas ton âme au prix de tout ce que tu possèdes? Que si quelqu'un essayait de t'arrêter ou de te retarder, ne dirais-tu pas : que tout périsse au

regard de mon salut, que rien ne me reste, pourvu seulement que je vive? Pourquoi agirais-tu ainsi? Parce que tu n'aurais alors aucun doute, pourquoi en as-tu aujourd'hui? Aussi est-ce avec raison que le Seigneur dit : « Penses-tu que, lorsqu'il viendra, le fils de l'homme trouvera la foi sur la terre (Luc., XVIII, 8)? »

Et que parlé-je des dangers certains et indubitables? Si nous avons à défendre notre cause devant un juge terrestre qui paraisse craindre les lois, ne veillons-nous pas constamment, ne préparons-nous pas des cadeaux pour notre avocat, bien qu'il s'agisse d'un péril douteux, et que nous n'ayons à craindre que pour notre renommée ou nos biens? Pourquoi ne croyons-nous donc pas que nous paraîtrons tous devant le tribunal du Christ, où chacun devra rendre compte de ses propres actions, bonnes ou mauvaises? Si nous le croyions avec assurance, il en serait pour nous selon qu'il est écrit : « Ses richesses sauvent l'âme de l'homme (*Prov.*, XIII, 8). »

Mais comment pouvons-nous sentir, croire, comprendre de la sorte, lorsque nous ne venons même pas écouter la parole de Dieu? Qui d'entre vous, lorsqu'on lit l'Écriture, y prête attention? Dieu nous menace par le prophète; il déclare avec colère : « J'enverrai la faim sur la terre, non la faim du pain ni la

soif de l'eau, mais la faim de l'audition de la parole de Dieu (Am., VIII, 11). » Et maintenant, Dieu n'a pas envoyé la faim sur son Église, ni la soif de l'audition de la parole de Dieu. Car nous possédons le pain vivant qui est descendu du ciel, nous possédons l'eau vive qui jaillit pour la vie éternelle. Pourquoi nous faisons-nous mourir de faim et de soif au temps de la fécondité? C'est d'une âme paresseuse et languissante de souffrir la disette au milieu de l'abondance. N'avez-vous pas appris des Écritures divines que parmi les hommes s'élève le combat de la chair contre l'esprit, de l'esprit contre la chair? Ne savez-vous pas que si vous ne soignez que votre chair, si vous la dorlotez dans la mollesse et le luxe, elle deviendra nécessairement plus forte que l'esprit et en triomphera? Et si cela arrive, elle réduira l'esprit en son pouvoir et le forcera à obéir à ses lois et à ses vices.

Mais si tu viens fréquemment à l'église, si tu prêtes l'oreille aux lectures sacrées, si tu reçois l'explication des commandements divins, de même que la chair avec la nourriture et le repos, ainsi l'esprit sera fortifié avec les paroles de Dieu; et devenu plus vigoureux, il obligera la chair à lui obéir et à suivre ses lois. La nourriture de l'esprit, c'est la lecture des livres saints, la prière assidue, le discours doctrinal. C'est par de tels aliments qu'on le

nourrit, qu'on le fortifie, qu'on le rend victorieux. Parce que vous n'agissez pas ainsi, ne vous plaignez pas de la faiblesse de la chair; ne dites pas : nous voulons mais nous ne pouvons pas; nous voulons vivre dans la continence, mais nous sommes trompés par la fragilité de la chair et nous devons lutter contre ses aiguillons. C'est toi qui donnes des aiguillons à ta chair, toi qui l'armes et la rends puissante contre ton esprit, en la rassasiant de viandes, en l'inondant de vin, en la traitant mollement, en la nourrissant de plaisirs. Ne savez-vous pas que l'édifice de l'Église ne peut être construit de pierres malades? Écoutez ce que dit l'Apôtre : « Un peu de levain fait fermenter toute la masse. Chassez le vieux levain, afin d'être une pâte nouvelle (*I Cor.*, v, 6-7) (1). »

Il est vrai que les chrétiens n'adorent plus les idoles; mais, dans leurs cœurs, ils se font d'autres dieux, plus dangereux encore que les simulacres de pierre ou de bois et ce sont leurs passions, leurs vices, leurs concupiscences auxquels ils rendent un culte abominable.

Ne croyons pas, parce que nous n'adorons pas les idoles, que les reproches de l'Écriture ne s'adressent pas à quelques-uns d'entre nous. Chacun fait son Dieu de ce qu'il honore en premier, de ce qu'il admire et aime par

(1) *In Levit., hom.* IX, 7; édit. BAEHRENS, t. I, p. 430-432.

dessus tout. Or voici ce que, par son commandement, Dieu demande d'abord et surtout à l'homme : « Tu aimeras, dit-il, le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme, de toutes tes forces. » Il désire que toutes les affections de l'esprit humain soient en quelque manière occupées de lui, et sait que tout ce que l'homme aime de tout son cœur, de toute son âme et de toutes ses forces est Dieu pour lui.

Que maintenant chacun s'examine lui-même et que silencieusement il songe du fond du cœur à tout ce pour quoi il brûle d'une flamme d'amour, à quelles affections il se livre avec le plus d'ardeur. Vous-mêmes portez un jugement là-dessus. Pesez tout cela dans la balance de vos examens, et s'il y a quelque chose qui pèse plus que le reste dans cette balance de l'amour, c'est cela qui est notre Dieu. J'ai peur que, pour un trop grand nombre, l'amour de l'or ne l'emporte, que le poids de l'avarice ne fasse basculer le fléau. A un tel homme, le Seigneur dira : Tu ne peux pas servir Dieu et Mammon, c'est-à-dire l'avarice. Je crains qu'en d'autres hommes, l'amour de la passion et de la volupté ne pèse si fort qu'il les entraîne à terre; qu'en d'autres encore, l'amour de la gloire du siècle et le désir des dignités humaines ne soit plus lourd que tout; et je crois qu'il y en a bien peu qui, mesurant en eux-

mêmes leurs affections et les pesant dans une juste balance, trouvent que le poids de l'amour de Dieu est plus lourd que toutes les choses humaines.

Je sais quelqu'un qui avait tout pesé en soi-même avec un soin minutieux, et qui, après avoir constaté que toutes ses affections intérieures se tournaient du côté où était l'amour de Dieu, disait en toute confiance : « Ni la mort, ni la vie, ni les anges, ni les vertus, ni le présent, ni l'avenir, ni la hauteur, ni la profondeur, ni aucune autre créature ne pourra nous séparer de l'amour de Dieu qui est dans le Christ Jésus Notre-Seigneur (*Rom.*, VIII, 38-39). » Mais c'est Paul qui a pu parler ainsi et dire que ni le présent ni l'avenir, ni aucune autre créature ne pouvait le séparer de l'amour de Dieu. Puissions-nous aussi dire de la même manière que l'or, ni l'argent, ni les voluptés de la chair, ni la gloire du monde, ni les dignités caduques et éphémères, ni les délices corporelles, ni l'amour de notre femme et de nos enfants ne peut nous séparer de l'amour de Dieu. Qu'il nous soit permis de dire avec assurance que ni l'amour de la littérature séculière, ni les sophismes des philosophes, ni les rêveries des mathématiciens, ni l'examen du cours des astres, ni la divination qu'encourage la ruse trompeuse des démons, ni aucun amour de la prévision de l'avenir

poursuivie par des moyens illicites ne peuvent nous séparer de l'amour de Dieu qui est dans le Christ Jésus.

L'erreur de toutes les nations païennes n'a-t-elle pas tiré son origine de ce que les hommes veulent traiter comme des dieux ce qu'ils aiment le plus, et de ce qu'ils donnent le nom de dieux à tous les vices et à toutes les concupiscences. Des hommes cupides, brûlant d'amour pour l'argent donnent le nom de Mammon au Dieu de la cupidité, ainsi que le font les Syriens. Les amis de la passion et de la volupté regardent Vénus comme la déesse du vice qui les possède. D'autres pareillement font leur dieu des autres vices dont ils sont les esclaves. L'apôtre parle comme moi, en disant : L'avarice, qui est le culte des idoles (*Col.*, III, 5). Tu vois bien que ce n'est pas seulement le fait d'adorer une image, mais celui de se livrer à l'avarice qui est regardé comme un culte et un esclavage des idoles. Et nous aussi, quand nous sommes tellement livrés à nos vices, que nous les aimons de tout notre cœur, de toute notre âme, de toutes nos forces, on dit que nous adorons des idoles et que nous courons après des dieux étrangers (1).

Combien faut-il redouter cette fornication spirituelle, par laquelle l'âme, unie au Verbe de Dieu, s'éloigne

(1) *In Iudic., hom.* II, 3 ; édit. BAEHRENS, t. II, p. 495-497.

du Seigneur pour courir après les plaisirs défendus. Sans cesse, nos âmes donnent naissance à des fils : prenons garde que ce ne soient pas des fils de péché qu'elles mettent ainsi au monde (1).

III. Devoirs envers Dieu.

Jusqu'à présent, nous ne sommes pas sortis des généralités. Origène ne craint pourtant pas de donner à ses auditeurs des précisions et de leur rappeler les vertus qu'ils ont spécialement à pratiquer, les vices qu'ils doivent fuir. A sa suite, nous devons maintenant envisager les aspects particuliers qu'offre la vie chrétienne.

Les premiers de tous les devoirs chrétiens sont ceux qui concernent Dieu. Il va sans dire que les fidèles ont complètement renoncé au culte des démons, et ce n'est que pour mémoire que nous citons un passage de la polémique contre Celse, où Origène explique contre son adversaire la nature de la véritable piété.

Celse pense que les hommes s'acquittent convenablement en cette vie des devoirs religieux, jusqu'à ce qu'ils soient déliés de leurs chaînes, s'ils offrent, selon les lois reçues de la multitude, leurs sacrifices à chacun des dieux adorés dans les cités. En parlant ainsi, il ne comprend pas quel est le véritable devoir admis par la saine et exacte piété. Pour nous, nous disons qu'on s'acquitte convenablement en cette vie des devoirs religieux lorsqu'on se souvient du Créateur et de ce qui lui plaît et

(1) *In Numer., hom.* XX, 2; édit. BAEHRENS, t. II, p. 187.

qu'on fait chaque chose pour lui plaire.

Celse ne veut pas non plus que nous soyons ingrats à l'égard des démons et il pense que nous leur devons des témoignages de reconnaissance. Mais nous, qui savons clairement ce qu'est la reconnaissance, nous disons que nous ne manifestons aucune ingratitude envers ceux qui non seulement ne nous font pas de bien, mais qui, au contraire, s'opposent à nous, lorsque nous ne leur offrons pas de sacrifices et que nous ne les servons pas. Par contre, nous craignons d'être ingrats envers Dieu par qui nous sommes comblés de bienfaits, dont nous sommes l'œuvre, qui nous protège et veille sur nous, et dont nous attendons, au sortir de la vie, la réalisation de nos espérances. Le signe de notre reconnaissance envers Dieu est ce pain que nous appelons Eucharistie (1).

Il arrive pourtant que certains fidèles croient pouvoir se livrer encore à des pratiques idolâtriques; tout particulièrement, ils s'adonnent à l'astrologie; quelques-uns restent fidèles à la magie. Origène n'est pas sans croire lui-même à l'efficacité des formules magiques, et en cela il se montre bien le fils de son temps (2), mais il ne veut pas que les chrétiens oublient le culte du vrai Dieu, et il les met en garde contre la superstition.

La plupart des chrétiens échappent, sans doute, à ces dangers, mais comment pratiquent-ils leur religion?

(1) *Contra Cels.*, VII, 57; édit. KOETSCHAU, t. II, p. 273-274.

(2) Cf. G. BARDY, *Origène et la magie*, dans *Recherches de Science religieuse*, t. XVIII, 1928, p. 126-142.

comment assistent-ils aux cérémonies de l'Église, comment écoutent-ils la prédication de la parole de Dieu? Les descriptions d'Origène nous permettent de prendre part aux offices dans l'église de Césarée.

Notre manne est la parole de Dieu, et chez nous la parole de Dieu est aux uns un principe de salut, aux autres une cause de châtiment. C'est pour cela, je pense, que Notre Seigneur et Sauveur, qui est la vivante parole de Dieu, disait : « Je suis venu en jugement dans ce monde, afin que les non-voyants voient et que les voyants deviennent aveugles (JOAN., x, 39). » Combien pour quelques-uns vaudrait-il mieux de n'entendre pas du tout la parole de Dieu que de l'entendre avec malice ou avec hypocrisie. Nous disons mieux par comparaison avec ce qui est mal; mais ce qui est vraiment mieux et vraiment plus saint et plus parfait, c'est que celui qui entend la parole de Dieu l'entende d'un cœur bon et simple, l'entende d'un cœur droit et bien préparé, afin qu'elle fructifie et grandisse comme dans une bonne terre.

Nous parlons ainsi à cause de quelques-uns qui viennent écouter la parole de Dieu sans avoir l'esprit simple et fidèle. Je parle de quelques catéchumènes, et peut-être aussi de quelques-uns de ceux qui ont déjà reçu le baptême. « Car tous ceux d'Israël ne sont pas des Israélites (*Rom.*, IX, 6) », et tous ceux qui

sont lavés d'eau ne sont pas par le fait même lavés du Saint-Esprit; de même qu'au contraire tous ceux qui sont comptés parmi les catéchumènes ne sont pas privés du Saint-Esprit. Je trouve en effet dans les Écritures divines que certains catéchumènes ont été jugés dignes du Saint-Esprit, et que des hommes qui avaient reçu le baptême ont été indignes de la grâce du Saint-Esprit. Corneille était catéchumène et, avant d'être baptisé, il mérita de recevoir le Saint-Esprit. Simon avait reçu le baptême; mais parce qu'il s'approcha de la grâce avec hypocrisie, il fut privé des dons du Saint-Esprit. Ne doutez pas qu'il y a maintenant aussi dans le peuple des catéchumènes quelques Corneilles à qui l'on pourrait dire : « Ta miséricorde et tes prières sont montées vers Dieu (*Act.*, x, 4) »; et également qu'il y a dans le peuple des fidèles quelques Simons, auxquels il faut dire courageusement : « Hommes pleins de ruse et de tromperie, fils du diable, ennemis de toute justice (*Act.*, XIII, 10). » C'est pour ma propre correction que je parle ainsi, et pas seulement pour celle de mes auditeurs. Car je suis moi-même un de ceux qui entendent la parole de Dieu (1).

Plus caractéristique encore est le passage suivant, dans lequel Origène se plaint des fidèles qui se tien-

(1) *In Numer., hom.* III, 1 ; édit. BAEHRENS, t. II, p. 14-15.

nent mal à l'église et qui méprisent le zèle du prédicateur. A vrai dire, nous savons que, parmi ceux-ci, beaucoup trouvaient difficiles à suivre les explications d'Origène et lui reprochaient sa perpétuelle recherche de l'allégorie. Ce n'est pas une seule fois, mais souvent que nous voyons le commentateur s'interrompre et justifier son exégèse ; on se rend compte qu'il a affaire à une opposition nombreuse de simples croyants, qui préféreraient des sermons plus à leur portée (1). Peut-être explique-t-on ainsi, sans vouloir la justifier, la mauvaise tenue de certains auditeurs.

Plût au ciel que vous devinssiez comme Isaac, que vous fissiez la joie de votre mère l'Église. Mais je crains que ce ne soit encore dans la tristesse et les gémissements que l'Église enfante des fils. Ne s'attriste-t-elle pas, ne gémit-elle pas, lorsque vous ne venez pas entendre la parole de Dieu et que vous paraissez à l'Église à peine aux jours de fête, et encore bien moins attirés par le désir d'entendre la parole que par la curiosité des cérémonies et le souci de votre délassement? Que ferai-je donc, moi qui ai reçu la charge de dispenser la parole? Bien que je sois un serviteur inutile, j'ai pourtant reçu du Seigneur la mesure de froment à distribuer à sa propre famille. Mais voyez ce qu'ajoute la parole du Seigneur : « la mesure de froment, dit-elle, à distribuer en temps opportun (Luc., XII, 42) ».

(1) Cf. *In Levit.*, *hom.* XVI, 4 ; édit. BAEHRENS, t. I, p. 497 ; *In Genes.*, *hom.* XIII, 3 ; In., t. I, p. 116 ; *In Ezech.*, *hom.* VI, 8 ; *id.*, t. III, p. 386 ; *In Luc.*, *hom.* XXV, édit. RAUER, p. 162.

Que ferai-je? où et quand trouverai-je votre temps? Vous gaspillez en occupations mondaines la plus grande partie de ce temps, presque tout ce temps : vous le passez tantôt sur la place publique, tantôt au magasin; l'un s'occupe aux champs, l'autre plaide ; pour entendre la parole de Dieu, il n'y a personne, ou presque personne. Mais que vous accusé-je de vos occupations? à quoi bon me plaindre des absents? Même présents, même installés à l'église, vous n'êtes pas attentifs, vous racontez des histoires usées, vous tournez le dos à la parole de Dieu et aux lectures divines. Je crains que le Seigneur ne vous dise à vous aussi ce qu'il a dit par le prophète : « Ils m'ont fait voir leurs dos et non leurs visages (Ierem., xviii, 17). » Que ferai-je donc, moi à qui a été confié le ministère de la parole? Les leçons de l'Écriture sont mystérieuses; il faut les expliquer par des allégories. Puis-je jeter les perles de la parole de Dieu à des sourds ou à ceux qui détournent l'oreille? Ce n'est pas ainsi qu'a fait l'Apôtre. Écoutez en effet ce qu'il dit : « Vous qui lisez la loi, vous n'entendez pas la loi. Abraham eut deux fils, et le reste »; puis il ajoute : « Ce sont des allégories (*Gal.*, iv, 21-24). » Découvre-t-il les mystères de la loi à ceux qui ne lisent ni n'entendent la loi? Mais il disait à ceux qui lisaient la loi : « Vous n'entendez pas la loi. »

Comment donc pourrai-je découvrir et manifester les mystères et les allégories de la loi, dont nous a instruits l'Apôtre, à ceux qui n'entendent ni ne lisent la loi?...

Dites-moi, vous qui ne vous assemblez à l'église que les jours de fête, les autres jours ne sont-ils pas des fêtes? ne sont-ils pas des jours du Seigneur. Bon pour les Juifs d'observer avec solennité des jours fixés et peu nombreux : c'est à eux que le Seigneur dit : « Je ne supporte pas vos néoménies, vos sabbats, votre grand jour. Mon esprit hait vos jeûnes, vos fêtes, vos solennités (Is., I, 13-14). » Dieu déteste donc ceux qui pensent que seules les fêtes sont des jours du Seigneur. C'est tous les jours que les chrétiens mangent les chairs de l'agneau, c'est-à-dire qu'ils prennent tous les jours les chairs de la parole. « Car notre Pâque a été immolée, le Christ (*I Cor.*, v, 7). » Et parce que la loi ordonne de manger la Pâque le soir, le Seigneur a souffert au soir du monde, pour que vous mangiez toujours des chairs de la parole, car vous êtes toujours au soir, jusqu'à ce que revienne le matin (1).

Il ne suffit pas à un chrétien fervent de venir à l'église et de prendre part aux cérémonies liturgiques. Il faut encore qu'il lise assidûment les livres saints et se nourrisse de la parole divine. Origène recommande aux

(1) *In Genes., hom.* X, 1 et 3; édit. BAEHRENS, t. I, p. 93-94 et 97.

fideles de construire dans leurs cœurs une bibliothèque, dont la Bible sera le plus bel ornement.

S'il y a quelqu'un qui, au milieu des maux grandissants et des vices débordants, puisse se détourner des choses mobiles, périssables et caduques pour entendre la parole de Dieu et les préceptes du ciel, il construit en son cœur l'arche du salut, il consacre, pour ainsi dire, en lui-même la bibliothèque de la parole divine; il y dispose la longueur, la largeur, la hauteur, qui sont la foi, la charité et l'espérance. Il étend la foi de la Trinité à la longueur de la vie et à l'immortalité; il répand la largeur de la charité par ses sentiments d'indulgence et de bonté; il élève la hauteur de l'espérance aux réalités célestes : vivant sur la terre, il a dans les cieux son séjour. Il rapporte à l'unité l'ensemble de ses actes; car il sait que « tous courent, mais qu'un seul reçoit la palme (*I Cor.*, IX, 24) », celui qui n'est pas divisé par la multitude des pensées et l'instabilité de l'esprit.

Cette bibliothèque, il ne la construit pas de bois grossiers et mal équarris, mais de bois carrés, taillés à angles droits, c'est-à-dire des livres des prophètes et des apôtres et non pas de ceux des écrivains séculiers. Car ce sont ceux-là qui aident à vaincre les diverses tentations, qui taillent et émondent les vices, qui renferment la vie parfaite et de tous points équi-

librée. Les auteurs des livres profanes peuvent être appelés les bois élevés et ombreux, sous lesquels Israël fut accusé d'avoir forniqué, parce qu'ils professent des doctrines élevées et emploient une éloquence fleurie, mais n'agissent pas selon leur langage; on ne peut par contre les nommer des bois équarris, puisque la vie et la parole n'y sont pas en équilibre. Pour toi, si tu fais une arche, si tu rassembles une bibliothèque, mets-y les écrits des prophètes, des apôtres, de ceux qui les ont suivis dans la droite ligne de la foi; fais-la à deux et à trois étages. Apprends-y les récits de l'histoire, reconnais-y le grand mystère qui s'achève dans le Christ et dans l'Église; grâce à elle, corrige tes mœurs, coupe tes vices, purge ton âme, dépouille-la de tout lien de captivité; places-y les nids et les nids des vertus et des progrès. Puis, tu l'enduiras de bitume en dedans et au dehors, portant la foi en ton cœur, déclarant ta croyance de bouche; ayant en toi la science et au dehors les œuvres, marchant le cœur pur en toi-même et le corps chaste à l'extérieur. Dans cette arche, que nous découvrions la bibliothèque des livres divins. En l'âme fidèle, selon la signification morale, tu dois encore introduire des animaux de toute espèce, purs et impurs. Les animaux purs, nous pouvons dire sans peine qu'ils sont la mémoire, la science, l'intelligence, l'exa-

men, le jugement, etc., de ce que nous lisons. Quant aux animaux impurs, dont il est dit qu'ils sont deux par deux, il est difficile d'expliquer ce qu'ils représentent (1).

IV. Devoirs particuliers aux évêques, aux prêtres, aux docteurs.

Origène insiste à plusieurs reprises sur la conduite de ceux qui président aux Eglises et il convient, semble-t-il, après avoir rappelé ce qu'il dit des devoirs envers Dieu, de dire comment il se représente la vie d'un conducteur d'âmes.

Il connaît sans doute des évêques qui détournent du royaume de Dieu les hommes qui s'y acheminaient, qui excommunient pour de mauvaises raisons, par jalousie ou par colère, des fidèles dont plusieurs se trouvent être meilleurs qu'eux et qui ne peuvent opposer que la longanimité à ces actes de tyrannie (2); il a vu des hommes avaricieux et hypocrites intriguer devenir diacres; devenus diacres, se disputer les premiers sièges, ceux des prêtres; devenus prêtres, cabaler pour devenir évêques (3). Il écrit même :

Parfois nous surpassons en orgueil les mauvais princes des nations, et peu s'en faut que nous ne nous donnions des gardes du corps comme les rois. Nous sommes terribles, inabordables, surtout pour les pauvres. Quand on arrive jusqu'à nous et qu'on nous adresse

(1) *In Genes., hom.* II, 6; édit. Baehrens, t. I, p. 37-38. Cf. *In Ezech., hom.* XIII, 3; édit. Baehrens, t. III, p. 448; *In Ierem., hom.* IV, 6; V, 13; édit. Klostermann, p. 29, 42.

(2) *In Matth. comment ser.*, 14. P. G., XIII, 1620.

(3) *In Matth. comment. ser.*, 11; P. G., XIII, 1616.

une requête, nous sommes plus insolents que ne le sont les tyrans et les princes les plus cruels pour les suppliants. Voilà ce qu'on peut voir dans mainte Église renommée, surtout dans celles des plus grandes villes (1).

Ce tableau n'est pas flatté, mais il serait injuste d'apprécier l'Eglise du IIIe siècle d'après lui. Ce qui est vrai, c'est qu'Origène juge, à bon droit, très grande la dignité des évêques et des prêtres et qu'il rêve pour eux tous d'une véritable perfection. Le modèle qu'il leur propose n'est autre que le Sauveur se faisant le serviteur de ses apôtres.

Il est bien de ne pas se précipiter aux dignités qui viennent de Dieu, aux premières places et aux ministères de l'Église. Puissions-nous imiter Moïse et dire avec lui : « Cherchez-en un autre à envoyer (*Ex.*, IV, 13). » Car il ne vient pas pour commander à l'Église, celui qui veut être sauvé, même s'il préside, mais pour être esclave, s'il faut le dire en citant l'Évangile : « Les princes des nations les dominent, et ceux qui ont pouvoir sur elles sont appelés magistrats : il n'en sera pas ainsi parmi vous (Luc., XXII, 25-26). » Car les premiers parmi nous ne dominent pas, mais celui de nous qui veut être le plus grand sera le plus petit de tous; celui qui veut être le premier, sera le dernier de tous (Cf. Mc., IX, 35;

(1) *Comment. in Matth.*, XVI; 8; P. G., XIII, 1393.

Luc., xxii, 25-26). Celui donc qui est appelé à l'épiscopat n'est pas appelé au commandement, mais au service de toute l'Église. Si tu veux croire, d'après les Écritures, que celui qui commande est dans l'Église l'esclave de tous, que le Sauveur et Seigneur te le persuade lui-même : avec toute sa grandeur, il s'est fait au milieu des disciples non comme celui qui reçoit les services, mais comme celui qui les rend (Cf. Ioan., xiv, 4) (1)...

Un peu plus loin, il est dit : « Vous m'appelez maître et Seigneur, et vous faites bien; car je le suis. Si donc moi, le maître et Seigneur, j'ai lavé vos pieds, vous devez aussi vous laver les pieds les uns aux autres (Ioan., xiv, 5). » Parle-t-il ainsi pour que l'évêque, versant de l'eau dans un bassin, dépouillé de ses vêtements et ceint d'un linge, me lave les pieds? est-ce pour cela qu'il dit : Vous devez ainsi vous laver les pieds les uns aux autres? Si c'est cela qui est dit, personne de nous n'observera le commandement, car personne, qu'il soit diacre, prêtre ou évêque, ne prend un linge et ne lave les pieds à tous les arrivants. Mais si tu comprends ce qui a été écrit, les évêques qui sont véritablement bienheureux servent l'Église en versant l'eau des Écritures dans le bassin de l'âme, ce qui est selon les

(1) *In Is., hom.* VI, 1 ; édit. Baehrens, t. III, p. 269, 9-22.

Ecritures, et ils s'efforcent de laver les souillures des pieds des disciples, de les enlever, de les purifier. C'est ainsi que les évêques gardent le commandement et imitent Jésus, ainsi les prêtres. Et plaise à Dieu que je prenne maintenant de l'eau qui puisse laver les pieds de votre âme, afin que chacun de vous dise après avoir été lavé : « J'ai lavé mes pieds, comment les salirai-je (*Cant.*, v, 3) (1)? »

Parmi les vertus que doivent pratiquer les évêques et les prêtres, aucune peut-être n'est aussi indispensable que le désintéressement.

Voulez-vous enfin savoir la différence qu'il y a entre les prêtres de Dieu et les prêtres de Pharaon? Pharaon accorde des terres à ses prêtres. Le Seigneur, lui, ne donne à ses prêtres aucune possession terrestre, mais il leur dit : « C'est moi qui suis votre partage (*Num.*, XVIII, 20). » Regardez donc, prêtres du Seigneur qui lisez ces textes, et voyez quelle est la différence des prêtres, de peur que ceux qui ont une part sur la terre ou qui s'attachent aux affaires et aux études terrestres ne paraissent moins des prêtres du Seigneur que des prêtres de Pharaon. Car c'est celui-ci qui veut que ses prêtres aient des possessions terrestres, qu'ils s'appliquent

(1) *In Is., hom.* VI, 3; édit. BAEHRENS, t. III, p. 272-273.

à la culture des champs, non à celle des âmes, qu'ils s'attachent à leur domaine, non à la loi. Quant au Christ Notre-Seigneur, entendons ce qu'il ordonne à ses prêtres : « Celui, dit-il, qui n'a pas renoncé à tout ce qu'il possède ne peut pas être mon disciple (Luc., XIV, 33). » Je tremble en parlant ainsi. Car, le premier de tous, je suis à moi-même mon accusateur, mon propre accusateur; je formule ma condamnation. Le Christ déclare que n'est pas son disciple celui qu'il voit posséder quelque bien, celui qui ne renonce pas à tout ce qu'il possède. Et que faisons-nous? Comment pouvons-nous lire cette loi ou l'exposer aux peuples, nous qui, non seulement ne renonçons pas à ce que nous possédons, mais qui voulons encore acquérir ce que nous n'avons jamais possédé avant de venir au Christ. Et parce que notre conscience nous accuse, pouvons-nous couvrir, sans le lire ou l'expliquer, ce qui a été écrit? Je ne veux pas me rendre coupable d'un double crime. Je confesse, et je le confesse devant tout le peuple qui m'entend, que ces ordres ont été écrits, bien que je sache ne pas les avoir encore observés. Désormais avertis, hâtons-nous du moins de pratiquer, hâtons-nous de quitter le sacerdoce de Pharaon qui est riche de biens terrestres pour le sacerdoce du Seigneur, qui n'a pas de part sur la terre, dont le Seigneur est l'héritage. Tel était

l'apôtre qui disait : « Manquant de tout, mais enrichissant les foules, n'ayant rien et possédant tout (*II Cor.*, IV, 10). » C'est Paul qui se glorifie ainsi. Et voulez-vous entendre ce que Pierre dit de lui-même ? Entendez-le donc déclarer avec Jean : « Je n'ai ni or ni argent ; mais ce que j'ai, je te le donne : au nom de Jésus-Christ, lève-toi et marche (*Act.*, III, 6). » Voilà les richesses des prêtres du Christ ; voilà les bienfaits qu'accordent ceux qui n'ont rien : aucune possession terrestre ne peut valoir de tels bienfaits (1).

Aux prédicateurs, aux didascales, Origène recommande de ne pas se contenter d'enseigner l'Évangile, mais de mettre en pratique ce qu'ils enseignent. Quelle autorité auraient des discours qui ne seraient pas appuyés par l'exemple ?

Regarde-moi un marcionite ou un disciple de Valentin, ou le défenseur de quelque hérésie, et vois comment il habille ses idoles, c'est-à-dire les doctrines qu'il s'est forgées lui-même, de douceur et de chasteté, pour que sa parole, ornée de la bonté de la vie, s'insinue plus facilement dans les oreilles des auditeurs. Et quand il l'a fait, comprends qu'il a pris un costume varié, d'excellentes manières et habitudes et qu'il l'a jeté sur les idoles qu'il a faites (Cf. EZECH., XVI, 18). A mon avis

(1) *In Genes., hom.* XVI, 5 ; édit. BAEHRENS, t. I, p. 142.

tout au moins, bien plus nuisible est l'hérétique de bonne vie; il a bien plus d'autorité dans sa doctrine que celui qui souille son enseignement par sa conduite. En effet, celui qui vit mal n'entraine pas facilement les hommes à une fausse doctrine et ne peut pas, par une ombre de sainteté, tromper la simplicité des auditeurs. Mais celui dont le langage est pervers et contraire aux enseignements du salut, qui cependant a des mœurs réglées et honnêtes ne fait rien autre que de prendre les vêtements variés de la bonne conduite et de la vie calme et d'en envelopper ses idoles pour tromper davantage ses auditeurs.

Prenons donc bien garde aux hérétiques qui auraient une excellente conduite, et dont peut-être ce n'est pas tant Dieu que le diable qui règle la vie. De même que les chasseurs préparent des appâts pour prendre plus facilement les oiseaux par la tentation de la gourmandise, de même, si je puis ainsi parler, il y a une chasteté diabolique, destinée à tromper l'âme humaine, afin que le diable, par cette chasteté, cette douceur, cette justice, puisse plus facilement s'en emparer et la prendre aux rets des faux discours.

Le diable combat avec des pièges variés, pour perdre l'homme malheureux, et il donne aux méchants de bien vivre pour tromper les bons, tandis qu'il brûle la mauvaise consience

des bons. A moi-même qui prêche dans l'Eglise, il tend souvent des pièges, pour confondre toute l'Église par ma vie. C'est pourquoi ceux qui sont en vue sont plus attaqués par l'ennemi, afin que par la chute d'un seul homme qui ne peut pas être cachée, arrive le scandale de tous et que la foi soit entravée par la vie corrompue des clercs. Tout cela, nous l'avons dit, c'est le diable qui le fait; et ce qui semble bon et ne l'est pas, et ce qui par nature est mauvais, il emploie tout contre la nature humaine. Aussi, celui qui a souci de sa vie, ne se laisse pas prendre par la douceur des hérétiques pour consentir à leurs doctrines; il ne se scandalise pas de mes fautes à moi, que parais pour enseigner dans l'Église; mais il considère le dogme lui-même et examine la foi de l'Église; et il se détourne de moi, tout en recevant la doctrine, selon le précepte du Seigneur qui dit : « Sur la chaire de Moïse se sont assis les scribes et les Pharisiens : écoutez et faites tout ce qu'ils vous disent, mais ne vous conduisez pas selon leurs œuvres, car ils disent et ne font pas (MATTH., XXIII, 2-3). » Je parle de moi, qui enseigne bien et fais le contraire, et qui siège sur la chaire de Moïse comme un scribe et un pharisien. Il t'est ordonné, peuple, si tu n'as pas à m'accuser d'une mauvaise doctrine et de dogmes étrangers à l'Église, et si tu contemples ma vie

coupable et mes péchés, de n'avoir pas à organiser ta vie selon celle que je mène, mais de faire ce que je dis. N'imitons personne, et, si nous voulons imiter quelqu'un, c'est le Christ Jésus qui est proposé à notre imitation. Les Actes des apôtres ont été écrits; nous connaissons la conduite des prophètes par les livres saints : voilà un ferme modèle, un exemple solide et celui qui désire le suivre peut le faire en toute sécurité (1).

De plus, pour parler avec fruit, le prédicateur doit se laisser conduire par la grâce et non par la sagesse humaine : qu'il soit comme un flambeau brillant et brûlant.

Si tu es didascale, tu construis le tabernacle, en édifiant l'Église de Dieu, et Dieu te dit ce qu'il a dit à Jérémie : « Voici, je t'ai donné mes paroles dans ta bouche comme du feu (Ierem., v, 14). » Si donc, en enseignant et en édifiant l'Église de Dieu, tu te contentes de faire des reproches, de gronder, de châtier, de condamner les péchés du peuple, sans tirer des Écritures divines aucune consolation, sans atteindre les profondeurs de la science, sans pénétrer l'intelligence des mystères sacrés, tu offres du cramoisi, mais qui n'est pas teint deux fois. Car ton feu brûle seulement, sans éclairer. Par contre si, en enseignant, tu

(1) *In Ezech., hom.* VII, 3; édit Baehrens, t. III, p. 392.

découvres les mystères de la loi, si tu discutes les profondeurs des secrets, mais que tu ne grondes pas le pécheur, que tu ne reprennes pas le négligent, que tu ne gardes pas la sévérité de la discipline, tu offres du cramoisi, mais qui n'est pas teint deux fois. Car ton feu éclaire seulement sans brûler. Celui qui offre et qui partage selon la loi, offre un cramoisi teint deux fois (*Exod.*, XXXV, 6) : à la lumière de la science, il joint le feu de la sévérité (1).

Qui ne songerait, en lisant ces lignes, à la formule de saint Bernard : *Ardere parum, lucere vanum; ardere et lucere perfectum?* Ainsi, à travers les siècles, se transmettent les mêmes enseignements et les mêmes conseils.

V. Justice et charité.

Passons maintenant aux devoirs de la vie courante. Nous ne devons pas nous attendre à trouver chez Origène un tableau complet des devoirs chrétiens; le prédicateur se laisse guider par les textes scripturaires qu'il doit commenter, et aussi par les circonstances. Nous trouverons d'ailleurs assez de traits pour que leur ensemble constitue une vivante esquisse.

De toutes les vertus, la plus grande est la charité. Là où elle fait défaut, là où règne la discorde, règne le péché.

Là où sont les péchés, là est la multitude, là sont les schismes, là les hérésies, là les dissensions. Où est la vertu, là est l'unité, là l'union : « De tous les croyants un était le cœur

(1) *In Exod., hom.* XIII, 4; édit. Baehrens, t. I, p. 276.

et un l'esprit (*Act.*, IV, 32) ». Pour le dire plus clairement, le principe de tous les maux est la multitude; le principe du bien est la concorde, le retour de la multiplicité à l'unité : ce qui arrive si nous tous qui devons être sauvés par l'union devenons parfaits dans le même sentiment et la même opinion, si nous sommes un seul corps et un seul esprit. Si au contraire nous sommes tels que l'unité ne nous rapproche pas, mais qu'on puisse dire aussi de nous : « Moi je suis de Paul, moi d'Apollos, moi de Céphas (*I Cor.*, I, 12) »; si nous sommes séparés et divisés par la malice, nous ne serons pas de ceux qui sont ramenés à l'unité. Comme le Père et le Fils sont un, ainsi ceux qui ont un seul esprit sont rapprochés dans l'union : car le Sauveur dit : « Moi et le Père nous sommes un (IOAN., X, 30) » et « Père saint, comme toi et moi nous sommes un, que ceux-ci soient un en nous (IOAN., XVII, 11, 21). » Et on lit dans l'Apôtre : « Jusqu'à ce que nous arrivions tous à l'homme parfait, à la mesure d'âge de la plénitude dans l'unité du Christ (*Ephes.*, IV, 13) », et encore : « Jusqu'à ce que nous parvenions tous à l'unité du corps et de l'esprit du Christ (*Id.*) ». Par où il est montré que la vertu fait un de plusieurs, et qu'il nous faut, grâce à elle, devenir un et fuir la multiplicité (1).

(1) *In Ezech., hom.* IX, 1 : édit. BAEHRENS, t. III, p. 406.

Nous aurons l'occasion de revenir sur la charité qui est la vertu des parfaits, et dont Origène fait un admirable éloge dans le commentaire du Cantique des Cantiques. Contentons-nous ici de signaler un passage important sur le devoir de l'aumône, qui est recommandée avec une discrétion caractéristique.

Soyons prudents pour donner à chacun selon la dignité de chacun; souvenons-nous qu'il est écrit : « Bienheureux celui qui comprend sur le malheureux et le pauvre (*Psalm.*, XL, 2). » Il ne faut pas donner trop simplement les biens de l'Église, de manière à se contenter de donner; on doit prendre garde à ne pas gaspiller ce qui appartient aux pauvres et à ne pas le dissiper; on doit comprendre prudemment les motifs des indigents, pourquoi ils sont dans le besoin, et quelle est la dignité de chacun, comment il a été élevé, quelles sont ses nécessités, quelle est la raison de sa misère. Il ne faut pas agir de la même manière à l'égard de ceux qui dès l'enfance ont été élevés durement et chichement, et à l'égard de ceux qui ont reçu une éducation large et délicate et sont ensuite tombés. On ne doit pas accorder les mêmes secours aux hommes et aux femmes; on donnera beaucoup aux vieux et aux jeunes : à ceux des jeunes du moins qui sont faibles et qui, par là même, ne peuvent pas gagner leur vie, on donnera plus qu'à ceux qui peuvent en partie subvenir à leurs besoins. Il faut encore rechercher s'ils ont beaucoup d'enfants qui ne

soient pas négligents, mais qui fassent tout ce qu'ils peuvent ou bien si ceux-ci ne les secourent pas suffisamment. Et pour n'en pas dire plus long, on a besoin de beaucoup de sagesse si l'on veut bien dépenser les revenus ecclésiastiques (1).

C'est un devoir de charité que de ne pas scandaliser les faibles. Les occasions ne manquent pas aux âmes timides d'être scandalisées et l'une des plus habituelles est assurément la vue du triomphe des impies. Nul n'y peut rien. Origène essaie pourtant de consoler et de fortifier ceux qui en ont besoin.

Il arrive souvent, si nous voyons le pécheur dans la prospérité et dans la possession de ce qu'on estime le bonheur, que nous nous scandalisions et que notre foi soit en danger, et que, dans notre cœur, nous nous plaignions de la Providence divine, en disant : Que nous sert-il de nous conduire dans la justice? Voici que les justes sont malheureux, et ce pécheur est dans le bonheur, et il est arrivé au comble des richesses, il est monté au sommet le plus élevé des honneurs et de la puissance : peut-être vaut-il mieux être pécheur que juste.

Ces âmes, faibles et fragiles, même si elles ne s'expriment pas de bouche, parlent cependant ainsi dans leur cœur, lorsqu'elles voient les pécheurs marcher avec prospérité et succès

(1) *In Matth. comment. ser.*, 61 ; P.G., XIII, 1697.

dans leurs voies. C'est ici que nous secourt le remède du commandement divin, pour que nous ne soyons pas jaloux en voyant ce spectacle, c'est-à-dire pour que nous n'irritions pas le Seigneur contre nous en parlant ainsi dans nos cœurs. Mais nous devons penser que le siècle présent appartient à ceux qui n'ont pas l'espoir du bonheur futur. Supportons donc avec patience que ces hommes vivent dans la prospérité et le succès, qu'ils possèdent des biens dans leur vie, jusqu'à ce que vienne aussi notre bien, celui auquel nous sommes invités, celui qui nous est promis, vers lequel nous regardons, dans lequel nous espérons, qui ne fera pas comme l'ombre ainsi que les biens de ce siècle, mais qui demeurera éternellement. Il nous est impossible d'avoir les biens du siècle présent et ceux du siècle futur. Aussi faut-il dire à l'un : tu as reçu tes biens dans ta vie : et à l'autre : tu as obtenu le mal; l'un recevra alors le mal au lieu du bien et l'autre le bien au lieu du mal, comme le montrent le riche et Lazare (cf. Luc., XVI, 19-31) (1).

Après la charité, la justice. Celle-ci consiste surtout à rendre à chacun ce qui lui est dû. Dans le commentaire du *Pater*, Origène insiste longuement sur les dettes et leur paiement.

« Et remets-nous nos dettes, comme nous

(1) *In Psalm.* XXXVI, *hom.* II, 2; P.G., t. XII, col. 1331.

les remettons à nos débiteurs. » Ou, selon la formule de Luc : « Et remets-nous nos péchés, et nous aussi les remettons à tout débiteur. » Au sujet des dettes, l'apôtre dit : « Payez à tous ce que vous devez : à qui l'impôt l'impôt; à qui la crainte la crainte; à qui le tribut le tribut; à qui l'honneur l'honneur. Ne devez rien à personne, sinon de vous aimer les uns les autres (*Rom.*, XIII, 7-8). » Nous devons donc, et nous avons certains devoirs à remplir, non seulement en donnant, mais encore en parlant avec bienveillance et en accomplissant telles ou telles actions; nous devons même manifester telles ou telles dispositions à l'égard des autres. Ces dettes, nous les payons en accomplissant ce qui est ordonné par la loi divine; ou bien, si nous méprisons la saine raison et si nous ne les payons pas, nous restons les devoir.

Semblablement, il faut penser à l'égard de nos dettes envers nos frères et envers ceux qui ont été régénérés avec nous par la parole de la piété dans le Christ, envers ceux qui ont les mêmes pères et les mêmes mères que nous. Il y a aussi une dette envers nos concitoyens, et une autre qui est commune envers tous les hommes; une plus spécialement envers nos hôtes, et une envers ceux qui ont l'âge des pères, une autre enfin envers ceux qu'il est raisonnable d'honorer comme des fils ou

des frères. Celui donc qui n'agit pas de manière à s'acquitter de ses dettes envers ses frères reste débiteur de ce qu'il n'a pas fait. De même si nous manquons aux hommes en des choses que nous leur devions par esprit de charité et de sagesse, notre dette est plus considérable. Même en ce qui nous concerne nous-mêmes, nous sommes débiteurs : nous devons nous servir de notre corps de manière à ne pas l'épuiser par amour du plaisir, nous devons à notre âme de prendre soin d'elle et de veiller à l'acuité de notre esprit, à notre langage de faire qu'il soit sans aiguillon, utile et jamais vain. Et si nous n'accomplissons pas nos propres devoirs envers nous-mêmes, notre dette demeure pour nous plus lourde.

En plus de tout cela, puisque nous sommes surtout une œuvre et une créature de Dieu, nous devons garder quelque affection pour lui, « l'aimer de tout notre cœur, de toutes nos forces, de tout notre esprit (Marc., xii, 30) ». Si nous ne réglons pas ces charges, nous restons lès débiteurs de Dieu et nous péchons envers le Seigneur. Et qui alors priera pour nous? Car « si un homme pèche contre un autre homme, on priera pour lui ; mais s'il pèche contre le Seigneur, qui priera pour lui (*I Sam.*, ii, 25)? » comme dit Hélie dans le premier livre des Rois. Nous sommes aussi débiteurs du Christ qui nous a rachetés par son pro-

pre sang, comme tout esclave est débiteur de celui qui l'a acheté et qui a donné telle ou telle somme pour lui. Nous avons encore une dette envers le Saint-Esprit, et nous la payons lorsque nous n'attristons pas celui en qui nous avons été scellés au jour de la rédemption (Cf. *Ephes.*, IV, 30); et si nous ne l'attristons pas, nous portons les fruits qui nous sont demandés, car il nous reste présent et vivifie notre âme. Si nous ne savons pas exactement qui est, pour chacun de nous, l'ange qui, dans les cieux, contemple la face du Père, il est évident, lorsque nous y faisons bien attention, que nous lui sommes aussi débiteurs. Si nous sommes en spectacle au monde, aux anges et aux hommes (Cf. *I Cor.*, IV, 9), il faut savoir que, de même que le directeur du spectacle doit faire ou dire ceci ou cela à la vue des spectateurs, et, s'il ne le fait pas, il est puni pour avoir abusé de tous les spectateurs, de même, nous aussi, nous devons au monde entier, à tous les anges, au genre humain, ce que, si nous le voulons, nous apprenons de la Sagesse.

En dehors de ces devoirs très généraux, il y a une dette de la veuve, qui est présentée par l'Église; une autre du diacre, une autre du prêtre, et la dette de l'évêque est la plus lourde, puisqu'elle est réclamée et exigée par le Sauveur de l'Église entière, s'il ne la paie

pas. Et déjà l'Apôtre a parlé d'une dette commune à l'homme et à la femme en disant : « Que l'homme rende à la femme ce qui lui est dû, et semblablement la femme à l'homme (*I Cor.*, VII, 3). » Et il ajoute : « Ne vous trompez pas mutuellement. » Et que ne faut-il pas dire, alors que ceux qui lisent ce livre peuvent faire le total de leurs dettes d'après ce qui précède, compter tout ce par quoi nous sommes enchaînés si nous devons et ne payons pas, ce dont nous sommes délivrés en payant? Il n'y a pas, au cours de la vie, d'heure, de jour ou de nuit, où nous ne devions quelque chose.

Lorsqu'on a une dette, on la paie ou on ne la paie pas. Il peut arriver dans la vie qu'on la paie et aussi qu'on ne la paie pas. Il y a des hommes qui ne doivent rien à personne, d'autres qui paient la plus grande partie et restent pour peu de choses débiteurs, d'autres qui paient une petite part et doivent la plus grande; il y en a même qui ne paient rien qui doivent tout. Celui qui paie tout, de manière à ne rien devoir, règle parfois tout cela à temps; il a besoin d'une remise pour ses dettes antérieures, et cette remise peut être raisonnablement obtenue par celui qui s'est appliqué depuis un certain temps à être tel qu'il ne doive rien lors de l'échéance, sans le payer. Mais toutes les fautes que nous commettons se gravent dans notre raison; elles de-

viennent le billet écrit contre nous et d'après lequel nous serons jugés, comme si des livres écrits en quelque sorte par elles toutes étaient présentés, « lorsque tous nous nous tiendrons devant le tribunal du Christ, afin de rapporter chacun ce qu'il a fait par le moyen de son corps, soit en bien, soit en mal (*Rom.*, XIV, 10; *II Cor.*, V, 10) (1). »

VI. Virginité et mariage.

Nous arrivons à l'un des points essentiels de l'enseignement d'Origène, celui qui concerne la chasteté. Le docteur alexandrin est l'un des chantres les plus éloquents de la virginité. « Les vierges, selon lui, sont comme des fleurs qui ornent l'Église du Christ, laquelle est vierge elle-même (2). Dans la hiérarchie ecclésiastique, elles occupent un rang spécial et très honorable; elles viennent immédiatement après les martyrs (3)... L'excellence de la virginité ressort de sa nature même. La continence c'est l'offrande magnifique qu'on fait à Dieu de son corps : il faut dorénavant imposer à celui-ci le frein de la continence, le soumettre à une sévère discipline (4)... Enfin la virginité est au-dessus du mariage, parce qu'elle permet d'offrir à Dieu un culte continuel et de célébrer en son honneur une fête perpétuelle (5), ce qu'il n'est pas permis de faire à ceux à qui s'imposent les devoirs de l'union conjugale (6). »

(1) *De oratione*, XXVIII, 1-6; édit. KOETSCHAU, t. II, p. 375 ss.
(2) *In Genes., hom.* III, 6; édit. BAEHRENS, t. II, p. 47.
(3) *In Numer., hom.* II, 1; édit. BAEHRENS, t. II, p. 10.
(4) *In Levit., hom.* I, 5; édit. BAEHRENS, t. I, p. 287.
(5) *In Numer., hom.* XXIII, 4; édit. BAEHRENS, t. II, p. 215.
(6) F. MARTINEZ, *L'ascétisme chrétien pendant les trois premiers siècles de l'Église*, Paris, 1913, p. 152-153.

La chasteté du corps ne vaut pourtant quelque chose que si elle est jointe à la chasteté de l'esprit :

Si tu veux donner de ce passage (*Lev.*, I, 1 et suiv.) une interprétation morale, tu as, toi aussi un veau que tu dois offrir. Ce veau, vraiment superbe, c'est ta chair : si tu veux l'offrir en don au Seigneur, la conserver chaste et pudique, amène-la à la porte de la tente, à l'endroit où elle puisse entendre les livres saints. Que ton don soit mâle, qu'il ignore la femme, qu'il repousse la concupiscence, qu'il fuie la fragilité, qu'il n'admette rien de dissolu ou de mou. Impose encore ta main sur ta victime, pour qu'elle soit acceptée du Seigneur, égorge-la devant le Seigneur, c'est-à-dire impose-lui le frein de la continence, n'en retire pas le joug de la discipline, imite celui qui soumettait sa chair au joug et disait : « Je châtie mon corps et je le réduis en esclavage, de peur que, tout en prêchant aux autres, je ne sois moi-même réprouvé (*I Cor.*, IX, 27). » Égorge-la devant le Seigneur, mortifie sans hésiter tes membres qui sont sur la terre. Que les fils du prêtre Aaron offrent son sang. Il y a en toi un prêtre et ses fils, l'intelligence qui est en toi et ses affections, qu'on appelle à bon droit le prêtre ou les fils du prêtre : car ce sont elles seules qui comprennent Dieu et sont capables de la science de Dieu.

La parole divine veut donc qu'avec une affec-

tion raisonnable, tu offres ta chair à Dieu dans la chasteté, selon ce que dit l'Apôtre : « une hostie vivante, sainte, plaisante à Dieu, un hommage raisonnable de votre part (*Rom.*, XII, 1) ». Offrir le sang à l'autel par le ministère du prêtre ou des fils du prêtre, c'est être chaste de corps et d'esprit. Il y a des hommes qui offrent sans doute leur chair en holocauste, mais non par le ministère du prêtre. Car ils n'offrent pas consciemment, ni selon la loi qui réside dans la bouche du prêtre : ils sont chastes de corps, mais leurs âmes ne sont pas chastes. Ou ils sont souillés par le désir de la gloire humaine, ou ils sont salis par les entraînements de l'avarice, ou ils sont éclaboussés par le malheur de la jalousie et de l'envie, ou ils sont tourmentés par la cruauté de la rage, de la haine, de la colère. Tous ceux qui sont tels, bien qu'ils aient les corps chastes, ils n'offrent pas leurs holocaustes par les mains et le ministère du prêtre. En eux ne résident pas la sagesse et la prudence qui s'acquittent du sacerdoce auprès de Dieu; ils sont de ces cinq vierges folles qui ont été vraiment vierges, qui ont gardé la chasteté du corps, mais qui n'ont pas su mettre dans leurs vases l'huile de la charité, de la paix et des autres vertus, et qui, pour cela, ont été exclues de la chambre nuptiale, parce que la seule continence de la chair ne peut parvenir à l'autel

du Seigneur sans être accompagnée des autres vertus et des ministères sacerdotaux. Nous qui lisons ou qui entendons ces choses, ayons souci d'être chastes de corps, droits d'esprit, purs de cœur, châtiés dans nos mœurs; de progresser dans nos œuvres, de veiller par notre science; d'être parfaits de foi et d'actions, d'intelligence et de manières, pour mériter d'être conformes à la ressemblance du sacrifice du Christ (1).

Origène insiste justement sur la nécessaire pureté de l'âme.

L'hostie vivante, sainte, agréable à Dieu, c'est d'abord, semble-t-il, un corps sans souillure. Mais parce que nous voyons quelques-uns des saints, et même quelques-uns des apôtres qui ont eu des épouses, nous ne pouvons pas penser qu'il en est ainsi de la seule virginité, bien qu'elle puisse tenir le premier rang parmi les hosties de cette sorte, de même que, dans la loi, autre était la victime du prêtre, autre celle du prince, autre celle de la synagogue, autre celle d'un simple individu. Et quoique, dans l'Église, la première victime après les apôtres soit celle des martyrs, la seconde celle des vierges, la troisième celle des continents, je pense cependant que même

(1) *In Levit., hom.* I, 5; édit. Baehrens, t. I, p. 287-288. Pour les idées exprimées ici, cf. saint Grégoire, *Hom. 12 in Evang.*

ceux qui sont engagés dans le mariage et, en vertu d'un consentement mutuel, se livrent pour un temps à la prière, à la manière des Nazaréens qui accomplissent un vœu, si du moins pour le reste ils se conduisent avec justice et sainteté, gardent le droit de montrer leurs corps comme une hostie vivante, sainte, agréable à Dieu. Par ailleurs, les corps des vierges ou des continents, s'ils sont souillés par la tache de l'orgueil, par les immondices de l'avarice ou de la médisance, par l'impureté du mensonge, ne doivent pas être regardés comme une hostie sainte et agréable à Dieu par le seul fait de la virginité du corps. Car, dans la loi, lorsqu'on offrait une hostie, le prêtre regardait avec soin non seulement si elle était choisie parmi les animaux purs, mais encore si elle n'avait pas de tache ni dans l'œil, ni aux oreilles, ni aux pieds, et si l'on n'approchait pas de l'autel divin un animal boiteux, borgne ou sourd (1).

Les vierges chrétiennes et les continents doivent-ils regretter de n'avoir pas d'enfants? Non, car leur stérilité n'est qu'apparente; ils enfantent de nombreux fils selon l'esprit, et ce sont les vertus qu'ils pratiquent.

Peut-être quelqu'un de ceux qui viennent d'arriver à la connaissance de notre loi nous dira-t-il : La religion chrétienne professe un tel amour de la pureté que, s'il est possible,

(1) *In Epist. ad Roman.*, IX, 1.

nous n'ayons aucun rapport avec une femme. L'Apôtre, en effet, s'exprime ainsi : « Il est bien pour l'homme de ne pas s'approcher d'une femme (*I Cor.*, VII, 1). » Or Elcana, ce juste qui nous est présenté en exemple par l'Écriture, a eu en même temps deux femmes, dont celle qui est nommée la première n'a pas de fils : c'est Anne; Fennana par contre a eu plusieurs fils et a reçu plusieurs parts. Et la première n'a obtenu qu'une seule part, parce qu'elle est seule et elle se plaint de sa stérilité. Devons-nous donc nous aussi nous plaindre parce que nous n'avons pas de fils et nos vierges doivent-elles s'attrister parce qu'elles vivent sans enfants?

Je parle de la sorte au nom de ceux qui ne sont pas encore pleinement instruits de ce qu'on lit dans les Écritures anciennes et qui ont l'habitude de se laisser guider par leurs scrupules. Pour nous, puisque nous essayons d'expliquer un texte aussi difficile et de découvrir aux oreilles de l'Église ce qui est recouvert d'un voile — car, selon la parole de l'Apôtre, sur la lecture des Écritures anciennes a été placé un voile — je vous supplie tous de demander au Seigneur par vos prières qu'il daigne enlever en notre faveur, le voile qui recouvre la lecture présente (1)...

(1) *In libr. I Reg., hom.* I, 3; édit. BAEHRENS, t. III, p. 4-5.

Fennana signifie conversion, Anne veut dire grâce. Chacun de nous, s'il veut devenir la possession de Dieu, doit servir ces deux épouses et célébrer ses noces avec elles. Qu'il s'unisse d'abord à la plus noble et à la plus généreuse, à la grâce : celle-ci nous est en effet donnée la première par la foi, ainsi que le dit l'Apôtre : « Par grâce vous avez été sauvés au moyen de la foi (*Eph.*, II, 8). » Qu'il s'unisse ensuite à la seconde, à Fennana, c'est-à-dire à la conversion, parce qu'après la grâce de la foi vient la corection des mœurs et la conversion de la vie. Tel est l'ordre des noces, mais tel n'est pas celui des naissances. Car c'est Fennana qui la première met au monde des fils, parce que nous produisons d'abord des fruits de conversion, et que nous faisons sortir de nos œuvres et de nos actes les premiers germes de justice. La première œuvre de justice consiste à nous convertir de nos péchés parce que avant de nous convertir et de nous éloigner du mal, nous ne pouvons pas engendrer des fils de la grâce.

Voyons maintenannt les différences de l'une et de l'autre. Fennana a des fils, mais qui ne sont pas assidus au service de Dieu : les fils de la conversion ne peuvent pas en effet être assidûment attachés au service de Dieu. Pourtant ils ne sont pas complètement étrangers aux choses de Dieu; ils reçoivent des

parts des sacrifices, et mangent des victimes de Dieu. Chacun de nous donc se convertit d'abord du péché, et, à la suite de sa conversion, produit des œuvres de justice ; puis Anne, excitée en nous par le zèle et le désir du bien, demande instamment à Dieu d'avoir aussi des fils. Qui sont ces fils qu'Anne, c'est-à-dire la grâce, met au monde ? de ceux qui sont assidus au service de Dieu. « Car la grâce et la vérité sont venues par Jésus-Christ (Ioan., i, 17). » C'est donc le fils de la grâce qui s'occupe de Dieu et du Verbe de Dieu (1).

Sans doute, Origène ne condamne pas le mariage, mais il veut que son usage soit modéré (2) et il insiste sur la chasteté à observer dans cette condition. Il ne condamne même pas absolument les secondes noces ; mais il témoigne à leur égard d'une singulière froideur. Il veut que l'Église écarte les fidèles remariés du service de l'autel, et il souhaite qu'aucun chrétien ne se remarie.

Voyez, femmes, le témoignage rendu par Anne, et imitez-la, s'il arrive que vous perdiez vos maris. Considérez ce qui est écrit à son sujet : « Après sa virginité, elle vécut sept ans avec son mari (Luc., ii, 36) », et le reste : c'est pourquoi elle prophétisa. Car ce n'est pas à l'improviste et par hasard que l'Esprit Saint habita en elle. Il est bon tout d'abord,

(1) *Id., ibid.*, 5 ; p. 8-9.
(2) *In Genes., hom.* V, 6 ; édit. Baehrens, t. I, p. 64.

si on le peut, de garder la grâce de la virginité. Si on ne le peut pas, et qu'on vienne à perdre son mari, qu'on reste veuve. Et ce n'est pas seulement après la mort de son mari, c'est de son vivant même, qu'on doit avoir ce désir, pour être couronnée de Dieu, même si l'occasion ne s'offre pas de le réaliser : Je voue et je promets que s'il m'arrive quelque malheur, que je suis loin de souhaiter, je ne ferai rien autre que de rester sans tache dans ma viduité. Maintenant, voici qu'on rencontre des secondes, des troisièmes, des quatrièmes noces, plus encore s'il faut le dire ; nous n'ignorons pas cependant que de tels mariages nous chasseront du royaume de Dieu. Car de même que non seulement la fornication, mais les noces écartent des dignités ecclésiastiques, et qu'un évêque, un prêtre, un diacre, une veuve ne peuvent pas être bigames, ainsi, semble-t-il, les bigames sont chassés de l'assemblée des prémices et de l'Église des immaculés qui n'a ni tâche ni souillure : non pas qu'ils doivent être jetés au feu éternel, mais qu'ils ne doivent pas avoir de part au royaume de Dieu. Je me souviens, lorsque j'expliquais ce passage de l'Épître aux Corinthiens : « A l'Église de Dieu qui est à Corinthe, avec tous ceux qui l'invoquent (*I Cor.*, 1, 2) », avoir parlé de la différence qu'il y a entre l'Église et ceux qui invoquent le nom du Sei-

gneur. Je pense en effet que les monogames, les vierges, ceux qui persévèrent dans la chasteté font partie de l'Église de Dieu, tandis que les bigames, quelque bonne que soit leur vie, quelques vertus qu'ils pratiquent ne sont pas de l'Église, du nombre de ceux qui n'ont ni tache ni souillure ni rien de semblable; mais ils sont du second degré, parmi ceux qui invoquent le nom du Seigneur, qui sont sauvés au nom de Jésus-Christ, mais ne sont d'ailleurs pas couronnés par lui (1).

VII. Les devoirs civiques.

Comment le chrétien doit-il se conduire dans la vie sociale? Quelle attitude doit-il prendre à l'égard de l'État? Grave problème, qui se trouvait posé depuis les origines de l'Église, et que les moralistes chrétiens avaient résolu en des sens très différents. Origène n'éprouve pas, en face de l'empire romain, des sentiments de haine ou de mépris. Il a même, pour lui, une réelle admiration et un désir profond de voir les fidèles le servir. Mais il déclare que ce service doit être tout spirituel, et que la meilleure manière de l'accomplir est de prier pour la chose publique.

Au point de départ de son enseignement, il place la parole de saint Paul sur l'obéissance aux pouvoirs constitués, mais il marque en même temps les limites de cette obéissance.

Nous devons mépriser les faveurs des hommes et des rois, non seulement si nous ne pouvons les acquérir que par des meurtres,

(1) *In Luc.*, *hom.* XVII; P. G., XIII, 1846-1847.

des mœurs dissolues, des actions criminelles, mais même si elles exigent de nous l'impiété envers le Dieu de l'univers, ou bien de la bassesse et de la servilité : car une telle attitude est étrangère aux hommes vaillants et magnanimes qui veulent aux autres vertus joindre le courage comme la plus grande de toutes. Par suite, nous ne faisons rien de contraire à la loi et à la parole de Dieu ; mais nous ne sommes pas assez fous, pour exciter contre nous-mêmes la colère de l'empereur ou du dynaste, colère qui nous vaudrait les insultes, les supplices ou même la mort. Nous avons lu la parole : « Que toute âme soit soumise aux puissances supérieures. Car il n'y a pas de puissance sinon par Dieu, et les puissances existantes sont ordonnées par Dieu : aussi ceux qui désobéissent aux puissances désobéissent à l'ordre de Dieu (*Rom.*, XIII, 1-2). » Dans notre commentaire de l'Épître aux Romains, nous avons expliqué ces paroles en détail, selon notre pouvoir et de différentes manières. Pour l'instant, nous les entendons au sens le plus simple et selon l'interprétation commune, car Celse a dit que ce n'est pas sans la force des démons que les empereurs ont été élevés à ce rang.

Il faudrait de longs développements pour parler de l'établissement des rois et des dynastes, car bien des problèmes se posent ici

à propos de ceux qui commandent d'une manière cruelle et tyrannique ou de ceux pour qui le pouvoir est une occasion de se livrer à la volupté et au luxe : c'est pourquoi nous renonçons ici à l'étude de ces questions.

Ajoutons pourtant que nous ne jurons pas par la fortune de l'empereur, ni par aucun de ceux qu'on regarde comme des dieux. Si, en effet, comme le disent quelques-uns, la fortune est une simple dénomination, semblablement à une apparence ou à un dissentiment, nous ne jurons pas par ce qui n'existe pas comme par un Dieu ou par une réalité capable d'agir, afin de ne pas prendre en vain la puissance qui garantit les serments. Et si, ainsi que le croient ceux qui disent : ceux qui jurent par la fortune de l'empereur des Romains jurent par son démon, ce qu'on nomme la fortune de l'empereur est un démon, nous aimons mieux mourir que de jurer par un démon mauvais et perfide, qui pèche bien souvent avec l'homme qu'il protège, et même plus encore que cet homme (1).

Il proclame que les chrétiens sont les citoyens du monde, et il formule le souhait, parfaitement réalisable selon lui, de voir tous les habitants de la terre unis sous le même chef, qui sera le Verbe de Dieu, et soumis aux mêmes lois : la pensée l'enchante de cette Cosmopolis future.

(1) *Contra Cels.*, VIII, 65 ; édit. KOETSCHAU, t. I, p. 280, 23-282, 4.

Après cela, Celse fait un vœu : « Plût au ciel qu'il fût possible d'accorder sous une seule loi tous ceux qui habitent l'Asie, l'Europe et la Libye, Grecs et Barbares, jusqu'aux extrémités de la terre. » Mais, jugeant ce souhait irréalisable, il ajoute : « Celui qui pense ainsi ne sait rien. » S'il faut le dire encore, nous ne ferons que peu de réflexions sur un problème qui exigerait beaucoup de recherches et de développements : il ne paraît pas seulement possible, mais véritable de dire que tous les êtres raisonnables doivent s'accorder sous une seule loi. Les stoïciens en effet déclarent que, lorsque prévaudra le plus fort des éléments, la conflagration se produira qui transformera tout en feu. Nous disons de notre côté que le Verbe dominera un jour toutes les natures raisonnables et transformera toutes les âmes en sa propre perfection, puisque chacun, en se servant de sa puissance personnelle, choisira ce qu'il voudra et obtiendra ce qu'il choisira. Nous disons encore qu'il n'est pas vraisemblable que, de même que, parmi les maladies et les blessures des corps, quelques-unes se produisent qui sont rebelles à l'art médical, il y ait aussi pour l'âme quelque méchanceté que ne puisse guérir le Verbe Dieu qui est au-dessus de tout. Car le Verbe est plus puissant que les maux de l'âme, et les soins qu'il donne rendent chacun conforme à

la volonté de Dieu : la fin de toutes choses sera la destruction du mal. Nous n'avons pas à dire ici si le mal sera détruit de manière à ne jamais renaître ou non (1).

Il précise enfin l'attitude des fidèles dans les différentes circonstances de la vie sociale. Sa réponse à Celse n'est pas sans témoigner d'un optimisme qui nous surprend un peu.

Celse nous exhorte encore à porter aide à l'empereur de toutes nos forces, à prendre part à ses justes travaux, à combattre pour lui, à lutter avec lui s'il le demande, à porter les armes pour lui. A quoi il faut répondre que nous portons aide à l'empereur en temps opportun; une aide en quelque sorte divine, lorsque nous revêtons l'armure de Dieu (cf. *Ephes.*, VI, 11); et nous le faisons en obéissant aux paroles de l'Apôtre : « Je vous demande donc d'abord de faire des prières, des supplications, des invocations, des actions de grâces pour tous les hommes, pour les rois et pour tous ceux qui sont en situation élevée (*I Tim.*, II, 1-2). » Plus on est pieux, plus aussi on porte un puissant secours aux empereurs; et l'on est plus utile de la sorte que les soldats qui vont dans les combats et qui tuent autant d'ennemis qu'ils le peuvent.

(1) *Contra Cels.*, VIII, 72; édit. KOETSCHAU, t. II, p. 288-289.

Voici encore ce que nous dirions à ceux qui sont étrangers à notre foi et qui nous demandent de combattre pour l'État et de tuer des hommes : les prêtres de vos statues, les néocores de ceux que vous regardez comme des dieux conservent leurs mains sans souillures à cause des sacrifices, afin de pouvoir offrir ce que vous croyez des sacrifices à ceux que vous appelez des dieux, avec des mains pures et non ensanglantées. Même lorsque la guerre arrive, vous ne faites pas combattre les prêtres. Si cette conduite est raisonnable, combien plus celle des chrétiens, qui, alors que d'autres combattent, font aussi la guerre comme prêtres et serviteurs de Dieu ; ils gardent des mains pures et combattent par le moyen des prières qu'ils présentent à Dieu pour ceux qui font de justes guerres, pour celui qui règne avec justice, afin que le Seigneur écarte des justes toutes les adversités et les hostilités. Par nos prières, nous détruisons tous les démons qui provoquent les guerres et les faux serments et qui troublent la paix; nous apportons un secours plus précieux à ceux qui règnent que ceux qui paraissent se battre. Nous prenons notre part aux affaires publiques, nous qui, à nos justes prières, ajoutons des exercices et des méditations, par où nous apprenons à mépriser les plaisirs et à n'être pas conduits par eux. Plus que d'autres,

nous combattons pour l'empereur : nous ne combattons sans doute pas avec lui, même s'il nous y forçait; mais nous combattons pour lui, en établissant notre propre camp de piété et en présentant nos prières à Dieu.

Et si Celse veut que nous conduisions des armées pour la patrie, qu'il sache que cela nous le faisons aussi, non pour être regardés des hommes et pour obtenir d'eux une vaine gloire en agissant de la sorte. Car c'est dans le secret que, selon la raison, nous adressons à Dieu nos prières, prières vraiment sacerdotales pour nos compatriotes. Les chrétiens sont plus utiles à la patrie que le reste des hommes : ils forment des citoyens, ils enseignent la piété à l'égard de Dieu gardien des cités; ils font monter jusqu'à une cité divine et céleste ceux qui vivent bien dans les petites cités de la terre, et à qui l'on pourrait dire : Dans la petite cité, tu as été fidèle; viens dans la grande, où « Dieu se tient dans l'assemblée des dieux et juge les dieux en se tenant au milieu d'eux (*Psalm.*, LXXXI, 1) »; il te compte parmi eux si du moins tu ne meurs pas comme un homme et que tu ne tombes pas comme un des archontes.

Celse nous exhorte aussi à exercer des charges au service de la patrie, s'il en est besoin pour le salut des lois et de la piété. Mais nous qui savons que, dans chaque cité, il y a une

forme différente de patrie créée par le Verbe de Dieu, nous exhortons ceux qui, par la parole et la régularité de leur vie, sont aptes à exercer des charges, à les exercer dans les Églises. Nous ne recevons pas ceux qui aiment à commander, nous obligeons par contre ceux qui, par une modestie exagérée, ne veulent pas accepter volontiers le commun souci de l'Église, à le porter. Ceux qui, chez nous, commandent avec sagesse le font après y avoir été contraints, et c'est le grand empereur qui les y a forcés, celui que nous savons être le Fils de Dieu, le Verbe divin. Et si ceux qui commandent bien dans l'Église régissent la patrie selon Dieu (j'entends par là l'Église), contraints ou non, s'ils commandent conformément aux ordres de Dieu, ils ne souillent en rien les lois établies.

Ce n'est pas parce qu'ils évitent les communs services de la vie que les chrétiens refusent les charges, mais parce qu'ils se gardent eux-mêmes pour le service plus divin et plus nécessaire de l'Église de Dieu en vue du salut des hommes. Ils pensent ainsi justement; ils se préoccupent de tous, de ceux qui sont à l'intérieur afin que chaque jour ils vivent mieux, de ceux qui semblent être au dehors afin qu'ils parviennent aux paroles et aux œuvres vénérables de la piété; ils honorent ainsi véritablement Dieu, et, en instruisant

beaucoup d'hommes selon leurs forces, ils s'unissent au Verbe de Dieu et à la loi divine; ils s'unissent ainsi au Dieu suprême par le Fils de Dieu qui, Verbe, sagesse, vérité, justice, unit à Dieu tous les hommes résolus à vivre en tout selon Dieu (1).

(1) *Contra Cels.*, VIII, 73-75; édit. KOETSCHAU, t. II, p. 290 s.

TROISIÈME PARTIE

VERS LA VIE PARFAITE

CHAPITRE I

SIMPLES ET PARFAITS

I. Deux classes d'hommes.

Tous les chrétiens ne sont pas appelés à la perfection. Sous cette forme absolue, une telle affirmation surprend un peu. Il y a là pourtant un des traits caractéristiques de l'enseignement d'Origène, qui distingue expressément deux classes de fidèles, les simples et les parfaits, et ne cesse pas de revenir sur cette distinction fondamentale.

Les simples, ce sont les croyants, ceux qui ne dépassent pas les limites de la foi, ceux qui ne comprennent pas la signification allégorique des Écritures. Les parfaits, ce sont les gnostiques, ceux qui s'élèvent jusqu'à la contemplation des mystères divins et qui possèdent les secrets réservés de la sagesse. Les chrétiens d'élite savent plus de choses que les chrétiens vulgaires; mais surtout ils appréhendent autrement ce qu'ils connaissent. Tandis que les simples obéissent aux injonctions d'une autorité intérieure, et croient en vertu des prophéties et des miracles, les parfaits sont conduits par une science certaine, par une vue claire et assurée des mystères.

C'est autre chose de connaître Dieu, autre chose de croire simplement en Dieu... Il a été dit dans les Psaumes : « Reposez-vous et connaissez que je suis Dieu. » Qui ne conviendra que cela a été dit à un peuple qui croyait au Créateur? On ne peut le connaître si l'on n'a pas l'esprit reposé et purifié... De même sur le texte : « Personne ne connaît le Père, sinon le Fils », nous dirons que ce n'est pas la même chose de croire et de connaître, et que l'on peut croire, sans avoir la connaissance de ce que l'on croit. Qu'on écoute Jésus, disant aux Juifs qui avaient cru en lui : « Si vous restez dans ma parole vous connaîtrez la vérité et la vérité vous délivrera »... Il y a une grande différence entre la connaissance unie à la foi et la foi seule (1).

Ailleurs, commentant la parole : Jésus ne se fiait pas à eux parce qu'il savait ce qu'il y a dans l'homme, Origène écrit :

Ils croyaient non en lui, mais en son nom, et ils n'avaient pas une gnose ferme ni parfaite, mais fragile; aussi ne se fiait-il pas à eux... Comme ils savait qu'ils ne resteraient point dans la foi qu'ils avaient en son nom, il ne se fiait pas à eux, car ils avaient cru à cause des miracles, et non à cause de l'intelligence de Dieu. C'est pourquoi ils pouvaient tomber bientôt, trompés par leurs propres sophismes

(1) *In Ioan.*, XIX, 3, 16, ss.; édit. PREUSCHEN, p. 301.

ou par ceux des autres, qui leur représenteraient les miracles comme n'étant pas arrivés réellement ou droitement. Mais il n'est pas facile à tromper, celui qui croit en lui, en recevant de Dieu l'intelligence (1).

Origène ici exagère sans doute et minimise la valeur probante des miracles ; mais on voit très clairement sa pensée et la distinction fondamentale qu'il établit entre foi et gnose. Un passage du commentaire sur saint Matthieu n'est pas moins précis, tout en montrant davantage qu'il est possible d'aller de la simple foi à la connaissance achevée, et que le Sauveur éclaire progressivement les âmes de ses disciples.

Ne peut-on pas dire que croire que Jésus est le Christ est moins que savoir l'objet de sa foi? peut-être même, dans la connaissance que Jésus est le Christ, il y a des degrés, et tous ceux qui le connaissent ne le connaissent pas de la même manière. Croire sans connaître est moins que connaître : c'est évident d'après ces paroles de l'Évangile selon Jean : « Si vous demeurez dans ma parole, vous connaîtrez la vérité et la vérité vous délivrera (Ioan., viii, 31-32). » Que d'autre part il y ait des degrés dans la connaissance que Jésus est le Christ, tous ceux qui le connaissent ne le connaissant pas de la même manière, c'est l'évidence même pour qui examine attentivement la chose : qui donc n'avouera pas, par exemple, que Timothée,

(1) *In Ioan.*, fragm. 33 ; édit. Preuschen, p. 508.

en connaissant que Jésus est le Christ, n'a pas reçu sur cette connaissance une lumière aussi grande que l'apôtre Paul? Et qui pourrait ne pas admettre que, bien que beaucoup d'hommes disent la vérité en déclarant à propos de Dieu : c'est lui qui m'a donné des choses une connaissance infaillible, tous n'ont pourtant pas la même lumière, ne comprennent pas également ce qu'ils connaissent, ne connaissent pas un aussi grand nombre de secrets? Ce n'est pas seulement suivant la différence dans la manière de connaître que ceux qui connaissent ne connaissent pas semblablement; c'est encore suivant la science même qui est donnée : celui qui connaît le Fils par la révélation du Père, comme il est assuré que Pierre l'a connu, obtient la béatitude suprême.

Si nous avons parlé sainement, vous remarquerez que les douze ont d'abord cru et n'ont pas connu. Après avoir cru, ils ont obtenu les rudiments de la connaissance et ont commencé à connaître quelque peu le Fils. Enfin, ils ont progressé dans la connaissance, de manière à pouvoir recevoir la connaissance du Père, en découvrant le Fils : tel était l'état de Pierre lorsqu'il fut déclaré bienheureux. Car il n'est pas félicité pour avoir dit : Tu es le Christ, mais bien pour avoir déclaré de plus : tu es le Fils du Dieu vivant. Marc et Luc, qui n'ont pas retenu ces derniers mots qui ne se trouvent

que dans Matthieu, n'ont pas non plus retenu l'éloge qui les suit, ni la bénédiction qui complète cet éloge : Tu es Pierre, et le reste (1).

Dans une homélie sur le Psaume XXXVI, Origène développe sa pensée, et il insiste sur la connaissance des Livres saints qui, à son avis, caractérise le chrétien gnostique. Ce passage est doublement intéressant, d'abord parce qu'il met en relief la valeur de la foi. On pourrait être tenté de mépriser la position des simples croyants : Origène ne le permet pas. « Mieux vaut la médiocrité du juste que les richesses des pécheurs. » La foi est donc préférable à la multitude des connaissances profanes. D'autre part, ici la gnose n'est pas présentée sous la forme d'une connaissance infuse, d'une contemplation ; elle est une science acquise par l'étude ; il s'agit d'apprendre l'exégèse des livres saints ; et l'on peut soit étudier la Bible entière, soit se contenter de méditer le Nouveau Testament.

Sans doute étude et contemplation ne s'excluent pas ; et nous verrons qu'Origène insiste sur la contemplation ; mais il est essentiel de mettre en relief la complexité de sa pensée et de ne pas chercher à la réduire à des formules trop absolues.

« Mieux vaut la médiocrité du juste que les richesses des pécheurs (*Psalm.*, XXXVI, 10). »... Voyons maintenant le secret que peut contenir cette parole. Il y a beaucoup d'études diverses en ce monde : la plupart des hommes commencent par apprendre des grammairiens les chants des poètes, les fables des comédiens, les narrations fictives ou horrifiques des tragédies, les longs et multiples volumes

(1) *In Matth. comment.*, t. XII, 17 : P.G., XIII, 1017-1020.

des histoires; puis ils passent à la rhétorique, et là ils recherchent tous les artifices de l'éloquence; ensuite, ils viennent à la philosophie, ils scrutent la dialectique, ils recherchent les nœuds des syllogismes; ils poursuivent les mesures de la géométrie, ils étudient les lois des astres et le cours des étoiles; ils n'omettent pas la musique; et ainsi instruits par toutes ces disciplines si diverses et variées, dans lesquelles ils n'ont rien connu de la volonté de Dieu, ils ont amassé de nombreuses richesses, mais ce sont les richesses des pécheurs.

Regarde par contre un enfant de l'Église, inhabile dans le discours et dans la science, mais rempli de foi et de crainte de Dieu, qui, à cause de cette crainte de Dieu, n'ose chuter en rien, mais qui redoute d'ouvrir la bouche, de peur d'en laisser sortir une parole mauvaise, qui prend garde à éviter même les moindres fautes, celles dont ne peut pas se préserver celui qui est riche dans la sagesse de ce monde. C'est en pensant à ces hommes que la parole de Dieu déclare : « Mieux vaut la médiocrité du juste que les richesses des pécheurs. » La richesse des pécheurs, c'est la sagesse de ce monde dont ils sont riches, l'éloquence dont ils abondent; et tout cela ne peut cependant pas les préserver du péché. La médiocrité du juste, c'est la foi qu'il a

petite comme un grain de moutarde, mais vivante et ardente et qui le préserve et l'éloigne du péché. Aussi cette médiocrité de la foi dans le juste vaut mieux que les immenses richesses des pécheurs, que l'éloquence et la sagesse périssables de ce monde.

Pourtant si quelqu'un peut aussi posséder des richesses qui ne soient pas celles des pécheurs, mais ramasser quelques biens des trésors de Moïse le législateur, en acquérir d'autres de la fortune des prophètes, d'Isaïe, de Jérémie, d'Ezéchiel, scruter aussi les secrets de Daniel, pénétrer les trésors cachés et obscurs des autres prophètes, cet homme n'est pas comparé aux sages de ce monde, pour être dit meilleur qu'eux; mais on l'égale plutôt à ceux qui disaient : « Vous êtes devenus riches en toute parole et en toute science (*I Cor.*, I, 5) », et qui, détruisant la sagesse de ce monde, disent après l'avoir vaincue qu'ils sont prêts à emmener en captivité tout esprit qui s'élève et se hausse contre la science du Christ.

Sans doute celui dont nous avons parlé tout à l'heure, le simple et l'ignorant qui croit et qui craint Dieu, la médiocrité de sa foi vaut mieux que les grandes richesses des pécheurs que nous avons comparées à la sagesse de ce siècle. Mais au-dessus de l'un et de l'autre est celui qui est riche dans la parole

de Dieu et la science de vérité, c'est-à-dire celui qui, selon saint Paul, est riche en toute parole et en toute science, et en même temps riche en œuvres bonnes. Veux-tu savoir ce que signifie être riche en toute parole? Je te l'apprendrai brièvement. Commence par étudier la première parole de la Genèse; passe à l'Exode, puis au Lévitique, aux Nombres, au Deutéronome; enrichis-toi de Josué; enrichis-toi aussi de tous les juges; et ensuite, de livre en livre, de tous les ouvrages de l'Écriture divine, jusqu'à ce que tu parviennes aux richesses de l'Évangile et de l'Apôtre. Si tu ne donnes les soins qu'aux paroles du Psautier, de manière à pouvoir le chanter en entier quand tu le voudras, tu seras riche assurément, mais non pas en toute parole et en toute science; tu seras riche dans les seules paroles du psautier. Si tu mets ton soin à la lecture de l'Évangile et de l'Apôtre, si tu t'exerces aux préceptes du Nouveau Testament, tu es riche, mais non en toute parole; tu es riche des seules paroles de l'Évangile et de l'Apôtre. Mais si l'on peut étudier avec un zèle égal l'Ancien et le Nouveau Testament, être assez rempli de toute sa science pour être capable de rendre compte de tout ce qui est écrit et pour adapter sa conduite aux paroles de vérité qui sont contenues dans l'Écriture, alors on est riche

en toute parole et en toute œuvre bonne (1).

Commençants et parfaits ne sont pas seulement distingués par la manière dont ils reçoivent l'enseignement divin. Ils le sont encore par la façon dont ils le pratiquent. Les uns sont poussés par la crainte du jugement, les autres s'attachent à Dieu par amour :

Il y a donc deux fils d'Abraham, un qui est né de la femme libre et un qui est né de l'esclave... Au sens spirituel, tous ceux qui viennent par la foi à la connaissance de Dieu peuvent être appelés fils d'Abraham; mais, parmi eux, les uns adhèrent à Dieu par la charité, les autres par la crainte et la peur du jugement à venir (2).

Les premiers sont conduits métaphoriquement sur l'Ebal pour y être effrayés par les malédictions; les autres montent au Garizim où ils reçoivent l'annonce des bénédictions :

Je vois qu'il y a deux sortes d'hommes qui par la foi se dirigent et se hâtent vers le salut : l'une est celle des hommes qui, enflammés par le désir des promesses célestes, s'efforcent avec le plus grand zèle et la plus grande diligence pour ne pas perdre la moindre parcelle de bonheur : ils ne désirent pas seulement recevoir la bénédiction et être

(1) *In Psalm.* XXXVI, *hom.* III, 6; P. G., XII, 1341 s.
(2) *In Genes., hom.* VII, 4; édit. BAEHRENS, t. I, p. 74.

admis au nombre des saints, mais encore être reçus en la présence du Seigneur et être toujours avec le Seigneur. Les autres sont ceux qui tendent eux aussi au salut, mais qui sont enflammés bien moins par l'amour des bénédictions ou le désir des promesses que par cette perspective qu'ils ont devant les yeux en disant : Il me suffit de ne pas aller à la géhenne; il me suffit de n'être pas envoyé au feu éternel, il me suffit de n'être pas jeté dans les ténèbres extérieures... Jésus est le seul qui peut, dans tout le peuple, discerner les esprits et les âmes, et établir les uns sur le mont Garizim pour les bénédictions, établir les autres sur le mont Gebal pour les malédictions, non pas pour qu'ils reçoivent d'ailleurs ces malédictions, mais pour que, considérant les malédictions menaçantes, ils prennent garde de les mériter (1).

Aux commençants, le combat contre la chair et le sang; aux parfaits, la lutte contre les démons et les puissances des ténèbres :

Nous avons dit souvent que les chrétiens avaient un double combat à livrer. Pour les parfaits, pour ceux qui sont comme Paul à Éphèse, ainsi que le dit l'Apôtre lui-même : ils n'ont pas à lutter contre la chair et le sang, mais

(1) *In libr. Iesu Nave, hom.* IX, 7; édit. Baehrens, t. II, p 351-352.

contre les principautés et les puissances, contre les princes de ce monde de ténèbres, contre les esprits méchants dans les cieux. Les moindres et ceux qui ne sont pas encore parfaits doivent combattre contre la chair et le sang; ils luttent encore contre les vices et les fragilités de la chair (1)...

Certains passages, il faut l'avouer, rendent une sonorité étrange. Origène « insiste sur cette opposition des Juifs et des parfaits, des charnels et des spirituels : les premiers sont ceux qui sont assujettis à la chair, qui accomplissent les désirs de la chair, et aussi qui sont les esclaves de la lettre et des symboles; les autres au contraire marchent selon l'esprit, sont vivifiés par l'esprit et entendent la loi selon l'esprit : vivant parmi les charnels, ils devront parfois leur condescendre (2) »; et c'est ainsi qu'a agi saint Paul lorsqu'il a circoncis Timothée : l'apôtre n'a-t-il pas, par sa conduite, rendu à ses frères plus de services qu'il ne l'aurait fait, s'il avait ouvertement pris parti contre les observances judaïques?

De même que la Loi contenait l'ombre des biens futurs que devait manifester la Loi annoncée en vérité, ainsi l'Évangile que croient comprendre les gens du vulgaire enseigne l'ombre des mystères du Christ. Mais l'Évangile éternel dont parle Jean, et qu'on appellera

(1) *In libr. Iesu Nave, hom.* IX, 4; édit. BAEHRENS, t. II, p. 364.

(2) J. LEBRETON, *Les Degrés de la connaissance religieuse d'après Origène* dans *Recherches de Science religieuse*, t. XII, 1922, p. 272.

proprement l'Évangile spirituel, présente clairement à ceux qui comprennent tout ce qui concerne le Fils de Dieu, et les mystères que font voir ses discours, et les réalités dont ses actions étaient les symboles... Pierre et Paul, qui d'abord étaient manifestement juifs et circoncis, ont reçu ensuite de Jésus la grâce d'être tels en secret; ils étaient juifs ostensiblement pour le salut de la plupart; non seulement ils le confessaient par leurs paroles, mais ils le manifestaient par leurs actes. Il faut en dire autant de leur christianisme. Et de même que Paul ne peut pas secourir les Juifs selon la chair si, lorsque la raison le demande, il ne circoncit pas Timothée et si, lorsqu'il est raisonnable, il ne se coupe pas les cheveux, s'il ne fait pas l'offrande, si, d'un mot, il ne se fait pas juif pour les Juifs afin de gagner les Juifs, ainsi il ne peut se faire que celui qui se doit au salut de beaucoup puisse secourir efficacement par le christianisme secret ceux qui en sont encore aux éléments du christianisme manifeste, les rende meilleurs, les fasse parvenir à ce qui est plus parfait et plus élevé. C'est pourquoi il faut que le christianisme soit spirituel et corporel, et quand il faut annoncer l'Évangile corporel et dire que l'on ne sait rien parmi les charnels que Jésus-Christ, et Jésus-Christ crucifié, on doit le faire. Mais quand on les trouve perfectionnés par l'Esprit,

portant en lui du fruit, épris de la sagesse céleste, on doit leur communiquer le discours qui s'élève de l'incarnation jusqu'à ce qui était auprès de Dieu (1).

On ne peut se défendre de quelque inquiétude, en présence de textes semblables, car ils semblent encourager une sorte de trahison ou de déloyauté. Mais je ne suis pas sûr qu'on doive les serrer de trop près, car la vie entière d'Origène proteste contre toute accusation de ce genre. Le chrétien courageux, enthousiaste même, qu'a toujours été le maître alexandrin, n'a pas pu conseiller à ses frères l'apparence d'une lâcheté. Ici, comme souvent ailleurs, il paraît se trouver quelque peu gêné par les textes qu'il doit expliquer, et sa pensée est à l'étroit dans les cadres du commentaire où il veut l'enfermer. Sans doute interprète-t-il mal l'attitude de saint Paul : celui-ci n'a jamais feint le judaïsme ; même lorsqu'il circoncit Timothée, même lorsqu'il fait et accomplit son vœu de naziréat, il ne cherche pas à donner le change. Il reste qu'une telle attitude appelle des explications et que celles d'Origène s'efforcent de serrer le texte. Sans prétendre que la pensée du grand docteur est ici entièrement défendable, nous pensons qu'elle pourrait être interprétée avec indulgence.

Un dernier texte nous ramènera vers des pensées plus simples, et nous fera plus clairement saisir la doctrine d'Origène sur la foi et la connaissance.

Trois sortes de nourriture sont indiquées : la première, dont nous nous nourrissons en quittant la terre d'Égypte, mais elle ne suffit que peu de temps. Ensuite vient la manne. Enfin, c'est de la terre sainte que nous cueillons

(1) *In Ioan.*, I, 7, 43 ; édit. PREUSCHEN, p. 12, P.G., XIV, 36-37.

les fruits. Par là, autant que le pénètre la faiblesse de mon esprit, est indiqué, je pense, que la première nourriture que nous avons emportée avec nous en sortant de l'Égypte est cette petite instruction scolaire (même si l'on aspire à connaître les belles lettres), qui ne peut nous aider que bien faiblement. Arrivés au désert, c'est-à-dire à l'état de vie où nous sommes aujourd'hui, nous mangeons la manne parce que nous sommes instruits des leçons de la loi divine. Enfin, celui qui a mérité d'entrer dans la terre de la promesse, c'est-à-dire d'obtenir ce que le Sauveur nous a promis, celui-là mangera les fruits du pays des palmiers. Il trouvera vraiment le fruit du palmier, celui qui, après avoir vaincu son ennemi, sera parvenu aux promesses. Car il est certain que, quelles que soient les choses que nous pouvons maintenant comprendre ou sentir dans la Loi de Dieu et les Écritures inspirées, bien plus sublimes et élevées seront celles que, l'énigme étant expliquée, les saints mériteront de voir face à face, car c'est ce que l'œil n'a pas vu, ce que l'oreille n'a pas entendu, ce qui n'est pas monté au cœur de l'homme que Dieu a préparé à ceux qui l'aiment (Cf. *I Cor.*, II, 9) (1).

(1) *In libr. Iesu Nave, hom.* VI, 1; édit. Baehrens, t. II, p. 323.

II. Les commençants.

Voyons maintenant comment se conduisent les débutants. Le maître qui les forme a soin de s'adapter à leur faiblesse et de ne pas les instruire des mystères les plus profonds. La formation morale qu'ils reçoivent n'en est pas moins salutaire :

Dans les Écritures saintes, on appelle nourriture du lait cette première formation morale qui est livrée aux commençants comme à des enfants. Il ne faut pas en effet parler aux disciples, dès le début de leur formation, des mystères profonds et secrets; mais on doit leur livrer ce qui concerne la correction des mœurs, la formation de la discipline et les premiers éléments de la vie religieuse et de la foi simple. Tel est le lait de l'Église; tels sont les premiers éléments des petits commençants.

Mais cette nourriture apporte la vie et le salut à ceux qui ont la volonté de progresser dans le bien; à ceux qui se plaisent dans le péché, qui aiment la luxure, la passion, l'avarice, l'impiété, cette doctrine donne la ruine et la mort. Il arrive ainsi qu'un seul et même aliment qui nourrit les bons, étouffe les méchants, que ce qui préserve la vie aux hommes pieux cause la mort des impies. Et pour éclairer nos paroles par un exemple, le vin fortifie les hommes sains et réguliers dans leur vie; il réjouit, comme dit l'Écriture, le cœur de

l'homme, de l'homme sain évidemment, tandis qu'il cause la perte des enfiévrés s'ils viennent à en prendre. Il arrive ainsi que la même chose, prise de la même manière, donne la vie à l'un et la mort à l'autre (1).

Un peu plus loin, dans l'homélie qui fait suite à celle-ci, Origène revient sur la formation morale des commençants, qui, dit-il, appartient aux anges, tandis que celle des parfaits peut être poursuivie par eux seuls.

Lorsque nous commençons à venir au culte de Dieu, lorsque nous recevons les principes de la parole de Dieu et de la doctrine céleste, ce sont « les princes d'Israël » qui doivent nous livrer ces commencements. Par les princes d'Israël, il faut, à mon avis, entendre les anges du peuple chrétien, qui, selon la parole du Seigneur, assistent les plus petits dans l'Église et qui voient toujours la face du Père qui est aux cieux. Voilà quels sont les princes, et de qui nous devons recevoir les principes...

Mais nous ne devons pas toujours nous attendre à ce que les anges combattent pour nous; ils ne nous aident qu'au commencement, lorsque nous débutons nous-mêmes. Avec les progrès du temps, il faut que nous-mêmes sortions armés pour le combat. Avant que nous apprenions à faire la guerre, afin que nous son-

(1) *In Iudic., hom.* V, 6; édit. Baehrens, t. II, p. 496-497.

gions à livrer les batailles du Seigneur, nous sommes secourus par les princes, par les anges. Avant que nous recevions la provision du pain céleste, que nous soyons rassasiés des chairs de l'agneau immaculé, avant que nous soyons enivrés du sang de la vraie vigne qui monte de la racine de David, aussi longtemps que nous sommes des enfants, que nous sommes nourris de lait, que nous tenons la parole des commencements du Christ, nous vivons comme des enfants sous l'autorité de tuteurs et de procureurs. Mais lorsque nous avons goûté les sacrements de la milice céleste, que nous avons été rassasiés du pain de vie, écoute comment la trompette apostolique nous invite au combat. C'est à voix forte que Paul crie vers nous, en disant : Revêtez les armes de Dieu, afin de pouvoir tenir contre les ruses du diable. Il ne nous permet plus de nous cacher sous les ailes de nos nourrices, il nous invite aux champs de bataille : Revêtez, dit-il, la cuirasse de la charité; recevez le casque du salut; prenez le glaive de l'esprit et surtout le bouclier de la foi, afin de pouvoir éteindre les traits enflammés de l'esprit du mal (Cf. *Ephes.*, VI, 14-17) (1).

C'est la foi, avons-nous dit, qui est le principe de la conduite des simples. La foi suffit chez eux à enfanter

(1) *In Iudic., hom.* VI, 2; édit. BAEHRENS, t. II, p. 499 s.

d'admirables vertus, si bien que sa fécondité devient une preuve de sa vérité. « J'aurais bientôt quitté les plaisirs, disent-ils, si j'avais la foi. Et moi je vous dis : Vous auriez bientôt la foi, si vous aviez quitté les plaisirs. Or, c'est à vous à commencer. Si je pouvais, je vous donnerais la foi; je ne puis le faire, ni partant éprouver la vérité de ce que vous dites. Mais vous pouvez bien quitter les plaisirs et éprouver si ce que je dis est vrai (1). »

Tout le monde connaît ces formules de Pascal : elles trouvent chez Origène le plus vivant des commentaires. Pour démontrer aux lecteurs du *Discours véritable* l'origine divine du christianisme, le maître du didascalée ne trouve pas d'argument plus simple et plus puissant en même temps que la valeur morale de cette religion tant raillée. Celse reproche à l'Église de demander la foi à ses enfants. Mais la foi suffit à leur faire accomplir des prodiges.

Si tous les hommes pouvaient, délaissant les affaires de la vie, s'appliquer uniquement à la philosophie, ils ne devraient pas chercher d'autre voie que celle-là seule du christianisme. Aucune doctrine, disons-le sans orgueil, ne donne de meilleure explication des croyances humaines, des obscurités des prophéties, des paraboles évangéliques et de mille autres faits ou préceptes symboliques. Cependant, comme les nécessités de la vie et la faiblesse des hommes interdisent la philosophie au plus grand nombre, quelle méthode mieux adaptée à la foule peut-on trouver que celle enseignée par Jésus aux nations?

(1) PASCAL, *Pensées*, édit. BRUNSCHWIGG *minor*, p. 444.

Qu'on demande à la multitude des croyants, que la foi a purifiés de la fange des vices, où ils se roulaient précédemment, ce qui vaut le mieux, de corriger ses mœurs en croyant sans examen à la récompense qui attend la vertu et au châtiment qui menace les coupables, au lieu de dédaigner la foi simple et de différer l'amendement de ses mœurs jusqu'à ce que l'on se soit convaincu par la recherche des raisons. Évidemment, tous les hommes, ou presque tous, n'apprendront pas ce qu'ils ont appris par la simple foi, mais ils demeureront dans leur vie corompue. C'est pourquoi, parmi toutes les preuves qui montrent que la bonté du Verbe s'est manifestée d'une manière providentielle à la vie des hommes, celle-là aussi doit trouver sa place. L'homme pieux estime que même un médecin du corps, qui améliore la santé d'un grand nombre de malades, ne vient pas habiter les nations et les cités sans la volonté de Dieu : car rien d'utile n'arrive parmi les hommes sans la volonté de Dieu. Et si celui qui soigne les corps d'une multitude ou améliore leur santé ne les soigne pas sans la volonté de Dieu, à combien plus forte raison celui qui a soigné, converti, amélioré les âmes d'une multitude, qui les a soumises au Dieu tout-puissant, qui leur a appris à conformer toutes leurs actions à son bon plaisir et à éviter tout ce qui peut déplaire à Dieu, même la

moindre des paroles ou des actions ou des pensées qui viennent à l'esprit.

Puisque l'on parle tant de ce qui concerne la foi, nous dirons donc que nous la regardons comme utile à la masse des hommes; nous confessons que nous enseignons qu'ils doivent croire, même sans raison, tous ceux qui ne peuvent pas tout abandonner et se consacrer à la recherche de la raison. D'ailleurs ceux-là mêmes qui refusent de l'avouer font de même. Qui donc, lorsqu'il s'est orienté vers la philosophie et s'est jeté comme par hasard sur quelque secte philosophique, s'arrête ici ou là autrement que parce qu'il a rencontré tel ou tel maître ou qu'il a cru que cette secte était la meilleure? Il ne s'arrête pas à écouter les raisons de tous les philosophes et des différentes sectes, ni la réfutation des unes ou la preuve des autres; mais il choisit s'il sera stoïcien, platonicien, péripatéticien, épicurien, ou tout autre chose (1).

Puis passant à l'offensive, Origène démontre le rôle prépondérant de la croyance dans la plupart des affaires humaines.

Si donc il faut croire, ainsi que nous l'enseigne la raison, à l'un ou à l'autre de ceux qui ont inventé les sectes, soit parmi les Grecs,

(1) *Contra Cels.*, I, 9-10; édit. Koetschau, t. I, p. 61-63.

soit parmi les Barbares, à bien plus forte raison comment ne croirait-on pas au Dieu suprême et à celui qui nous apprend à l'adorer lui seul, mais à mépriser les autres choses comme n'étant pas, ou du moins comme n'étant pas dignes d'adoration et de culte, même si elles sont dignes d'honneur. Sur tout cela, celui qui ne se contente pas de croire mais qui contemple les choses par la raison donnera les démonstrations qui lui auront été suggérées ou qu'il aura découvertes dans ses recherches. Comment n'est-il pas plus raisonnable, alors que toutes les affaires humaines sont dévoilées au moyen de la foi, de croire Dieu plus que les hommes? Qui donc navigue, ou se marie, ou s'occupe de ses enfants, ou jette des semences en terre sans croire que tout arrivera pour le mieux, alors qu'il est possible que le contraire se réalise et qu'il se réalise parfois en effet? Bien plus, cette confiance que tout arrivera pour le mieux et selon nos vœux rend tous les hommes audacieux et leur fait entreprendre des travaux qui autrement seraient incertains et impossibles. Si l'espérance et la foi bienfaisante en l'avenir remplissent ainsi la vie en toutes les actions incertaines quant à leur issue, combien plus raisonnable que la foi de ceux qui naviguent sur mer ou qui jettent la semence dans la terre ou qui prennent femme, ou qui s'occupent des autres

affaires humaines, sera celle de l'homme qui croit au Dieu qui a fait tout cela, et à celui qui, avec une splendide magnanimité et un courage divin, a osé présenter notre doctrine en tout lieu de la terre habitée au milieu des plus grands dangers, en face d'une mort réputée infâme qu'il a supportée pour les hommes, et qui a appris à ceux qui, dès le commencement, ont été persuadés de servir son enseignement, à oser, parmi tous les dangers et dans l'attente continuelle de la mort, parcourir toute la terre pour le salut des hommes (1)?

III. Connais-toi toi-même.

Voulons-nous avancer dans la vertu? nous élever au-dessus de la simple foi? Apprenons à nous connaître nous-mêmes. Fidèle à ses principes, Origène distingue une double connaissance de soi-même; la première ayant pour objet les vertus et les vices, les tendances, les affections, les passions; la seconde visant à l'étude approfondie de l'âme et de sa nature. Les commençants ne doivent se préoccuper que de la première de ces recherches.

Comment l'âme se connaît elle-même, c'est, je pense, ce qu'il n'est ni facile ni bref d'expliquer. J'essaierai pourtant d'en dire quelque chose selon mes forces.

Il me semble donc que l'âme doit se con-

(1) *Contra Cels.*, I, 11; édit. Koetschau, t. I, p. 63-64.

naître elle-même de deux manières : ce qu'elle est et comment elle se meut, c'est-à-dire ce qu'elle a dans sa substance et dans ses affections. Qu'elle comprenne par exemple si ses affections sont bonnes ou mauvaises, ses résolutions droites ou non; et dans le cas où elles sont droites, si elle a le même propos à l'égard de toutes les vertus, tant intellectuelles que pratiques ou seulement à l'égard des devoirs nécessaires et faciles. Est-elle disposée à progresser, à grandir dans l'intelligence des choses et l'accroissement des vertus, ou bien s'arrête-t-elle et se tient-elle au point où elle a pu parvenir? se préoccupe-t-elle seulement de sa propre culture ou cherche-t-elle à servir les autres, à leur être utile par la parole de l'enseignement ou par l'exemple des actions? Si elle reconnaît elle-même qu'elle n'a pas de bonnes affections et une droite résolution, elle doit se rendre compte si beaucoup de choses lui manquent et si elle est loin de la route des vertus, ou bien si elle est déjà dans le bon chemin et s'efforce d'avancer en désirant acquérir ce qui est en avant et oublier ce qui est en arrière, bien qu'elle ne soit pas encore près du but, ou que, s'en étant rapprochée, elle ne soit pas encore arrivée à la perfection. C'est encore l'œuvre de l'âme qui se connaît elle-même de voir si le mal qu'elle fait, elle le fait par attachement et avec zèle ou seule-

ment par fragilité, et, comme dit l'Apôtre, en accomplissant ce qu'elle ne veut pas et en faisant ce qu'elle déteste; de même, elle doit voir si ce qui est bien elle le fait avec des affections et un propos ordonnés. Par exemple, retient-elle sa colère à l'égard de certains, et la déchaîne-t-elle contre d'autres, ou bien la retient-elle toujours et ne la déchaîne-t-elle jamais? De même pour la tristesse : en triomphe-t-elle en certaines affaires, et l'accueille-t-elle en d'autres, ou bien la repousse-t-elle toujours? Et encore à l'égard de la crainte et des autres mouvement qui sont opposés aux vertus. C'est aussi le devoir de l'âme qui se connaît de savoir si elle désire avidement la gloire ou un peu, ou pas du tout : ce que l'on peut conclure de ce qu'elle se plaît beaucoup ou peu ou pas du tout aux louanges et de ce qu'elle s'attriste beaucoup, peu ou pas du tout des opprobres. Il y a aussi, en ce qui regarde les dons faits ou reçus, des marques de l'âme qui se connaît elle-même : lorsqu'elle distribue ou donne quelque chose, le fait-elle avec agrément, en paraissant aimer le règne de l'égalité entre les hommes, ou, selon la parole de l'Apôtre, par tristesse ou par nécessité, ou du moins en recherchant la reconnaissance de ceux qui reçoivent ou qui apprennent sa générosité. En recevant, l'âme qui se connaît elle-même remarquera si elle regarde avec indifférence

ce qu'elle a reçu ou si elle s'en réjouit comme d'un bien. Pour ce qui est de l'intelligence, cette âme s'efforcera de connaître si elle se laisse facilement émouvoir en apprenant toutes les nouvelles vraisemblables et si elle est sensible à l'art, à la douceur, à l'habileté des discours, ou si elle n'est ainsi touchée que rarement ou pas du tout. En voilà assez sur ce genre de connaissance...

Telle est la première manière par laquelle l'âme doit se comprendre elle-même dans ses affections et dans ses actes. Plus profonde et plus difficile est une autre connaissance de soi qui est ordonnée à l'âme, déjà belle parmi les femmes. Que si elle peut l'obtenir, qu'elle espère pour elle tous les biens, sinon qu'elle sache qu'elle doit sortir sur les pas des troupeaux et paître les béliers dans les tentes des pâtres étrangers (*Cant.*, I, 8). Voyons donc, et commençons, selon nos forces, à parler de cette connaissance... L'âme doit savoir quelle est sa substance, si elle est corporelle ou incorporelle, si elle est simple ou composée de deux ou trois parties ou davantage. Parmi les questions posées figurent encore celles-ci : l'âme a-t-elle été faite ou ne l'a-t-elle pas été par personne? si elle a été faite, comment l'a-t-elle été : sa substance est-elle ainsi que le pensent quelques-uns, contenue dans la semence corporelle et son origine est-elle transmise avec

l'origine du corps? ou bien vient-elle parfaite du dehors pour être revêtue du corps préparé et formé dans le sein de la femme? S'il en est ainsi, vient-elle tout de suite après avoir été créée? a-t-elle été faite lorsque le corps semble formé de sorte que la raison de sa création soit la nécessité d'animer ce corps? ou bien a-t-elle été faite auparavant, autrefois et vient-elle d'ailleurs pour animer le corps? Et s'il y a quelque motif à ce qu'elle soit amenée dans le corps, il y a besoin de science pour connaître ce motif. On peut encore rechercher si l'âme n'est revêtue du corps qu'une seule fois, et si, après l'avoir déposé, elle ne le recherche plus, ou bien si, l'ayant une fois déposé, elle le prendra à nouveau; et si l'ayant pris une seconde fois, elle le gardera pour toujours ou si elle le rejettera encore une fois. Et si, selon l'autorité des Écritures, la fin du monde approche, si cet état corruptible doit être changé en un état incorruptible, il ne paraît pas douteux que l'âme ne puisse venir une seconde ou une troisième fois dans un corps, dans l'état de la vie présente. Car si on l'admettait, il suivrait nécessairement que le monde, destiné à des successions ininterrompues, n'aurait pas de fin. Pour se reconnaître elle-même, l'âme a encore à rechercher s'il y a une hiérarchie ou s'il y a d'autres esprits de la même substance qu'elle et d'autres encore d'une substance différente,

c'est-à-dire s'il y a d'autres esprits, raisonnables comme elle et d'autres privés de raison ; si elle est de la même substance que ces esprits puisqu'on admet que le raisonnable ne diffère en rien du raisonnable. Et si elle n'est pas telle par sa substance, le sera-t-elle par la grâce, si elle le mérite ; ou bien ne pourra-t-elle jamais devenir semblable aux anges, à moins que la qualité et la ressemblance de sa nature ne reçoivent ce don? car il semble qu'il soit possible de rendre ce qui est perdu, non de conférer ce qu'au commencement le Créateur n'a pas donné. Pour se connaître elle-même, l'âme a encore à se demander si la vertu de son esprit peut venir et s'en aller, si elle est changeante, ou si une fois acquise elle ne se perd plus. A quoi bon en dire davantage sur les moyens qu'a l'âme de se connaître elle-même? Si elle néglige de se connaître elle-même en perfection, elle recevra l'ordre de sortir sur les pas des troupeaux et de paître les béliers, et cela non dans sa propre tente, mais dans les tentes des pâtres. Mais si elle veut en profiter, elle a de très abondantes occasions — on vient de le voir — de s'exercer, selon ses forces, dans le discours de science (1).

In Cant. Cant. comment., II ; édit. BAEHRENS, t. III, p. 142-144 ; 145-148.

CHAPITRE II

CONTEMPLATION ET CHARITE.

I. Les progrès de l'âme.

L'âme qui désire arriver à la perfection est en route pour un long voyage. Elle doit avancer sans cesse et ne jamais céder aux tentations sensibles. Moyennant quoi, elle parviendra à ce bien qui est au-dessus de tout bien et qui réside dans la vision de Dieu : faite pour contempler, et pour aimer, elle trouvera la réalisation de ce double idéal, si elle se montre fidèle à ses destinées.

Moïse a écrit ces choses par la parole du Seigneur, afin qu'en lisant et en voyant quels départs nous avons à faire et combien d'étapes il y a sur le chemin qui conduit au royaume, nous nous préparions à accomplir le voyage; et qu'en regardant la route que nous devons suivre, nous ne laissions pas se consumer dans la paresse et l'inaction le temps de notre vie. Il ne faudrait pas qu'à force de nous arrêter aux vanités de ce monde et de nous complaire à tout ce qui flatte la vue, l'ouïe, le tact, l'odorat, le goût, les jours s'enfuient, le temps passe,

nous devenions incapables de franchir toute la distance du voyage qui nous est imposé, nous succombions en route et que nous arrive ce qui est raconté de ceux qui ne purent arriver au but mais dont les membres tombèrent dans le désert. Nous faisons donc un voyage, et nous venons dans ce monde pour aller de vertu en vertu, non pas pour demeurer sur terre attachés aux biens terrestres, comme l'homme qui disait : « Je détruirai mes greniers et j'en construirai de plus grands et je dirai à mon âme : mon âme, tu as de nombreux biens disposés pour beaucoup d'années, mange, bois, et réjouis-toi », de peur que le Seigneur ne nous dise à nous comme à lui : « Insensé, cette nuit, ton âme te sera enlevée (Luc., XII, 18-20). » Il n'a pas dit : en ce jour, mais cette nuit. Car c'est dans la nuit qu'il est tué, comme les premiers nés des Égyptiens, comme celui qui a aimé le monde et ses ténèbres, et qui s'est allié aux chefs des ténèbres de ce monde. Le monde est appelé nuit et ténèbres par ceux qui vivent dans l'ignorance et ne reçoivent pas la lumière de la vérité (1).

Nous habitons ici-bas dans une tente passagère ; mais nous nous hâtons vers la maison de Dieu, où nous contemplerons sa douceur.

Nous avons appris que l'Église du Dieu vivant,

(1) *In Numer., hom.* XXVII, 7 ; édit. Baehrens, t. II, p. 265.

faite de pierres vivantes, était appelée maison de Dieu. Et comme il y a en Dieu la bonté et la sévérité, ceux qui habitent la maison du Seigneur verront la douceur de Dieu dans sa bonté; mais ceux qui sont hors de la maison éprouveront sa sévérité. Et considère s'il n'y a pas une différence entre le temple du Seigneur et la maison du Seigneur, et si l'Église n'est pas la maison analogiquement pour les lévites et les prêtres. Tout d'abord on est caché par le Seigneur dans la tente de Dieu au jour des maux, puis on est couvert dans le secret de sa tente, enfin on est élevé dans la pierre. Il demande donc d'habiter l'Église par le souci qu'il a des choses de l'Église tous les jours de sa vie illuminée. Tant que je suis sur la terre, dit-il, si je dois renoncer à beaucoup de biens, je fais au moins une demande. Car, puisqu'il est impossible de jouir en abondance de tous les biens, du moins que ce bien ne me manque pas, ce grand bien, ce bien excellent : que je voie. Mais celui qui aime la beauté de la maison du Seigneur veut se réjouir doucement de cette vue, et, après cette contemplation visiter son temple. Or, on contemple la douceur du Seigneur quand on voit les dogmes fondamentaux de l'Église; mais en s'appliquant à ceux de la Trinité on verra tout le temple... Comme on l'a dit souvent, la tente signifie le progrès, la maison la perfection. Personne donc,

tant que le jour du malheur est sur lui, ne peut habiter la maison de Dieu, mais il est caché dans l'ombre parce que celui qui le délivre du mal couvre son progrès. Car ceux qui doivent encore se repentir ne peuvent être parfaits (1).

II. Traditions secrètes.

Cette contemplation n'est-elle pas réservée aux détenteurs de quelques traditions mystérieuses et secrètes, qui se transmettent de bouche en bouche? Nous retrouvons ici une idée qu'avait déjà exprimée Clément, et qu'Origène reprend quelquefois. Idée étrange et dangereuse, qu'il est pourtant impossible de ne pas rappeler.

Nous avons osé vous parler ainsi, autant que nous l'avons pu, de la division de la Judée par le sort, sur la provocation de l'Écriture qui nomme la Jérusalem céleste, qui affirme que le mont Sion et les autres lieux qu'elle désigne sont dans les cieux : tout cela nous a fourni l'occasion de parler de ces lieux parce qu'en eux sont exprimés des mystères célestes. Et nous vous disons encore de ne pas lire ces descriptions avec ennui et de ne pas croire qu'une Écriture est méprisable parce qu'elle est remplie de noms propres : sachez plutôt qu'en tout cela sont contenus d'ineffables mystères, plus grands que ceux que peut exprimer la

(1) *In psalm.* XXVI, 6; P. G., XII, 1280.

parole humaine ou entendre l'oreille d'un mortel. Ces mystères, à mon avis, ne peuvent pas être expliqués d'une manière digne et dans leur intégrité, non seulement par moi, qui suis très petit, mais même par ceux qui sont beaucoup meilleurs que moi.

Je ne sais pas s'ils sont même pleinement et intégralement exposés par les saints apôtres: je ne dis pas qu'ils ne soient pas connus pleinement, mais qu'ils ne soient pas exposés pleinement. Car il est sûr qu'ils ont été connus et entièrement compris de celui qui a été enlevé jusqu'au troisième ciel, qui, enlevé au ciel, a vu les réalités célestes, qui a vu Jérusalem, la véritable cité de Dieu, qui a vu la montagne de Sion et tous les lieux voisins, qui a vu Bethléem, qui a vu Hébron, qui a vu toutes les villes dont il est dit qu'elles furent divisées par le sort; et non seulement il les a vus, mais il a compris en esprit leurs raisons d'être, car il confesse lui-même qu'il a entendu les noms et les explications. Mais quels noms! Des noms ineffables, dit-il, qu'il n'est pas permis aux hommes de dire. Tu vois ainsi que Paul sait tout et le comprend en esprit; mais il n'avait pas la permission de l'exprimer aux hommes. A quels hommes? à ceux-là sans doute à qui il faisait des reproches: « N'êtes-vous pas des hommes et ne vivez-vous pas selon l'homme? » Mais il les disait peut-être à ceux qui ne vivaient

plus selon l'homme. Il les disait à Timothée. Il les disait à Luc et aux autres disciples qu'il savait capables de recevoir les mystères ineffables. Enfin et mystérieusement, il recommandait quelque chose de semblable à Timothée en lui disant : Souviens-toi des paroles que tu as entendues de moi, et confie-les à des hommes fidèles, à ceux qui sont capables de les apprendre à d'autres. Croyant donc qu'il y a là des mystères divins, rendons-nous dignes d'eux, aptes à les recevoir par notre vie, notre foi, nos actes, nos mérites, afin que, lorsqu'ils auront été dignement compris de nous, nous puissions les obtenir par héritage dans le ciel, dans le Christ Jésus, Notre Seigneur, à qui est la gloire et l'empire dans les siècles des siècles. Amen (1).

Origène n'insiste pas sur les traditions secrètes, auxquelles sa fidélité à l'Église lui interdit d'attacher une importance trop grande ; des enseignements qui seraient transmis en dehors d'elle risqueraient fort de ressembler à ceux des hérétiques. Il ne croit pas d'ailleurs que la gnose puisse être complète ici-bas. L'âme va de vertu en vertu, de science en science, et c'est seulement après la mort que s'achèvera la révélation pour les élus. Rien n'est plus curieux que ce qu'il enseigne sur cette science des élus.

Les élus commenceront par connaître les raisons de tout ce qui s'accomplit sur la terre :

(1) *In libr. Iesu Nave, hom.* XXIII, 4 ; édit. BAEHRENS, t. II, p. 446-447.

ils s'instruiront de l'homme, de l'âme de l'homme, de son esprit, de tout ce qui constitue l'homme ; ils apprendront ce qu'est l'esprit principal, ce qu'est l'esprit qui agit en nous, l'esprit vital, la grâce de l'Esprit Saint qui est donnée aux fidèles. Ils comprendront encore ce que sont Israël et la diversité des nations, ce que signifient les douze tribus d'Israël et la division des différents peuples en tribus. (Ils sauront aussi le sens allégorique de l'Écriture) (1)...

Par là on peut penser qu'il s'écoulera bien du temps jusqu'à ce que soit montrée, après leur sortie de ce monde, à ceux qui en sont dignes par leurs mérites, la raison de ce qui se passe sur la terre et que, par la connaissance de ces mystères et la grâce de la pleine science, ils jouissent d'une joie ineffable. Puis alors, si l'air qui est entre le ciel et la terre, n'est pas vide d'êtres animés et raisonnables, selon la parole de l'apôtre : « Vous avez marché naguère selon l'éon de ce monde, selon le prince de la puissance de cet air, qui agit maintenant dans les fils de défiance (*Eph.*, II, 2) », et encore : « Nous serons enlevés dans les nuages au-devant du Christ dans les airs, et ainsi nous serons toujours avec le Seigneur

(1) *De princip.*, II, 11.5 ; édit. KOETSCHAU, p. 188. Origène donne de nombreux exemples de ce qu'apprendront les élus sur la loi ancienne.

(*I Thes.*, IV, 17) », on doit croire que les saints y restent jusqu'à ce qu'ils puissent connaître la raison de l'économie de ce qui se forme dans l'air... Je pense en effet que les saints, en quittant la vie demeureront en un lieu situé sur la terre et que l'Écriture appelle le paradis, comme en un séjour d'instruction, et, si je puis dire, une école des âmes, pour y être instruits de tout ce qu'ils ont vu sur la terre, et pour recevoir les signes des événements futurs... Si quelqu'un a le cœur tout à fait pur, si son esprit et ses sens sont plus exercés, il progressera plus rapidement; il montera dans les airs et parviendra au royaume des cieux en passant par ces diverses demeures que les Grecs appellent les sphères et que l'Écriture nomme les cieux : en chacune d'elles, il verra d'abord ce qui s'y passe, puis il connaîtra la raison de ce qui s'y fait...

Lors donc que les saints seront parvenus aux célestes séjours, ils verront en détail la raison des astres et les comprendront, animés ou autrement. Ils pénétreront encore les raisons des œuvres de Dieu, qui les leur révèlera. Car c'est Dieu qui, comme à des fils, leur fera connaître les causes des phénomènes et la raison de leur création; il leur dira pourquoi telle étoile est placée en tel lieu du ciel, pourquoi elle est séparée d'une autre par un si grand espace, ce qui arriverait si elle en

était plus proche ou plus éloignée; comment, si telle étoile était plus grande qu'une autre, l'ensemble des choses ne serait pas ce qu'il est, mais tout serait profondément modifié. Ainsi, après avoir parcouru tout ce qui intéresse le cours des astres et les mouvements des êtres célestes, les élus en viendront à ce qu'on ne voit pas, à ce dont nous ne savons maintenant que le nom, et aux êtres invisibles : l'apôtre Paul nous assure qu'ils sont nombreux, mais nous ne pouvons pas le moins du monde concevoir quels ils sont et comment ils diffèrent les uns des autres. Ainsi, s'élevant peu à peu, non comme l'âme grandissait en cette vie où elle était unie au corps, mais accrue en intelligence et en sensibilité, la nature raisonnable, est amenée à la science parfaite. Les sens charnels ne la retiennent plus; les secours spirituels la fortifient; elle voit face à face, pour ainsi dire, les raisons des choses et s'empare de la perfection, d'abord de celle qui se fait, puis de celle qui demeure, car elle a pour nourriture la vision et la compréhension des choses et les raisons de leurs enchaînements.

En attendant que nous soyons arrivés à la contemplation, nous nous y élevons peu à peu par la pratique des vertus.

(1) *De princip.*, II, 11, 6-7; édit. KOETSCHAU, p. 189-192.

III. De la morale à la contemplation.

Il faut, selon la doctrine du très sage Salomon, que celui qui veut savoir la sagesse commence par étudier la morale et comprenne ce qui est écrit : « Tu as désiré la sagesse ; garde les commandements et Dieu te la donnera (*Eccli.*, I, 26). » Aussi ce maître, qui le premier enseigne aux hommes la divine philosophie, a placé au début de son œuvre le livre des Proverbes, dans lequel il formule la doctrine morale. Lorsque son lecteur a progressé par son intelligence et par ses mœurs, il est conduit à l'enseignement de la nature et là, il apprend à connaître, en distinguant les causes et les natures, qu'il faut abandonner la vanité des vanités et se hâter vers les réalités perpétuelles et éternelles : c'est pourquoi, après les Proverbes, on passe à l'Ecclésiaste, qui nous enseigne que toutes les choses visibles et corporelles sont caduques et fragiles : lorsque celui qui étudie la sagesse aura compris qu'il en est ainsi, il les méprisera et les dédaignera sans aucun doute, et renonçant en quelque sorte à tout le siècle, il tendra aux biens invisibles et éternels, qui sont enseignés par des sens spirituels, mais par des figures d'amours humaines, dans le Cantique des Cantiques. C'est pourquoi ce livre tient la dernière

place : on n'y arrive qu'après s'être corrigé dans ses mœurs et après avoir appris la science et la distinction des choses compatibles et incompatibles de telle sorte qu'on n'est pas scandalisé par les figures qui décrivent et préparent l'amour de l'épouse pour l'époux céleste, c'est-à-dire de l'âme parfaite pour le Verbe de Dieu. On étudie d'abord ce qui purifie l'âme par les actes et les mœurs et la conduit à la distinction des phénomènes naturels ; après quoi on passe, en connaissance de cause, aux études dogmatiques, et l'on monte à la mystique, à la contemplation de Dieu par un amour sincère et spirituel.

Cette triple forme de la divine philosophie est, selon moi, préfigurée dans ces hommes saints et bienheureux pour les saintes lois desquels Dieu a voulu être appelé le Dieu d'Abraham, le Dieu d'Isaac et le Dieu de Jacob. Abraham en effet désigne la philosophie morale par son obéissance : car si grande fut son obéissance, telle sa soumission aux préceptes que, lorsqu'il reçut l'ordre : « Sors de ta terre, de ta parenté et de la maison de ton père (*Gen.*, XII, 1) », il n'hésita pas, mais agit aussitôt. Bien plus, il fit mieux encore : lorsqu'il apprend qu'il doit immoler son fils, il n'hésite même pas en cela, mais il obéit à cet ordre, et pour donner aux hommes à venir son exemple de l'obéissance, qui est la philosophie morale,

il n'épargne pas son fils unique. Isaac représente la philosophie naturelle, car il creuse des puits et scrute les profondeurs. Jacob figure la contemplation, lui qui a reçu le nom d'Israël, pour avoir vu les choses divines, pour avoir regardé le camp du ciel, la maison de Dieu et des anges, l'échelle installée entre ciel et terre. Aussi est-ce à juste titre que nous trouvons que ces trois hommes ont construit des autels à Dieu, c'est-à-dire ont consacré les progrès de leur philosophie, de manière à l'enseigner non pour des artifices humains, mais pour rendre grâces à Dieu. Ils vivent cependant dans des tentes, et montrent par là que celui qui étudie la philosophie ne doit rien avoir en propre, mais qu'il doit toujours avancer, non pas tant de lieu en lieu que de la science des êtres inférieurs à celle des biens parfaits (1).

Si nous pratiquons la bonté, nous cultivons le jardin de notre âme, et nous nous préparons à recevoir l'héritage de la terre qui est notre cœur : car tel est le lieu que nous devrons habiter.

« Espère dans le Seigneur et pratique la bonté (*Psalm.*, XXXVI, 3). » Lorsque tu auras méprisé tout ce qui est condamné plus haut, les honneurs, les richesses, toute la gloire

(1) *In Cant. Cant. comment.*, Prolog.; édit. BAEHRENS, t. III, p. 77, 27-79, 9.

charnelle et tous les biens du siècle, espère, dit le psaume, dans le Seigneur. Mais ne sois pas oisif en espérant dans le Seigneur; espère en lui en pratiquant la bonté. Voyons ce qu'est cette bonté : elle est une de ces sources qu'énumère l'Apôtre sous le nom de fruits de l'Esprit Saint : « Le fruit de l'esprit est charité, joie, paix, patience, bonté, et justice (*Gal.*, v, 22). » Pratique donc la bonté : comme si Dieu disait en parlant au champ : Porte tel ou tel fruit : c'est ainsi maintenant qu'à toi, l'auditeur des divines Écritures, la parole de Dieu s'adresse comme à un champ : « Pratique la bonté, et habite la terre, et tu paîtras de ses richesses (*Psalm.*, XXXVI, 3 . » Ne sois pas comme l'herbe qui se flétrit; ne sois pas comme les plantes légumineuses qui passent rapidement; mais espère dans le Seigneur et pratique la bonté et habite la terre.

Quelle est la terre qu'il nous ordonne d'habiter si nous pratiquons la bonté? Certes, s'il parlait de cette terre que nous habitons, ceux qui pratiquent la bonté l'habitent tout autant que ceux qui ne la pratiquent pas. Le précepte semble donc vain s'il s'agit de cette terre. Mais demandons-nous s'il ne parle pas peut-être de la terre dont il a été écrit : « Une semence est tombée sur la bonne terre qui a porté du fruit (LUC., VIII, 8) », et qui signifie le cœur de l'auditeur. Voilà la terre que nous

avons l'ordre d'habiter, c'est-à-dire que nous ne devons pas nous en échapper, ni courir de droite et de gauche, mais habiter et demeurer dans les limites de notre âme; la surveiller avec attention, en devenir les agriculteurs comme le fut Noé, y planter une vigne, soigner la terre qui est au dedans de nous, recueillir les prémices de notre âme, ne pas semer sur les épines : cela veut dire purger notre âme des vices, arracher les habitudes rudes et mauvaises en imitant la douceur du Christ, nous rassasier ainsi des richesses de la vertu.

Car il ne faut pas croire qu'il nous soit ordonné de rechercher les richesses terrestres, puisque nous devons au contraire les mépriser. Dieu dit : Habite la terre. Cela signifie : Prends toujours soin de ton âme; demeures-y toujours, cultive la terre afin de te rassasier de ses richesses lorsque tu commenceras à abonder en fruits de justice. Qu'est-ce qu'être rassasié de ses richesses? « Tout ce que l'homme a semé, il le récoltera (*Gal.*, VI, 8). » Et : « Celui qui sème dans la chair récoltera de la chair la corruption; celui qui sème dans l'esprit, récoltera de l'esprit la vie éternelle. » Si tu habites ta terre et que tu y sèmes dans la justice et non dans la chair tu seras rassasié de ses richesses, comme les brebis qui paissent en un lieu verdoyant et dont parle l'Écriture divine : « En ce lieu verdoyant, il m'a

placé (*Psalm.*, XXII, 1). » Il est ainsi évident que chacun de nous se prépare en soi-même un lieu verdoyant où il est nourri par le Seigneur, lorsqu'il cultive les champs de son âme, et que, semant dans l'Esprit, il va toujours vers la joie de la culture spirituelle (1).

IV. Le Christ vivant en nous.

L'âme qui atteint le lieu de son repos habite avec le Christ; ou mieux encore le Christ habite en elle. Origène insiste sur l'intimité des relations qui s'établissent ainsi entre le Seigneur et l'âme fidèle : sa mystique est celle de toute la tradition chrétienne.

Il commence par nous montrer le chrétien à la recherche de Jésus, et nous rappelle où nous pourrons le trouver :

Ce n'est pas avec ses parents, avec ses proches selon la chair que l'on trouve Jésus. Mon Jésus ne peut pas être trouvé dans la compagnie des foules. Apprends où ses parents le cherchent et le trouvent, afin que toi aussi tu le cherches avec Marie et Joseph et que tu le découvres. « Ils le cherchèrent, dit l'Écriture, et le trouvèrent dans le temple (Luc., II, 46). » Non pas n'importe où quelque part, mais dans le temple; et pas simplement au temple, mais au milieu des docteurs qu'il écoutait et qu'il interrogeait. Toi

(1) *In Psalm.*, XXXVI, *hom.* I, 3; P. G., t. XII, col. 1324-1325.

donc, cherche Jésus dans le temple de Dieu, cherche-le dans l'Église, cherche-le auprès des didascales qui sont dans le temple et qui n'en sortent pas. Si tu le cherches ainsi, tu le trouveras. Si donc quelqu'un déclare qu'il est maître et ne possède pas Jésus, il n'est maître que de nom; près de lui, il est impossible de trouver Jésus Verbe et Sagesse de Dieu.

« On le trouva, dit l'Évangile, au milieu des docteurs. » Ce qui est écrit ailleurs des prophètes, entends-le maintenant des docteurs : « Si celui qui est assis a une révélation, que le premier se taise (*I Cor.*, XIV, 30). » Ils le trouvent assis au milieu des docteurs, et non seulement assis, mais les interrogeant et les écoutant. Voici maintenant que Jésus est ici. Il nous interroge; il écoute nos paroles. « Et tous, ajoute l'Écriture, admiraient. » Qu'admiraient-ils? non pas ses interrogations, bien qu'elles fussent déjà admirables, mais ses réponses. Autre chose est d'interroger, autre chose est de répondre. Il interrogeait les maîtres, et parce qu'ils ne pouvaient pas répondre, il répondait lui-même à ses propres questions...

Demandons-lui donc qu'il nous donne de l'écouter, qu'il nous propose des questions et qu'il y réponde; cherchons-le avec peine et travail, et alors nous pourrons trouver celui que nous cherchons, Car ce n'est pas en vain qu'il

est écrit : « Ton père et moi, nous te cherchions avec peine. » Celui qui cherche Jésus ne doit pas le faire avec négligence, avec inattention, avec rapidité, comme le cherchent quelques-uns qui ne peuvent pas le trouver. Nous autres, disons-lui : Nous te cherchions avec peine. Et lorsque nous aurons ainsi parlé, il répondra à notre âme inquiète et douloureuse dans la recherche : « Ne saviez-vous pas que je dois être aux affaires de mon Père (1)? »

Lorsque nous avons trouvé le Seigneur, il nous éclaire et nous illumine; non pas tous de la même manière, mais selon que nous en sommes capables. Nous montons ainsi de clarté en clarté, d'abord mélangés à la foule qui entend les paraboles, puis assis aux pieds de Jésus avec Marie, puis unis aux apôtres qui reçoivent la connaissance des mystères, et finalement appelés à entendre, sur la montagne, la voix du Père lui-même.

De même que le soleil et la lune illuminent nos corps, ainsi le Christ et l'Église illuminent nos esprits. Ils les illuminent du moins si nous ne sommes pas aveugles spirituellement. Car de même que le soleil et la lune éclairent ceux qui sont aveugles des yeux corporels, bien que ceux-ci ne puissent pas recevoir leur lumière, ainsi le Christ prête sa lumière à nos esprits; mais il ne nous illuminera que si la cécité de l'esprit ne lui

(1) *In Luc., homil.* XVIII; P. G., XIII. 1848.

fait pas obstacle. Que s'il en est ainsi, il faut d'abord que ceux qui sont aveugles suivent le Christ, disant et criant : Ayez pitié de nous, Fils de David (MATTH., IX, 27), afin de recevoir de lui la vue et de pouvoir ensuite être illuminés par la splendeur de sa lumière.

Encore tous ceux qui voient ne sont-ils pas également illuminés par le Christ, mais chacun l'est selon la mesure dont il peut recevoir la force de la lumière. De même les yeux de notre corps ne sont pas également illuminés par le soleil : plus on monte en des lieux élevés, plus on en contemple de haut le lever, mieux on en perçoit aussi la splendeur et la chaleur ; de même notre esprit, lorsqu'il monte, lorsqu'il s'élève pour s'approcher du Christ et pour s'offrir de plus près à la splendeur de sa lumière, est plus magnifiquement, plus pleinement irradié de sa lumière, comme il le dit lui-même par le prophète : « Approchez de moi, et j'approcherai de vous, dit le Seigneur (ZACH., I, 3) » ; et ailleurs : « Je suis un Dieu qui approche et non un Dieu éloigné (IEREM., XXIII, 23). »

Pourtant, nous n'allons pas tous semblablement à lui, mais chacun selon sa propre vertu. Ou bien nous allons à lui avec la foule, et il nous refait par les moyen des paraboles, pour ceci seulement que nous ne défaillions pas à jeun sur la route ; ou bien nous restons assis

sans cesse à ses pieds, sans nous occuper d'autre chose que d'entendre sa parole, sans nous laisser troubler par de multiples services, choisissant la meilleure part qui ne nous sera pas ôtée. Ceux qui approchent ainsi de lui reçoivent beaucoup plus de sa lumière. Et si, comme les apôtres, nous ne nous éloignons pas du tout de lui, mais que nous demeurions toujours avec lui dans toutes ses tribulations, alors il nous expose, il nous explique en secret ce qu'il avait dit aux foules, et il nous illumine bien plus clairement. Enfin si l'on est capable d'aller avec lui jusqu'au sommet de la montagne, comme Pierre, Jacques et Jean, on n'est plus seulement illuminé de la lumière du Christ, mais de la voix du Père lui-même (1).

Alors, le Christ habite en nous : cette seule pensée ravit Origène qui nous exhorte à préparer nos âmes à la venue du Seigneur.

Puisque nous avons l'habitude de rapporter à Notre Seigneur et Sauveur ce qui est écrit de Josué, peut-être est-ce aussi tout notre peuple qui donne une part à mon Seigneur Jésus et qui lui attribue un lieu pour qu'il y habite. Pour que ce qui est écrit ne semble pas injurieux, cherchons comment nous autres,

(1) *In Genes., hom.* I, 7; édit. Baehrens, t. I, p. 9-10.

ses serviteurs, nous lui donnons un lieu pour y habiter. Si je pouvais être bon, je donnerais en moi une place au Fils de Dieu, et le Seigneur Jésus construirait en mon âme un séjour agréable, il l'ornerait, il y bâtirait des murs inexpugnables, et de tours élevées, pour édifier en moi, si je le méritais, une demeure digne de lui et de son Père; il ornerait ainsi mon âme pour la rendre capable de sa sagesse, de sa science, de toute sa sainteté, tellement qu'il y ferait entrer avec lui Dieu le Père et qu'il y trouverait une habitation, qu'il y prendrait même la nourriture qu'il aurait préparée. Pour obtenir ces grâces, préparons en nous un cœur pur, afin que le Seigneur Jésus daigne recevoir volontiers l'hospitalité de notre cœur (1).

C'est surtout, comme il est naturel, dans le Commentaire du Cantique des Cantiques qu'Origène se plaît à décrire l'habitation du Christ dans l'âme purifiée. Citons seulement le passage suivant :

C'est ce roi qui dit : « J'habiterai en eux et je me promènerai en eux (*Lev.*, XXVI, 12) », c'est-à-dire en ceux qui ouvrent assez largement leur cœur au Verbe de Dieu pour qu'il puisse en quelque manière se promener dans ces espaces d'une plus vaste intelligence et d'une connaissance plus étendue. L'Écriture dit

(1) *In libr. Iesu Nave, hom.* XXIV, 2; édit. Baehrens, t. II, p. 450-451.

aussi que le roi se couche dans cette âme, dont le Seigneur lui-même parle par le prophète : « Sur qui reposerai-je sinon sur l'homme humble et tranquille, qui tremble à ma parole (Is., LXVI, 2)? » Ce roi, qui est le Verbe de Dieu a son repos dans l'âme qui est déjà parvenue à la perfection, si du moins cette âme n'a aucun défaut, mais qu'elle soit pleine de sainteté, pleine de piété, de foi, de charité, de paix et de toute vertu. Alors, le roi prend plaisir à reposer en elle, à y prendre son repos. C'est à cette âme que le Seigneur disait : « Moi et le Père viendrons, et nous dînerons avec lui et nous ferons chez lui notre demeure (cf. IOAN., XIV, 23). » Où donc dîne le Christ avec son Père? où fait-il sa demeure? où se couche-t-il? Bienheureuse dilatation de cette âme; bienheureux coussins de cet esprit où le Père et Fils, et sans doute aussi l'Esprit Saint couchent et dînent et font leur demeure! De quelles richesses, de quels biens de tels convives ne sont-ils pas nourris? La paix est leur première nourriture; l'humilité et la patience leur sont également servies, la mansuétude et la douceur, et ce qui est pour eux d'une extrême suavité, la pureté du cœur. La charité obtient la première place dans ce festin (1).

(1) *In Cant. Cant. comment.*, II; édit. BAEHRENS, t. III, p. 164, 26-165, 15.

V. L'ordre de la charité.

« La charité obtient la première place. » Jusqu'à présent, nous n'avions pas encore parlé d'elle. Mais nous ne pouvions nous empêcher d'y songer, de l'attendre, de la préparer. Reine des vertus, la charité en est le couronnement. La contemplation n'est en définitive que son épanouissement suprême. Nous devons maintenant écouter Origène nous rappeler que l'homme est fait pour aimer.

Il faut encore savoir qu'il est impossible à la nature humaine de ne pas toujours aimer quelque objet. Car tous ceux qui arrivent à cet âge que l'on appelle la puberté, aiment quelque chose, soit pour le mal lorsqu'ils aiment ce qu'il ne faut pas, soit bien et utilement lorsqu'ils aiment ce qu'il faut. Quelques-uns détournent cet appel de l'amour qui a été gravé dans l'âme raisonnable au bénéfice du Créateur soit vers l'amour de l'argent et le zèle de l'avarice, soit vers la conquête de la gloire — et ils deviennent alors cupides d'une vaine gloire —, soit vers la poursuite de l'impureté, et ils sont la proie de l'impudeur et de la passion ; et ils dissipent pour des buts semblables à ceux-là la vertu d'un tel bien.

Même lorsque cet amour s'applique aux divers arts qui ne mettent en œuvre que la main et ne sont nécessaires que par le désir de la vie présente, par exemple à la pales-

tre, aux exercice de la course ; si même il ne s'exerce qu'à l'égard de la géométrie, de la musique, de l'arithmétique, ou des disciplines de cette espèce, il me semble qu'on ne peut pas entièrement approuver un tel usage. Si en effet ce qui est bon peut aussi être approuvé, et si ce qui est proprement bon se dit de Dieu d'abord et des vertus de l'âme non pas des usages corporels, seul par voie de conséquence peut être approuvé cet amour qui s'attache à Dieu et aux vertus de l'âme. On voit qu'il en est ainsi par la définition que donne le Sauveur lui-même : interrogé par quelqu'un sur ce qui est le plus grand et le premier de tous les commandements dans la loi, il répondit : « Tu aimeras le Seigneur ton Dieu, de tout ton cœur, de toute ton âme, de toutes tes forces ; et le second précepte est semblable au premier : tu aimeras ton prochain comme toi-même. » Puis il ajouta : « En ces deux commandements se résument toute la loi et les prophètes (Matth., 22, 35-40). » Lorsqu'il dit : « Tu ne commettras pas l'adultère, tu ne tueras pas, tu ne déroberas pas, tu ne diras pas de faux témoignage », et les autres préceptes, s'il y en a, tout cela est résumé dans le mot : Tu aimeras ton prochain comme toi-même.

C'est ce qui est facile à expliquer. Supposons, par exemple, une femme, brûlant d'amour

pour un homme et désireuse de partager sa vie, ne fera-t-elle pas tout, ne réglera-t-elle pas tous ses mouvements, de la manière qu'elle sait agréable à celui qu'elle aime, de peur que, si elle venait à agir en quoi que ce fût contre sa volonté, cet excellent homme ne méprise et ne refuse sa tendresse. Cette femme qui brûle d'amour pour cet homme, de tout son cœur, de toute son âme, de toutes ses forces, pourra-t-elle commettre un adultère, quand elle sait qu'il aime la pureté, ou un homicide quand elle le sait doux, ou un vol alors qu'elle sait que la générosité lui plaît; désirera-t-elle le bien d'autrui, elle dont tous les désirs sont occupés par l'amour de cet homme? Ainsi donc tous les commandements sont compris dans la perfection de la charité et la vertu de la loi et des prophètes s'y résume. A cause de ce bien de la charité ou de l'amour, les saints ne sont pas angoissés dans la tribulation, ni gênés dans la misère, et rejetés ils ne périssent pas; mais ce qui actuellement est un fardeau léger et momentané de tribulation opère en eux un poids éternel et incommensurable de gloire (cf. *II Cor.*, IV, 8, 9, 17) (1).

Encore faut-il que la charité soit ordonnée, et Origène explique longuement quel doit être cet ordre.

(1) *In Cant. Cant. comment.*, Prolog.: édit. BAEHRENS, t. III, p. 72, 11-73, 26.

« Ordonnez en moi la charité (*Cant.*, II, 4). » L'Écriture dit bien : ordonnez. Car, chez la plupart des hommes, la charité est désordonnée; ce qu'ils doivent aimer au premier lieu, ils l'aiment en second; ce qu'ils doivent en second ils l'aiment en premier, et ce qu'il faut aimer au quatrième rang ils l'aiment au troisième; ils mettent le troisième au quatrième; et ainsi, le plus souvent l'ordre de la charité est interverti. La charité des saints est ordonnée. Je veux, pour faire comprendre ce qui est écrit : « Ordonnez en moi la charité », donner quelques exemples. La parole divine veut que tu aimes ton père, ton fils, ta fille ; la parole divine veut que tu aimes le Christ; elle ne te dit pas de ne pas aimer tes enfants, de n'être pas uni à tes parents par la charité. Mais que te dit-elle? N'aie pas une charité désordonnée, n'aime pas d'abord ton père et ta mère et moi ensuite, ne sois pas tenu par l'amour de ton fils et de ta fille plus que par le mien. « Celui qui aime son père et sa mère plus que moi n'est pas digne de moi; celui qui aime son fils ou sa fille plus que moi n'est pas digne de moi (MATTH., X, 37). » Interroge ta conscience sur ton amour pour ton père, ta mère, ton frère; considère l'amour que tu as pour la parole de Dieu et de Jésus : bien vite, tu te surprendras en train d'aimer ton fils et ta fille plus que le Verbe, tes parents plus

que le Christ. Qui, d'après toi, a parmi nous fait assez de progrès pour avoir d'abord et en premier lieu l'amour de la parole de Dieu et pour placer ses enfants au second rang? De cette même manière, aime encore ton épouse. « Nul n'a jamais pris sa propre chair en haine (*Ephes.*, v, 29) »; mais il l'aime comme sa chair : car « ils seront deux », dit l'Écriture, non pas en un seul esprit; mais « ils seront deux en une seule chair (*Ephes.*, v, 31) ». Aime aussi Dieu, mais aime-le non comme la chair et le sang, mais comme l'Esprit; car « celui qui adhère au Seigneur est un seul esprit (*I Cor.*, VI, 17). » La charité est donc ordonnée chez les hommes parfaits. Et pour qu'après Dieu, un ordre soit fixé dans nos relations humaines, le premier commandement est d'aimer nos parents, le second nos fils, le troisième nos serviteurs. Mais si nous avons un fils méchant et un serviteur bon, que le serviteur prenne la place du fils dans notre amour. C'est ainsi que la charité des saints sera ordonnée. Notre maître et Seigneur lui aussi, lorsque, dans l'Évangile, il a donné les préceptes relatifs à la charité, a marqué quelque caractère propre à la charité de chacun et il a fait comprendre cet ordre à ceux qui peuvent entendre cette parole de l'Écriture : « Ordonnez en moi la charité. » Car il a dit : « Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de

toute âme, de toute ta force, de tout ton esprit. Tu aimeras ton prochain comme toi-même (MATTH., XXII, 37-28). » Il ne dit pas Dieu comme toi-même, et le prochain de tout ton cœur, de toute ton âme, de toute ta force, de tout ton esprit. Il dit encore : « Aimez vos ennemis (MATTH., V, 44) », mais il n'ajoute pas de tout ton cœur. La parole divine n'est pas désordonnée ; elle ne commande pas l'impossible, elle ne dit pas : Aimez vos ennemis comme vous-mêmes, mais seulement : Aimez vos ennemis. Pour eux, il suffit que nous les aimions et que nous ne les haïssions pas; pour le prochain, il faut l'aimer comme toi-même. Quant à Dieu, nous devons l'aimer de tout notre cœur, de toute notre âme, de tout notre esprit, de toute notre force. Si nous avons compris cela et si, l'ayant compris, nous l'accomplissons, nous faisons ce qui est commandé par l'Époux : « Introduisez-moi dans la maison du vin. Ordonnez en moi la charité » (1).

Le commentaire sur le Cantique des Cantiques revient sur le même thème et le développe davantage.

« Ordonnez en moi la charité (*Cant.*, II, 4). » Ce sont encore les paroles de l'épouse aux amis de l'époux... et voici leur signification. Tous les hommes, sans aucun doute, aiment

(1) *In Cant. Cant., hom.* II, 8 : édit. BAEHRENS, t. III, p. 52, 1-53, 16.

quelque chose, et il n'y en a pas un seul qui, arrivé à l'âge d'aimer n'aime pas quelque chose : nous l'avons suffisamment montré dans la préface de ce livre. Mais cet amour ou cette charité s'exerce en quelques-uns de manière adoucie et convenablement adaptée; chez la plupart d'une façon contraire à l'ordre. On dit que la charité est désordonnée, lorsqu'on aime ce qu'on ne doit pas, ou qu'on aime ce qu'on doit plus ou moins qu'il ne faudrait. Chez le plus grand nombre, la charité est donc désordonnée ; chez les autres, fort peu nombreux à mon avis, qui marchent dans la voie de la vie et ne s'en détournent ni à droite, ni à gauche, la charité est ordonnée et conserve son harmonie.

Voici quel est cet ordre et cette mesure. Lorsqu'il s'agit d'aimer Dieu, il n'y a nulle mesure, nulle méthode, sinon de lui donner tout ce qu'on a. Car dans le Christ Jésus, Dieu doit être aimé de tout son cœur, de toute son âme, de toutes ses forces. Il n'y a là aucune mesure.

Lorsqu'il s'agit d'aimer le prochain, il y a une mesure : « Tu aimeras ton prochain comme toi-même », dit l'Écriture. Si donc, dans l'amour de Dieu, tu fais moins que tu ne peux et que ne le permettent tes forces, si entre toi et le prochain tu ne gardes pas l'équité mais que tu fasses quelque différence, en toi la charité n'est pas ordonnée ; elle ne

conserve pas son ordre. Et puisque nous parlons de l'ordre de la charité, examinons en détail qui et combien nous devons aimer.

Si, comme le dit l'Apôtre, nous sommes membres les uns des autres (*Eph.*, IV, 25), nous devons, à mon avis, éprouver pour le prochain de tels sentiments que nous l'aimions non comme un corps étranger, mais comme nos propres membres. Et encore, dans la mesure où nous sommes membres les uns des autres, il conviendra que nous ayons pour tous un amour égal et semblable. Mais, puisque dans un corps, il y a des membres plus nobles et plus dignes d'honneur, et d'autres plus bas et plus méprisables, le mode de l'amour doit s'équilibrer selon les mérites et l'honneur de chaque membre. Si donc on se propose de tout faire raisonnablement et d'ordonner ses actes et ses affections selon le Verbe de Dieu, on doit connaître et garder envers chacun l'ordre de la charité...

Si un homme, par exemple, travaille dans le Verbe de Dieu, qu'il instruise et illumine nos âmes, qu'il nous enseigne la voie du salut, qu'il nous apprenne à conduire notre vie, cet homme ne te semble-t-il pas être le prochain, mais un prochain qu'il faut aimer beaucoup plus que celui qui ne fait rien de tel? Car il faut l'aimer d'abord parce que nous sommes les membres d'un seul corps et que nous avons la

même substance, mais encore beaucoup plus parce qu'en plus de ce droit du prochain que possèdent tous les hommes, il apporte ce plus grand motif d'amour qu'il montre la voie de Dieu et apporte à l'âme le salut par la lumière du Verbe divin. Si un autre homme, alors que je suis errant et risque de tomber dans les précipices de la faute impure, me ramène à la lumière de la vérité, m'arrache à la mort, me tire au salut, m'enlève aux portes mêmes de la perte éternelle, ne te semble-t-il pas qu'on doive l'aimer, après Dieu, de cette même plénitude d'amour avec laquelle nous aimons Dieu? Ne crois pas que ce soit nous qui le présumions : écoute l'Apôtre Paul, parlant de ceux qui travaillent dans le Verbe de Dieu : « Ayez une charité surabondante pour ceux qui sont tels à cause de leur travail (*I Thess.*, v, 13). »

Voyons encore un autre ordre de la charité, de celle qui est ordonnée envers le prochain. Voici un homme qui n'a pas, sans doute, la grâce d'enseigner ou d'instruire ni celle de prêcher la parole du Seigneur, mais qui est cependant un homme de vie sainte, innocent, immaculé, qui marche sans reproche dans les justifications et les commandements de Dieu (cf. Luc., I, 6) : un tel homme te semble-t-il devoir être tenu dans le même ordre de charité que celui qui ne fait rien de pareil, bien que tous deux soient appelés le prochain? Cet homme,

à cause de son œuvre et du mérite de sa vie, tout comme celui qui travaille dans le Verbe de Dieu, ne doit-il pas, selon la parole de l'Apôtre, être l'objet d'une charité surabondante ?

Voici encore un autre ordre de la charité. Nous avons reçu l'ordre d'aimer nos ennemis. Nous pouvons nous demander si, en ce cas, il n'y a qu'une seule manière d'aimer ou si la parole : « Ordonnez en moi la charité » ne trouvera pas encore son application. Selon moi, il y a là aussi un ordre de charité. Cet homme par exemple est mon ennemi ; dans tout le reste, il agit bien : chaste, sobre, observant presque toujours les commandements de Dieu et ne chutant en quelques-uns qu'en vertu de la faiblesse humaine. Cet autre homme est encore mon ennemi; mais il est aussi l'ennemi de sa vie et de son âme, prêt aux crimes, prompt aux vices, n'ayant rien de saint, rien de religieux : ne te semble-t-il pas qu'entre les ennemis eux-mêmes il y a divers degrés de charité? Ce qui précède montre assez, je crois, qu'il y a une seule voie de charité, mais beaucoup de motifs et beaucoup de manières d'aimer; et c'est pourquoi l'épouse dit ici : « Ordonnez en moi la charité », ce qui signifie : Enseignez-moi les divers ordres de la charité (1).

(1) *In Cant. Cantic.*; *comment.* III ; édit. Baehrens, t. III, p. 186, 13-188, 21.

De l'ordre de la charité, Abraham a donné un admirable exemple lorsqu'il a consenti à immoler son fils unique pour obéir à Dieu. Origène nous demande tout au moins de nous souvenir de cet exemple, pour préférer Dieu à toutes choses, même aux êtres qui nous sont les plus chers.

... Abraham construit un autel; il met le bois sur l'autel; il attache l'enfant; il se prépare à l'égorger. Vous êtes là nombreux, dans l'église de Dieu, les pères qui m'écoutez. Quelques-uns d'entre vous auront-ils, au récit de cette histoire, assez de constance assez de force d'âme pour imiter l'exemple d'Abraham et remettre sa magnanimité devant leurs yeux, s'ils viennent à perdre leur fils de la mort commune et destinée à tous, même leur fils unique et tendrement aimé ? On ne vous demande pas tant de grandeur d'âme que vous attachiez vous-même votre fils, que vous le serriez, que vous prépariez le couteau, que vous l'égorgiez, votre fils unique. Tous ces services ne vous sont pas réclamés. Soyez du moins fermes de dessein et d'esprit; fixés dans la foi, offrez avec joie votre fils à Dieu. Soyez le prêtre de la vie de votre fils : il ne faut pas qu'un prêtre qui immole à Dieu verse des larmes. Voulez-vous voir qu'on exige de vous cette fermeté? Le Seigneur dit dans l'Evangile : « Si vous étiez les fils d'Abraham, vous feriez les œuvres d'Abraham (Joan., VIII, 39). » Voilà quelle est l'œuvre d'Abraham. Faites les

œuvres qu'a faites Abraham, et faites-les sans tristesse : « Car Dieu aime celui qui donne avec joie (*II Cor.*, IX, 7). » Et si vous aussi êtes si empressés à Dieu, il vous sera dit : « Montez sur la terre élevée, sur le sommet que je vous montrerai, et là offrez-moi votre fils (*Gen.*, XXII, 2). » Non pas dans les profondeurs de la terre, ni dans la vallée des larmes, mais sur les montagnes élevées et à leur sommet, offrez votre fils. Montrez que la foi en Dieu est plus forte que les affections charnelles. Abraham aimait son fils Isaac, mais à l'amour de la chair, il préféra l'amour de Dieu, et il fut trouvé non dans les entrailles de la chair, mais dans les entrailles du Christ, c'est-à-dire dans les entrailles de Verbe de Dieu, de la vérité et de la sagesse (1).

L'amour du Christ est la perfection de la charité.

« Qui donc nous séparera de l'amour de Dieu? la tribulation? ou l'angoisse? ou la persécution? ou la faim? ou la nudité? ou le péril? ou le glaive? ainsi qu'il est écrit : Pour toi nous sommes mis à mort tout le jour; nous sommes regardés comme des brebis de boucherie. Mais en tout cela, nous sommes supérieurs par celui qui nous a aimés (*Rom.*, VIII, 35-36). » Pour toutes les raisons que nous

(1) *In Genes.*, *hom.* VIII, 7; édit. BAEHRENS, t. I, p. 82.

avons énumérées plus haut, dit l'Apôtre, c'est-à-dire, parce que nous ne sommes plus dans la chair mais dans l'esprit; parce que l'esprit de Dieu habite en nous; parce que le Christ est en nous par qui le corps est sans doute mort à cause du péché, tandis que l'esprit est vie à cause de la justification; parce que nous ne sommes plus débiteurs de la chair, pour vivre selon la chair; car nous avons mortifié par l'esprit les actes de la chair; parce que, par l'esprit d'adoption nous sommes devenus fils de Dieu; et si nous sommes fils nous sommes aussi héritiers de Dieu, cohéritiers du Christ; parce que toute la création gémit et souffre avec nous, attendant la manifestation du fils de Dieu, parce que, pour nous qui aimons Dieu, tout coopère au bien; parce que Dieu nous a préconnus et prédestinés à devenir conformes à l'image de son Fils, nous qui avons été appelés selon son bon propos; parce que, disons-nous, à la suite de tous ces bienfaits que nous avons obtenus, nous avons été fixés et enracinés dans l'amour de Dieu, qui pourra nous séparer de cet amour?

Si la tribulation vient, nous dirons à Dieu : « Dans la tribulation, tu m'as dilaté (*Psalm.*, v, 2). » S'il y a l'angoisse du monde, celle qui vient des besoins du corps, nous chercherons la largeur de la sagesse et de la science de Dieu, dans laquelle le monde ne peut pas se

trouver à l'étroit. Je reviendrai aux immenses plaines des Écritures divines; je chercherai l'intelligence spirituelle de la parole de Dieu et nulle angoisse ne m'y pressera. Par les très larges espaces de l'intelligence mystique et spirituelle, je galoperai. Si je souffre la persécution, et si je confesse mon Christ devant les hommes, je suis assuré qu'il me confessera aussi devant son Père qui est au ciel. Si la famine se présente, elle ne peut pas me troubler : car j'ai le pain de vie qui est descendu du ciel et qui restaure les âmes affamées : ce pain ne peut jamais manquer, mais il est parfait et éternel.

La nudité ne me confond pas : j'ai revêtu le Seigneur Jésus-Christ et j'espère être encore recouvert de notre habitacle qui est du ciel : « Car il faut que cet élément mortel revête l'immortalité; que cet élément corruptible revête l'incorruption. »

Je ne craindrai pas le danger : « Dieu est mon illumination et mon salut : que craindrai-je? Dieu est le défenseur de ma vie, pourquoi tremblerai-je? (*Psalm.*, XXVI, 1). »

Le glaive terrestre ne peut pas m'effrayer; car j'ai avec moi un glaive plus puissant, celui de l'Esprit qui est le Verbe de Dieu; avec moi est la parole de Dieu vivante et efficace qui est plus pénétrante que tout glaive aiguisé des deux côtés (*Hebr.*, IV, 12). Si donc le

glaive du monde paraît au-dessus de ma tête, il me vaut un plus grand amour à l'égard de Dieu. Car je lui dirai : « Selon qu'il est écrit, nous sommes mis à mort tout le jour, nous sommes comptés comme des brebis de boucherie. » Il ne me suffit pas en effet de mourir ou d'être tourmenté une heure seulement pour le Christ, mais tout le jour, c'est-à-dire tout le temps de ma vie. Car si je passe toute ma vie dans les persécutions et les dangers, je dirai que les souffrances de ce temps ne sont pas comparables à la gloire future qui sera révélée en nous. Bref est le temps de cette vie, et courts les instants passés au milieu des persécutions ; éternel et perpétuel ce que nous attendons dans la gloire. Et en tout cela, dit l'Apôtre, nous sommes victorieux, non par nos propres forces, mais par celui qui nous a aimés (1).

(1) *In Epist. ad Rom.*, VII, 11.

CHAPITRE III

LA CONSOMMATION DE LA VIE: LE MARTYRE.

La perfection de la vie chrétienne est le martyre. Dès sa jeunesse, nous l'avons vu, Origène s'était montré un admirateur passionné du martyre. Il avait grandi pendant la persécution de Septime Sévère, au cours de laquelle son père Léonide avait trouvé la mort. Plusieurs de ses disciples méritèrent l'honneur de donner leur vie pour le Sauveur. Lui-même ne cessa jamais de considérer le martyre comme la suprême réponse du chrétien à l'amour de Dieu.

Que de fois, pendant les périodes où l'Église vivait en paix, particulièrement entre la persécution de Maximin et celle de Dèce, ne lui arriva-t-il pas de regretter les temps où les fidèles étaient soumis à l'épreuve du sang, et de déclarer que la tranquillité présente ne devait pas être interprétée comme le gage des faveurs divines.

Aussi Origène écrit-il, dans une homélie sur les Nombres, avec une assurance qui nous étonne, et en des termes que nous ne saurions prendre à la lettre :

Pour moi, je crains que, depuis qu'il n'y a plus de martyrs et qu'on n'offre plus les sacrifices des saints par nos péchés, nos péchés ne soient plus remis. Et je crains que si nos péchés

demeurent en nous, il ne nous arrive ce que les Juifs disent d'eux-mêmes : n'ayant plus d'autel, ni de temple, ni de sacerdoce, ni par suite de sacrifice, nos péchés, disent-ils, demeurent en nous et n'obtiennent plus leur pardon. Nous devons dire de notre côté : les victimes des martyrs ne sont plus offertes pour nous ; aussi nos péchés demeurent-ils en nous; nous ne méritons pas de souffrir persécution pour le Christ, ni de mourir pour le nom du Fils de Dieu. C'est pourquoi le diable, sachant que la rémission des péchés s'obtient grâce à la passion des martyrs, ne veut pas exciter contre nous les persécutions ouvertes des païens ; car il sait que, si nous sommes amenés devant les rois et les gouverneurs pour le nom du Christ, afin de rendre témoignage aux Juifs et aux gentils, nous serons joyeux et triomphants, parce que notre récompense est grande dans le ciel. L'ennemi ne veut pas de persécutions, soit parce qu'il est jaloux de notre gloire, soit peut-être parce que lui qui prévoit et devine toutes choses, sait que nous ne sommes pas capables de subir le martyre. « Le Seigneur connaît pourtant ceux qui sont à lui (*II Tim.*, I, 19) » ; il a ses trésors ; il n'a pas les mêmes vues que l'homme. Pour moi, je ne doute pas que, dans cette assemblée, il y a des hommes, connus de lui seul, qui sont déjà pour lui des martyrs au témoignage de leur conscience, étant prêts,

si on le leur demande, à répandre leur sang pour le nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ; je ne doute pas qu'il y en a qui ont pris leur croix et qui le suivent (1).

Et ailleurs dans une homélie sur Jérémie :

Et réellement, si nous jugeons les choses selon la vérité et non d'après l'apparence, si nous jugeons les choses avec liberté et non d'après l'opinion, pour avoir vu des foules assemblées, nous verrons maintenant que nous ne sommes pas fidèles. Autrefois, il y avait des fidèles lorsqu'on rendait généreusement témoignage, lorsque nous venions aux assemblées après avoir accompagné les martyrs aux cimetières et que l'Église entière s'assemblait sans émotion, lorsque les catéchumènes étaient préparés au martyre et à la mort des confesseurs de la vérité, sans être effrayés ni troublés d'avoir à mourir pour le Dieu vivant. Nous connaissons des hommes qui ont vu alors des signes extraordinaires et prodigieux. Alors il y avait un petit nombre de fidèles, mais c'étaient de vrais fidèles, qui marchaient dans la route étroite et difficile qui conduit à la vie. Mais maintenant que nous sommes devenus nombreux comme il n'est pas possible qu'il y ait beaucoup d'élus — car Jésus ne se trompe pas en

(1) *In Numer., hom.* X, 2; édit. BAEHRENS, t. II, p. 72.

disant : Il y a beaucoup d'appelés et peu d'élus, — dans la foule de ceux à qui a été annoncée la piété, bien peu nombreux sont ceux qui parviennent à l'élection de Dieu et à la béatitude (1).

Le martyre est utile à l'Église et les persécutions bienfaisantes pour les chrétiens qu'elles obligent à plus de ferveur :

... Apprenons par là quelle utilité ont les persécutions pour les chrétiens, quelles grâces elles leur attirent, comment Dieu s'y fait leur défenseur, avec quelle abondance l'Esprit Saint leur y est distribué. C'est alors surtout qu'apparaît la grâce du Seigneur, quand la méchanceté des hommes est excitée ; et nous sommes en paix avec Dieu lorsque nous avons à subir la guerre de la part des hommes, à cause de la justice. Car « là où a abondé le péché, la grâce a surabondé (*Rom.*, v, 20) » (1).

Quelques-uns s'effrayent, redoutent de n'être pas assez forts pour soutenir le combat. Qu'ils se rassurent, car la grâce de Dieu est là qui protège le martyr. Origène reconnaît pourtant que tous ne sont pas appelés à cette haute destinée ; aux timides, il répète que le Seigneur a conseillé la fuite, et que celle-ci est incomparablement supérieure au reniement.

Vous tous, qui voulez suivre la milice du Christ, qui désirez être dans ses camps, chas-

(1) *In Ierem.*, *hom.* IV, 3 ; édit. KLOSTERMANN, p. 25, 16-26, 5.

(1) *In Numer.*, *hom.* IX, 2 ; édit. BAEHRENS, t. II, p. 56.

sez loin de vous la crainte de l'esprit, repoussez au loin la timidité du cœur; que le soldat du Christ dise avec confiance : Si les camps se dressent contre moi, mon cœur ne craindra pas; si le combat est engagé contre moi, en cela encore j'espérerai (*Psalm.*, XXVI, 3). Qu'il dise sans crainte : Le Seigneur est ma lumière et mon salut : qui redouterai-je? Le Seigneur est le défenseur de ma vie : de qui aurai-je peur (*Psalm.*, XXVI, 1)?

Que cette milice ne vous effraye pas : en elle, rien de difficile, rien de périlleux, rien d'impossible. Veux-tu savoir comment il est facile d'en accomplir les devoirs quand on sert avec foi? Dans ce camp, les femmes elles-mêmes ont l'habitude de vaincre souvent, parce qu'on y combat non par la force du corps, mais par la vertu de la foi. Nous avons lu naguère dans ce livre des Juges l'histoire d'une femme, de Debbora, et ses triomphes; et la crainte de l'infidèle n'a pas troublé l'esprit de cette femme. A quoi bon rappeler Judith, cette femme magnifique, la plus noble de toutes les femmes? lorsque tout était presque perdu, elle n'hésita pas à secourir son peuple à elle seule, à se dévouer seule pour mettre à mort le très cruel Holopherne, et elle marcha au combat sans les armes ou les chevaux ou les secours guerriers, mais confiante en son courage et en la force de sa foi; par son conseil et par son au-

dace elle tua l'ennemi : ce que les hommes avaient perdu, une femme rendit la liberté à sa patrie.

Mais pourquoi vous rappeler des exemples si anciens! De nos yeux, nous avons vu souvent des femmes et des jeunes filles, encore à la fleur de l'âge, subir par le martyre des tourments tyranniques : à l'infirmité du sexe s'ajoutait alors la fragilité d'une vie toute neuve. Ainsi, en ceux qui combattent pour la vérité, bien plus qui combattent pour Dieu, ce n'est pas le courage du corps, c'est celui de l'âme qui est requis; la victoire ne s'obtient pas par des flèches de fer, mais par les traits des prières et c'est la foi qui permet de supporter les batailles. Aussi le saint apôtre instruit par ces paroles les soldats de Dieu qui prennent les armes pour de tels combats : « Tenez-vous, revêtus de la cuirasse de justice, les reins ceints dans la vérité; prenez le casque du salut et le glaive de l'esprit; recevez surtout le bouclier de la foi qui vous permettra d'éteindre les traits enflammés du malin ». Il nous ordonne encore de chausser nos pieds dans la préparation de l'Evangile de la paix, et, ainsi armés, de prendre l'étendard de la croix du Christ et de le suivre.

Dans cette milice du Christ, si par hasard tu te sens inférieur en force au moment des persécutions, si le combat ne te semble pas

égal contre la cruauté du tyran à cause de la faiblesse de ton corps, tu peux laisser la place à la colère et fuir de ville en ville : il ne t'est pas prescrit de combattre. Cela même est précisé dans les lois du Christ : « S'ils vous poursuivent dans une ville, fuyez dans une autre; et si dans une autre, allez dans une troisième. » L'essentiel est de ne pas renier Jésus qu'on a une fois confessé. Il est certain que celui-là le confesse qui fuit pour ne pas le renier. Si donc quelqu'un est timide, s'il a le cœur craintif, qu'il quitte le camp, qu'il rentre à la maison pour ne pas donner aux autres un exemple de peur et de lâcheté (1).

Pour lui-même, Origène ne désire rien tant que d'avoir part à la gloire des martyrs. Car bienheureux sont les croyants qui peuvent être baptisés dans leur sang.

Prions le Seigneur, mes frères, en lui confessant notre faiblesse, de ne pas nous livrer dans les mains de Madian, de ne pas livrer aux bêtes une âme qui le confesse, de ne pas nous livrer au pouvoir de ceux qui disent : Quand viendra le temps où nous sera donnée la puissance contre les chrétiens ! Quand seront livrés entre nos mains ceux qui prétendent avoir et connaître Dieu? Que si nous sommes

(1) *In Iudic., hom.* IX, 1; édit. Baehrens, t. II, p. 517-519.

livrés et qu'ils obtiennent tout pouvoir sur nous, prions pour recevoir de Dieu le courage, afin de pouvoir résister, afin que notre foi devienne plus claire dans les épreuves et les tribulations, afin que par notre patience soit vaincue leur impudence, et, comme l'a dit le Seigneur, que dans notre patience nous acquérions nos âmes, car la tribulation affermit la patience, la patience l'épreuve, et l'épreuve l'espérance. Notre probation ne va pas seulement aux coups, elle s'étend jusqu'à l'effusion du sang, parce que le Christ que nous suivons a répandu son sang pour notre salut, afin que nous soyons aussi lavés dans notre sang.

Seul en effet le baptême du sang nous rend plus purs que le baptême de l'eau. Ce n'est pas moi qui le déclare avec présomption ; c'est l'Écriture qui l'affirme, lorsque le Seigneur dit à ses disciples : « J'ai à être baptisé d'un baptême que vous ne connaissez pas ; et combien suis-je pressé pour qu'il s'accomplisse (Luc., XII, 50) ! » Tu vois qu'il a appelé baptême l'effusion de son sang, et si je ne me trompe pas, je crois bien que ce baptême est plus puissant que le baptême qui est conféré par l'eau. Lorsqu'ils ont reçu ce dernier, il y en a bien peu qui peuvent le garder immaculé jusqu'à la fin de leur vie, tandis que celui qui a été baptisé du baptême du sang ne peut plus désormais pécher. Et s'il n'est pas téméraire

en pareille matière d'oser une affirmation, nous pouvons dire que par le baptême d'eau les péchés passés sont purifiés; que par le baptême du sang les péchés futurs eux-mêmes sont enlevés. Là les péchés sont remis; ici ils sont supprimés.

Si seulement Dieu m'accordait d'être lavé dans mon propre sang, afin de recevoir un second baptême en acceptant la mort pour le Christ, je sortirais en sécurité de ce monde, et en s'approchant de mon âme quand elle sortirait de cette vie, le prince de ce monde ne trouverait rien en moi; bien plus, il serait endormi par l'effusion de mon sang; il n'oserait pas accuser en quoi que ce soit une âme lavée par son sang, glorifiée par sa mort, purifiée par son martyre.

Après un pareil baptême, les Madianites ne se jetteraient pas en avant pour perdre et ruiner les fruits de l'âme. Qui pourrait en effet suivre l'âme d'un martyr, qui, ayant dépassé toutes les puissances aériennes, tend à l'autel céleste? C'est là en effet, sur l'autel de Dieu, que les âmes des martyrs sont placées et proclament jour et nuit : « Jusques à quand, Seigneur, toi qui es juste et vrai, ne venges-tu pas notre sang sur ceux qui habitent la terre (*Apoc.*, VI, 10)? » C'est de là qu'elles assistent aux sacrifices divins. Mais bienheureux ceux qui méritent ces récompenses. Bienheureux

ceux dont le cœur, lorsqu'ils sortent du siècle, ne tremble pas pour le péché, ceux qui vont vers le Seigneur sans être effrayés par la peur de leurs fautes. Bienheureuse l'âme qui trouble les escadrons aériens des démons venus au-devant d'elle par les flots de sang répandus dans le martyre! Bienheureux celui dont les anges répètent à sa montée vers le ciel la parole prophétique : Quel est celui qui monte de Bosor? c'est-à-dire celui qui vient de la chair au ciel. Quel est celui qui monte de Bosor, vêtu de vêtements rouges, le rouge des vêtements désignant la couleur du sang. Bienheureuses les âmes qui suivent le Christ comme le Christ les a précédées (1).

Non content de parler souvent du martyre dans ses homélies, Origène consacre encore à cette question un traité spécial. *L'exhortation au martyre*, écrite en 235, pendant la persécution de Maximin, est adressée aux amis du docteur, Ambroise et Protoctète. Nulle part peut-être, autant que dans ce livre émouvant, n'a été exprimée la doctrine chrétienne sur le martyre. D'autres sans doute avaient exalté, avant Origène, la grandeur du témoignage sanglant; et Clément en particulier avait présenté le martyre comme l'achèvement de la vie du gnostique. Mais l'ouvrage d'Origène, rédigé au plus fort de la persécution, dédié à des hommes qui, d'un jour à l'autre, peuvent s'attendre à donner leur vie, a quelque chose de particulièrement émouvant.

Origène commence par mettre en relief la beauté du martyre généreusement accepté.

(1) *In Iudic., hom.* VII, 2; édit. Baehrens, t. II, p. 507-508.

Je pense que Dieu est aimé de toute leur âme par ceux qui, pleins du désir d'entrer en communion avec Dieu, éloignent et écartent leur âme non seulement du corps de chair, mais encore de tout corps : ces hommes déposent sans émotion et sans résistance le corps de l'humilité (cf. *Phil.*, III, 21), lorsque vient le temps de dépouiller par ce qu'on appelle la mort, le corps de la mort, et d'être exaucé à la manière de l'apôtre, qui priait et disait : « Malheureux homme que je suis! Qui me délivrera du corps de cette mort (*Rom.*, VII, 24)? »

Qui donc, parmi ceux qui gémissent dans cette tente, parce qu'ils sont chargés d'un corps corruptible, ne rendra pas grâces à Dieu, en disant d'abord : « Qui me délivrera du corps de cette mort? » Puis, lorsqu'il verra que, par sa conduite, il a été délivré du corps de cette mort, il s'écriera saintement : « Grâce à Dieu par Jésus-Christ Notre Seigneur (*Rom.*, VII, 25). » Si cela semble difficile à quelqu'un, c'est qu'il n'a pas eu soif du Dieu fort, du Dieu vivant (cf. *Psalm.*, XLI, 3); c'est qu'il n'a pas désiré Dieu comme le cerf désire les sources d'eau; c'est qu'il n'a pas dit : « Quand viendrai-je et quand paraîtrai-je devant la face de Dieu (*Psalm.*, XLI, 2)? » C'est qu'il n'a pas pensé en lui-même comme le prophète à qui l'on demandait : « Où est ton Dieu? » et

qui, chaque jour, répandait son âme en lui-même et lui reprochait d'être encore inquiète et troublée par suite de sa faiblesse, en disant : « Je passerai au lieu de la tente merveilleuse, jusqu'à la maison de Dieu, à la voix de l'exaltation et de la confession, au bruit de la fête (*Psalm.*, XLI, 5). »

A ces conseils généraux, Origène ajoute — et c'est ce qui fait le meilleur de leur prix — des remarques particulières adressées à ses amis Ambroise et Protoctète que menace la persécution de Maximin :

Je voudrais donc que, durant tout le combat présent, vous vous souveniez de la grande récompense préparée dans les cieux pour ceux qui sont persécutés et moqués à cause de la justice et du Fils de l'homme (cf. MATTH., V, 12); que vous vous réjouissiez, que vous exultiez, que vous tressailliez comme se sont réjouis les apôtres, lorsqu'ils furent persécutés, d'avoir été jugés dignes de souffrir l'opprobre pour son nom (cf. *Act.*, V, 41). Et si parfois en votre âme vous sentez quelque angoisse, que l'Esprit du Christ qui est en vous dise à cette âme qui veut, dans la mesure de ses forces, le troubler : « Mon âme, pourquoi es-tu triste? et pourquoi m'inquiètes-tu? Espère en Dieu, car je le confesserai (*Psalm.*, XLI, 6). » Et encore : Plaise à Dieu que jamais notre âme ne soit troublée, mais que, même devant

les tribunaux, devant les épées nues, prêtes à nous égorger, elle soit gardée par la paix de Dieu qui dépasse tout sentiment, et qu'elle se tienne tranquille en pensant que ceux qui sortent du corps habitent auprès du Seigneur de toutes choses. Si nous ne sommes pas tels que nous puissions garder toujours notre impassibilité, que de moins le trouble de notre âme ne se manifeste pas et n'apparaisse pas aux infidèles, en sorte que nous puissions encore nous justifier auprès de Dieu en lui disant : « Mon Dieu, c'est en moi-même que mon âme a été troublée (*Psalm.*, XLI, 7). »

La raison nous invite à nous souvenir de la parole écrite en Isaïe : « Ne craignez pas l'opprobre des hommes et ne soyez pas diminués par leur mépris (Is., LI, 7). » Comme Dieu veille attentivement sur le mouvement du ciel et des astres qui le peuplent et sur tout ce qui, sur la terre et dans la mer, s'accomplit grâce à son art divin dans la naissance, l'organisation, la nourriture, la croissance des animaux et des plantes de toute espèce, il serait insensé pour nous de fermer les yeux et de ne pas regarder Dieu, mais de considérer, pour les craindre, des hommes qui mourront bientôt et seront livrés au châtiment mérité (1).

(1) *Exhort. ad martyr.*, III-IV ; édit. KOETSCHAU, t. I, p. 4, 19-6, 10.

Il insiste sur le devoir de la confession qui, bientôt peut-être s'imposera à ses amis.

Voyons maintenant comment est remplie la mesure de la confession, ou comment elle n'est pas remplie, mais reste déficiente. Si pendant tout le temps de l'épreuve et de la tentation, nous ne faisons pas place au diable dans nos cœurs lorsqu'il veut nous souiller par les pensées mauvaises du reniement, de la duplicité, ou de quelque argument qui nous attire à l'opposé du martyre et de la perfection; si de plus nous ne nous souillons nous-mêmes d'aucune parole étrangère à la confession; si nous supportons également les railleries de nos adversaires les insultes, les rires, les médisances, la pitié même qu'ils semblent nous témoigner en nous traitant de dupes et de fous, et en nous appelant des illuminés; si, avec cela, nous ne nous laissons distraire et entraîner même par l'amour de nos enfants ou de celle qui en est la mère ou d'un de ceux qui nous semblent les plus chers en cette vie, à cause de la vie ou des biens d'ici-bas; mais si, nous détournant de toutes ces choses, nous allons entièrement à Dieu et à la vie avec lui et auprès de lui, afin de participer à son Fils unique et à ses compagnons, alors on poura dire que nous avons rempli la mesure de la confession.

Mais si nous manquons en quelque chose,

nous n'avons pas rempli, nous avons souillé la mesure de la confession, et nous y avons mélangé quelque chose d'étranger. Aussi aurons-nous besoin de ce dont ont besoin ceux qui ont construit sur le fondement du bois, de l'herbe ou de la paille (cf. *I Cor.*, III, 12) (1).

Mais Ambroise est riche; il redoute peut-être d'abandonner ses biens, de renoncer aux joies de la famille. Origène le rassure en lui montrant quelle doit être la récompense du martyr. Celui qui renonce à tout pour le Christ reçoit dès ce monde le centuple, et la vie éternelle avec le Christ.

Plus tard, quelqu'un des promartyrs qui possèdent, plus que bien des martyrs, l'amour de la science du Christ montera plus rapidement encore. Pour toi, très saint Ambroise, en examinant avec soin la parole évangélique, tu peux voir que personne peut-être des hommes du passé ou seulement un tout petit nombre obtiendra le comble de la béatitude réservée : tu la recevras toi-même si tu traverses la lutte sans hésiter. Voici les textes de l'Écriture : « Pierre dit un jour au Sauveur : Voici que nous avons tout laissé et que nous t'avons suivi. Qu'y aura-t-il donc pour nous? Jésus leur dit (évidemment aux apôtres) : En vérité, je vous dis que vous qui m'avez suivi, dans la résurrection, lorsque Dieu siègera sur

(1) *Exhort. ad martyr.*, XI; édit. KOETSCHAU, t. I. p. 11, 3-22.

le trône de sa gloire, vous siégerez vous aussi sur douze trônes, jugeant les douze tribus d'Israël. Et quiconque a abandonné ses frères ou ses sœurs, ou ses parents, ou ses enfants, ou ses champs, ou ses maisons à cause de mon nom, il recevra beaucoup plus et héritera la vie éternelle (MATTH., XIX, 27-29). » A cause de ces paroles, je souhaiterais posséder sur terre tout ce que tu as et plus encore et être martyr dans le Christ Dieu, afin de recevoir beaucoup plus, ou comme le dit Marc, cent fois plus (Mc., X, 30), ce qui est bien plus que le peu de choses que nous laissons, si nous sommes appelés au martyre, multiplié par cent.

Par suite, si je suis martyr, je voudrais laisser des enfants avec des champs et des maisons, afin de devenir auprès du Dieu et Père de Notre Seigneur Jésus-Christ, de qui est nommée toute paternité au ciel et sur la terre (cf. *Ephes.*, III, 15), le père d'enfants plus nombreux et plus saints, ou pour préciser, de cent fois plus d'enfants. Si ce sont des pères dont il est dit à Abraham : « Tu t'en iras vers tes pères dans la paix après une belle vieillesse (*Gen.*, XV, 15) », on pourra dire (je ne sais si ce sera vrai) : Peut-être ces pères ont-ils rendu jadis témoignage et ont-ils laissé des enfants, à la place desquels ils sont devenus pères des pères, pères du patriarche Abraham et des autres patriarches; car il est

vraisemblable que ceux qui abandonnent leurs enfants et rendent témoignage deviennent pères non de petits enfants, mais de pères.

Si quelqu'un, désirant de plus grands charismes, et béatifiant les martyrs riches, les martyrs pères, qui engendreront cent fois plus d'enfants, et posséderont cent fois plus de champs et de maisons, se demande s'il est raisonnable que ceux-ci possèdent dans le monde spirituel beaucoup plus de richesses que les martyrs qui ont été pauvres dans la vie, il faut ainsi lui répondre : De même que ceux qui ont supporté des tourments et des peines ont montré une plus illustre vertu dans le martyre que ceux qui n'ont pas été éprouvés de la sorte, ainsi ceux qui, en plus de l'amour du corps et de la vie, ont rompu et brisé de tels liens avec le monde ont montré un grand amour pour Dieu et ont véritablement saisi la parole de Dieu, vivante et active et plus coupante qu'un glaive à deux tranchants (*Hebr.*, IV, 12). Ces hommes qui ont brisé de tels liens et se sont préparé à eux-mêmes des ailes comme celles de l'aigle peuvent donc retourner « dans la maison de leur chef (*Prov.*, XXIII, 5) ».

Il est juste, de même, que ceux qui n'ont pas été éprouvés dans les tourments et les peines cèdent la première place à ceux qui ont manifesté leur patience sur les chevalets

dans les diverses tortures, dans le feu; que nous, les pauvres, même si nous sommes martyrs, cédions la première place à vous qui, pour l'amour de Dieu, dans le Christ, foulez aux pieds la gloire trompeuse, mais si souvent ambitionnée, les grandes richesses et l'amour même de vos enfants (1).

Rien n'est plus beau, rien n'est plus glorieux que de confesser vaillamment le Sauveur à la face du monde, mais rien n'est plus atroce que de le renier.

Une grande multitude est convoquée pour vous contempler, lorsque vous luttez et que vous êtes appelés au martyre : comme si nous disions que des milliers d'hommes se rassemblent pour regarder le combat où sont engagés d'illustres lutteurs. Vous ne parlerez pas autrement que Paul quand vous combattrez : « Nous sommes devenus un spectacle au monde, aux anges et aux hommes (*I Cor.*, IV, 9). » C'est donc le monde entier, tous les anges à droite et à gauche, tous les hommes, ceux du parti de Dieu et ceux des autres partis, qui nous entendront combattre le combat pour le christianisme. Les anges qui sont aux cieux se réjouiront sur nous et « les fleuves applaudiront ensemble de la main (*Psalm.*, XCVII, 8) » et « les montagnes tressailliront, et tous les

(1) *Exhort. ad martyr.*, XIV-XV; édit. KOETSCHAU, t. II, p. 14, 3-15, 20.

arbres des champs applaudiront de leurs rameaux (Is., LV, 12) ». Ou bien, terrible hypothèse, ce seront les puissances d'en bas qui se plaisent au mal, qui se réjouiront. Il n'est pas déplacé de voir dans les prophéties d'Isaïe ce qui doit être dit par les habitants de l'enfer à ceux qui auront été vaincus, qui seront déchus du témoignage céleste : ainsi nous tremblerons devant l'impiété du reniement. Voici donc ce qui sera dit à l'apostat : « L'enfer en bas s'est aigri en venant à ta rencontre. Tous les géants, les princes de la terre qui faisaient lever de leurs trônes tous les rois des nations se sont levés contre toi. Tous prendront la parole et te diront (Is., XIV, 9-10). » Que diront aux vaincus les puissances vaincues, ceux qui ont été pris par le diable à ceux qui ont été pris par le reniement? Que diront-ils donc? « Et toi, tu as été pris comme nous. Tu as été compté parmi nous (Is., XIV, 10). » Si un homme, rempli d'une grande et glorieuse espérance en Dieu, s'est laissé vaincre par la crainte ou par les souffrances, voici ce qu'il entendra : « Ta gloire est descendue dans l'enfer, ta joie si grande. Sous toi, ils étendront la pourriture et ta couverture sera faite de vers (Is., XIV, 11). » Et si quelqu'un a brillé dans les Églises, resplendissant comme l'étoile du matin par l'éclat de ses bonnes œuvres devant les hommes et qu'ensuite, luttant la

grande lutte, il a perdu la couronne d'un pareil trône, il entendra : « Comment est tombée du ciel l'étoile du matin qui se lève à l'aurore? elle a été brisée sur terre (Is., XIV, 12). » Voici encore ce qu'on lui dira, car il ressemblera au diable par son reniement : « Il sera rejeté dans les montagnes, comme un mort abominable avec beaucoup de morts qui ont été percés par le glaive et sont descendus en enfer. Comme un vêtement couvert de sang sera impur, de même tu seras impur (Is., XIV, 19-20). » Comment serait-il pur, alors qu'il est souillé de sang et de meurtre par le crime abominable du reniement et qu'il est sali d'une telle faute (1)?

Mieux encore que cela, le martyre est la réponse de l'homme aux bienfaits de Dieu :

Le saint, qui est un homme d'honneur et veut répondre aux bienfaits par lesquels Dieu l'a devancé, cherche ce qu'il pourrait faire pour le Seigneur en échange de tout ce qu'il en a reçu. Et il ne trouve rien autre qui puisse correspondre à ces bienfaits et être rendu à Dieu par un homme reconnaissant, sinon la mort dans le martyre. Car il est écrit dans le psaume CXV, d'abord la question embarrassée : « Que rendrai-je au Seigneur pour tout ce qu'il

(1) *Exhort. ad martyr.*, XVIII; édit. KOETSCHAU, t. I, p. 16, 24-17, 6.

m'a donné (*Psalm.*, CXV, 3)? » Puis la réponse à celui qui se demande que rendre au Seigneur pour tout ce qu'il en a reçu : « Je prendrai le calice du salut et j'invoquerai le nom du Seigneur (*Psalm.*, CXV, 4). » Le calice du salut est le nom usuel du martyre, comme nous le trouvons dans l'Évangile : lorsque ceux qui veulent siéger à droite et à gauche de Jésus dans son royaume désirent un plus grand honneur, le Seigneur leur dit : « Pouvez-vous boire le calice que je bois (MATTH., XX, 22)? » Le calice, c'est-à-dire le martyre. Ce qui est évident d'après les paroles : « Père, s'il est possible, faites passer ce calice loin de moi. Pourtant, non ce que je veux, mais ce que vous voulez (MATTH., XXVI, 39). » Nous apprenons encore que celui qui a bu ce calice qu'a bu Jésus, siègera, règnera, jugera, avec le roi des rois. Tel est le calice du salut : celui qui le prend invoquera le nom du Seigneur, et quiconque invoquera le nom du Seigneur sera sauvé (IOEL, II, 32) (1).

Le martyre est enfin le baptême du sang, la rémission des péchés, l'assurance de l'amour divin.

Souvenons-nous aussi des fautes que nous avons commises, et qu'il n'est pas possible d'obtenir, sans le baptême, la rémission des

(1) *Exhort. ad martyr.*, XXVIII ; édit. KOETSCHAU, t. I, p. 24, 8-25, 2.

péchés; et encore que, selon les lois évangéliques, on ne peut être deux fois baptisé d'eau et d'esprit pour la rémission des péchés, mais que nous est accordé le baptême du martyre. Car c'est ainsi qu'il est nommé, comme on le voit, lorsqu'aux mots : « Pouvez-vous boire le calice que je bois? » sont ajoutés ceux-ci : « ou être baptisés du baptême dont je suis baptisé (Mc., x, 38)? » Ailleurs, il est encore dit : « Je dois être baptisé d'un baptême, et combien suis-je pressé jusqu'à ce qu'il soit accompli (Luc., xii, 50)! » Remarque encore que le baptême du martyre, reçu par le Sauveur, devint la purification pour le monde et que, de même, reçu par les hommes, il apporte à beaucoup de purifiés la guérison. Comme ceux qui assistaient à l'autel selon la loi de Moïse semblaient procurer aux Juifs la rémission des péchés par le sang des boucs et des taureaux, ainsi les âmes des croyants frappés pour le témoignage de Jésus n'assistent pas en vain à l'autel du ciel, mais elles procurent à ceux qui prient la rémission des péchés (1).

(1) *Exhort. ad martyr.*, xxx; édit. Koetschau, t. I, p. 26, 20-27, 5.

TABLE DES CITATIONS

Contra Cels.,
I, 4..... 128-129
I, 9-10..... 240-242
I, 11..... 242-244
III, 29-30..... 151-152
III, 51..... 142-143
III, 56-57..... 153-155
III, 68..... 135-136
III, 69..... 138-140
III, 71..... 140
III, 75..... 136-138
IV, 26-27..... 155-158
IV, 31-32..... 148-150
V, 28..... 127-128
VII, 57..... 178-179
VIII, 17..... 158-159
VIII, 22-23..... 160-161
VIII, 65..... 214-216
VIII, 72..... 216-218
VIII, 73-75..... 218-222

De Oratione,
XXVIII, 1-6..... 200-205
XXVIII, 8-10..... 123-125
XXIX, 17-18..... 67-69

Exhort. ad martyr.,
III-IV..... 296-298
XI..... 299-300
XIV-XV..... 300-303
XVIII..... 303-305
XXVIII..... 305-306
XXX..... 306-307

De princip..
I, praef.. 5..... 30
II, 9, 5-6..... 37-40
II, 10, 4-5..... 98-101
II, 11, 5-7..... 255-258
III, 1, 3-5..... 32-35
III, 1, 10-11..... 35-37
III, 1, 18-19..... 48-51
III, 1, 21-23..... 40-44
III, 1, 24..... 44-45
III, 2, 1-2..... 69-72
III, 6, 1 et 3..... 52-55

In Genes., hom.,
I, 7..... 266-268
I, 13..... 57-58
II, 6..... 185-187
VII, 4..... 231
VIII, 7..... 280-282
X, 1 et 3..... 182-184
XIII, 4..... 83-85
XVI, 5..... 190-192

In Exod.. hom.
IV, 6..... 133-134
XIII, 4..... 195-196

In Levit., hom.
I, 5..... 206-208
II, 4..... 113-115
IX, 4..... 80-82
IX, 7..... 171-174

In Numer.. hom.
III, 6..... 180-181
VII, 5-6..... 72-75
VIII, 1..... 85-87
IX, 2..... 289
X, 2..... 286-288
XII, 3..... 31-32
XIII, 1..... 141-142
XIV, 2..... 65-67
XX, 2..... 177-178
XX, 3..... 164-167

XXVII, 7..... 250-251
XXVII, 8..... 63-65

In libr. Iesu Nave, hom.
III, 5..... 142-143; 146-147
IV, 1..... 167-169
IV, 3..... 131-132
VI, 1..... 235-236
VII, 6..... 116-118
IX, 4, 7..... 231-233
XIV, 1..... 59-60
XV, 5-6..... 60-63
XVIII, 4..... 253-255
XXIV, 2..... 268-269

In Iudic., hom.
II, 3..... 176-177
V, 6..... 237-238
VI, 2..... 238-239
VII, 2..... 292-295
IX, 1..... 289-292

In I Regn., hom.
I, 3..... 209-210
I, 5..... 211-212

In Is., hom.
IV, 3..... 107-108
V, 2..... 109-111
VI, 1-3 188-189

In Ierem., hom.
II, 12..... 102-104
IV, 3..... 288-289
XII, 8..... 92-94
XIV, 1..... 169-170
XX, 9..... 105-107

In Ezech., hom.
I, 1-2..... 104
V, 4..... 104-105
VI, 5..... 143-144
VII, 3..... 192-195
IX, 1..... 196-197
XI, 2..... 90-92

In Psalm. XXXVI, hom.
I, 3..... 261-264
II, 2..... 199-200
II, 3..... 95-96
III, 6..... 227-231

In Psalm. XXXVII, hom.
II, 5..... 112

In Psalm., IV, 6,
Fragm..... 47-48

In Psalm., XXVI, 6.
Fragm..... 251-253

In Cant. Cant., hom.
II, 8..... 274-276

In Cant. Cant., comment.,
Prolog..... 259-261, 271-273
II..... 244-249, 269-270
III..... 276-280
IV..... 88-89

In Matth. comment. ser.,
11..... 187
14..... 187
61..... 198-199

In Matth., I.
XI, 6..... 75-77
XII, 17..... 225-227
XIII, 30..... 119-122
XVI, 8..... 187-188

In Luc., hom.
VII..... 16
VIII..... 55-57
XIV..... 6
XVII..... 212-214
XVIII..... 264-266
XXI..... 162-164
XXII..... 145-146
XXX..... 77-80

In Ioan., *comment.*
I, 7, 43..... 233-235
XIX, 3, 16..... 224
Fragm. 33..... 224-225

In Epist. ad Rom.
I, 1..... 45-47
V, 9..... 6
VII, 11..... 282-284
IX, 1..... 208-209
IX, 2..... 129-131
X, 36..... 131

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION. — La vie et l'œuvre d'Origène..... 5
NOTES BIBLIOGRAPHIQUES..... 27

PREMIÈRE PARTIE

LES PRINCIPES

CHAPITRE PREMIER. — **La liberté et la grâce divine.** 29
I. La liberté..... 31
II. Grâce et liberté..... 41
CHAPITRE II. — **Les combats pour la vertu**..... 52
I. Le souverain bien..... 52
II. La lutte contre les démons..... 59
III. Le péché..... 77
IV. Péchés capitaux..... 90
CHAPITRE III. — **Après le péché**..... 97
I. Les pécheurs impénitents..... 98
II. Le repentir..... 105
III. La pénitence ecclésiastique..... 113

DEUXIÈME PARTIE

LA VIE ET LES VERTUS CHRÉTIENNES

CHAPITRE PREMIER. — **Règles générales**..... 127
I. La loi naturelle..... 127
II. La vertu..... 129
III. Impuissance de la philosophie..... 132
IV. La conversion chrétienne..... 138
CHAPITRE II. — **L'idéal**..... 148
I. Les mœurs juives..... 148

II. Les mœurs chrétiennes..... 151
III. La religion spirituelle..... 158
CHAPITRE III. — **Les vertus chrétiennes**..... 162
I. La dignité du chrétien..... 162
II. Faiblesse de l'homme..... 170
III. Devoirs envers Dieu..... 178
IV. Devoirs particuliers aux évêques, aux prêtres, aux docteurs..... 187
V. Justice et charité..... 196
VI. Virginité et mariage..... 205
VII. Les devoirs civiques..... 214

TROISIÈME PARTIE

VERS LA VIE PARFAITE

CHAPITRE PREMIER. — **Simples et parfaits**..... 223
I. Deux classes d'hommes..... 223
II. Les commençants..... 237
III. Connais-toi toi-même..... 244
CHAPITRE II. — **Contemplation et charité**..... 250
I. Les progrès de l'âme..... 250
II. Traditions secrètes..... 253
III. De la morale à la contemplation..... 259
VI. Le Christ vivant en nous..... 264
V. L'ordre de la charité..... 271
CHAPITRE III. — **La consommation de la vie : le martyre**..... 286
Table des citations..... 309
Table des matières..... 311

Nihil obstat.
Divione, 27ª die febr. 1931.
A. RIGAUD, *c. d.*

Imprimatur
Divione, 28 febr. 1931.
C. MARIGNY, *v. g.*

Imprimé en France
TYP. FIRMIN-DIDOT & Cie. — MESNIL — 1931.